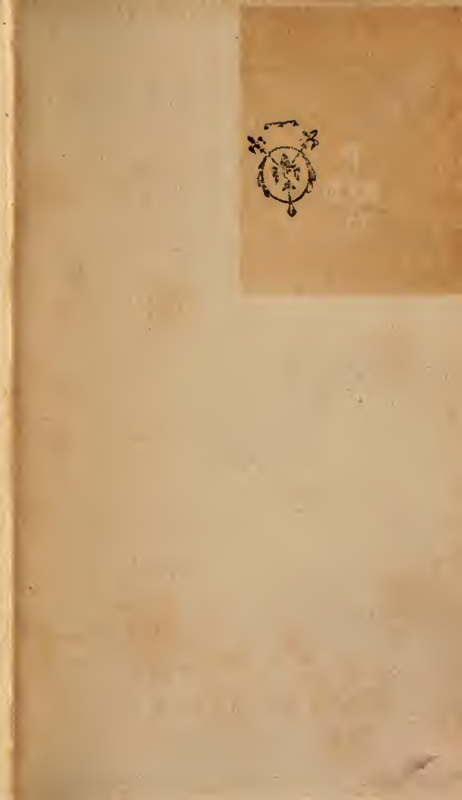

VITT. EM. III


HELENÆ · AVGV
STÆ · DVCISSÆ
EX · LIBRIS







LES ŒUVRES DE MONSIEUR DE MOLIERE.

TOME II.

Reveuës, corrigées & augmentées.

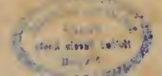


A PARIS,
Chez DENYS THIERRY, ruë saint Jacques, devant les Mathurins, à la Ville de Paris.
CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chappelle.
ET
Chez PIERRE TRABOUILLET, au Palais, dans la Gallerie des Prisonniers, à l'image S. Hubert, & à la Fortune, proche le Greffe des Eaux & Forests.

M. DC. XCVII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PIECES CONTENUES en ce Second Volume.



L'ESCOLE
DES
MARIS.

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois à Paris, ſur le Theâtre du Palais Royal, le 24. Juin 1661.

Par la Troupe de MONSIEUR Frere Unique du Roy.



A MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS, FRERE UNIQUE DU ROY.



ONSEIGNEUR,

Je fais voir icy à la France des choses bien peu proportionnées. Il n'est rien de si grand, & de si superbe, que le nom que je mets à la teste de ce Livre, & rien de plus bas que ce qu'il contient. Tout le monde trouvera cet

assemblage, estrange; & quelques-uns pourront bien dire, pour en exprimer l'inégalité, que c'est poser une couronne de perles & de diamans, sur une statuë de terre, & faire entrer par des Portiques magnifiques, & des Arcs triomphaux superbes, dans une méchante Cabane. Mais, MONSEIGNEUR, ce qui doit me servir d'excuse, c'est qu'en cette avanture je n'ay eu aucun choix à faire, & que l'honneur que j'ay d'estre à VOSTRE ALTESSE ROYALE, m'a imposé une necessité absoluë, de luy dédier le premier Ouvrage que je mets de moy-mesme au jour. Ce n'est pas un present que je luy fais, c'est un devoir dont je m'acquitte; & les hommages ne sont jamais regardez par les choses qu'ils portent. J'ay donc osé, MONSEIGNEUR, dédier une bagatelle à VOSTRE ALTESSE ROYALE, parce que je n'ay pû m'en dispenser; & si je me dispense icy de m'étendre sur les belles & glorieuses veritez qu'on pourroit dire d'Elle, c'est par la juste apprehension que ces grandes idées ne fissent éclater encor davantage la bassesse de mon offrande. Je me suis imposé silence, pour trouver un endroit plus propre à placer de si belles choses; & tout ce que j'ay pretendu dans cette Epistre, c'est de justifier mon action à toute la France, & d'avoir cette

gloire de vous dire à vous-mesme, MONSEIGNEUR, avec toute la soûmission possible, que je suis,

DE VOSTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble, tres-obeïssant
& tres-fidele serviteur,
MOLIERE.

LES PERSONNAGES.

SGANARELLE,	}	Freres.
ARISTE,		
ISABELLE,	}	Sœurs.
LEONOR,		

LISETTE, ſuivante de Leonor.

VALERE, Amant d'Iſabelle.

ERGASTE, Valet de Valere.

LE COMMISSAIRE.

LE NOTAIRE.

La Scene eſt à Paris.




L'ESCOLE DES MARIS



L'ESCOLE DES MARIS.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, ARISTE.

SGANARELLE.



On frere, s'il vous plaist, ne discourons point tant,
Et que chacun de nous vive comme il l'entend :
Bien que sur moy des ans vous ayez l'avantage,
Et soyez assez vieux pour devoir estre sage ;
Je vous diray pourtant que mes intentions,
Sont de ne prendre point de vos corrections :

Que j'ay pour tout conseil ma fantaisie à suivre,
Et me trouve fort bien de ma façon de vivre.

ARISTE.

Mais chacun la condamne.

SGANARELLE.

Ouy, des foux comme vous,
Mon frere.

ARISTE.

Grand mercy, le compliment est doux.

SGANARELLE.

Je voudrois bien sçavoir, puis qu'il faut tout entendre,
Ce que ces beaux Censeurs en moy peuvent reprendre?

ARISTE.

Cette farouche humeur, dont la severité
Fuit toutes les douceurs de la societé,
A tous vos procedez inspire un air bizarre;
Et jusques à l'habit, vous rend chez vous barbare.

SGANARELLE.

Il est vray qu'à la mode il faut m'assujettir,
Et ce n'est pas pour moy que je me dois vestir:
Ne voudriez-vous point, par vos belles sornettes,
Monsieur mon frere aîné, (car Dieu mercy vous l'estes
D'une vingtaine d'ans, à ne vous rien celer,
Et cela ne vaut pas la peine d'en parler:)
Ne voudriez-vous point, dis-je, sur ces matieres,
De vos jeunes muguets m'inspirer les manieres,
M'obliger à porter de ces petits chapeaux,
Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux,
Et de ces blonds cheveux de qui la vaste enfleure
Des visages humains offusque la figure;
De ces petits pourpoints sous les bras se perdans,
Et de ces grands colets jusqu'au nombril pendans:

De ces manches qu'à table on voit taster les saulses,
Et de ces cotillons appellez haut-de-chausses ?
De ces souliers mignons de rubans revestus,
Qui vous font ressembler à des pigeons patus ?
Et de ces grands canons, où comme en des entraves ;
On met tous les matins ses deux jambes esclaves,
Et par qui nous voyons ces Messieurs les galans,
Marcher écarquillez ainsi que des volans ?
Je vous plairois sans doute équippé de la sorte,
Et je vous vois porter les sottises qu'on porte.

ARISTE.

Toûjours au plus grand nombre on doit s'accommoder,
Et jamais il ne faut se faire regarder.
L'un & l'autre excés choque, & tout homme bien sage
Doit faire des habits, ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, & sans empressement,
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la methode
De ceux qu'on voit toûjours r'encherir sur la mode ;
Et qui dans ces excés, dont ils sont amoureux,
Seroient fâchez qu'un autre eust esté plus loin qu'eux ;
Mais je tiens qu'il est mal, sur quoy que l'on se fonde,
De fuïr obstinément ce que suit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux souffrir d'estre au nombre des fous,
Que du sage party se voir seul contre tous.

SGANARELLE.

Cela sent son vieillard, qui pour en faire accroire,
Cache ses cheveux blancs d'une perruque noire.

ARISTE.

C'est un estrange fait du soin que vous prenez,
A me venir toûjours jetter mon âge au nez ;

Et qu'il faille qu'en moy sans cesse je vous voye
Blâmer l'ajustement aussi bien que la joye :
Comme si condamnée à ne plus rien cherir,
La vieillesse devoit ne songer qu'à mourir,
Et d'assez de laideur n'est pas accompagnée,
Sans se tenir encor mal-propre & rechignée.

SGANARELLE.

Quoy qu'il en soit, je suis attaché fortement,
A ne démordre point de mon habillement :
Je veux une coëffure en dépit de la mode,
Sous qui toute ma teste ait un abry commode:
Un bon pourpoint bien long, & fermé comme il faut,
Qui pour bien digerer tienne l'estomach chaud ;
Un haut-de-chausses fait justement pour ma cuisse,
Des souliers où mes pieds ne soient point au supplice,
Ainsi qu'en ont usé sagement nos ayeux,
Et qui me trouve mal n'a qu'à fermer les yeux.

SCENE II.

LEONOR, ISABELLE, LISETTE, ARISTE, SGANARELLE.

LEONOR *à Isabelle.*

Je me charge de tout, en cas que l'on vous gronde.

LISETTE *à Isabelle.*

Toûjours dans une chambre à ne point voir le monde ?

ISABELLE.

Il est ainsi bâty.

LEONOR.

Je vous en plains ma ſœur.

LISETTE.

Bien vous prend que ſon frere ait toute une autre humeur,
Madame, & le deſtin vous fut bien favorable,
En vous faiſant tomber aux mains du raiſonnable.

ISABELLE.

C'eſt un miracle encor, qu'il ne m'ait aujourd'huy
Enfermée à la clef, ou menée avec luy.

LISETTE.

Ma foy je l'envoyrois au diable avec ſa fraize,
Et... *Rencontrant Sganarelle.*

SGANARELLE.

Où donc allez-vous? qu'il ne vous en déplaiſe.

LEONOR.

Nous ne ſçavons encor, & je preſſois ma ſœur
De venir du beau temps reſpirer la douceur:
Mais....

SGANARELLE.

Pour vous, vous pouvez aller où bon vous ſemble,
Vous n'avez qu'à courir, vous voila deux enſemble:
Mais vous, je vous défens, s'il vous plaiſt, de ſortir.

ARISTE

Ah! laiſſez-les, mon frere, aller ſe divertir.

SGANARELLE.

Je ſuis voſtre valet, mon frere.

ARISTE.

La jeuneſſe
Veut....

SGANARELLE.

La jeuneſſe eſt ſotte, & par fois la vieilleſſe.

ARISTE.

Croyez-vous qu'elle eſt mal d'eſtre avec Leonor?

SGANARELLE.

Non pas, mais avec moy, je la crois mieux encor.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE.

Mais ses actions de moy doivent dépendre,
Et je sçay l'interest enfin que j'y dois prendre.

ARISTE.

A celles de sa sœur ay-je un moindre interest?

SGANARELLE.

Mon Dieu, chacun raisonne, & fait comme il luy plaist.
Elles sont sans parens, & nostre amy leur pere,
Nous commit leur conduite à son heure derniere;
Et nous chargeant tous deux, ou de les épouser,
Ou sur nostre refus un jour d'en disposer,
Sur elles par contract, nous sceut dés leur enfance,
Et de pere, & d'époux donner pleine puissance;
D'élever celle-là vous pristes le soucy,
Et moy je me chargeay du soin de celle-cy;
Selon vos volontez vous gouvernez la vostre,
Laissez-moy, je vous prie, à mon gré regir l'autre.

ARISTE.

Il me semble....

SGANARELLE.

Il me semble, & je le dis tout haut,
Que sur un tel sujet c'est parler comme il faut.
Vous souffrez que la vostre aille leste & pimpante,
Je le veux bien: qu'elle ait, & laquais & suivante,
J'y consens: qu'elle coure, aime l'oisiveté,
Et soit des damoiseaux fleurée en liberté,
J'en suis fort satisfait; mais j'entens que la mienne
Vive à ma fantaisie, & non pas à la sienne,

Que

Que d'une ſerge honneſte, elle ait ſon veſtement,
Et ne porte le noir, qu'aux bons jours ſeulement.
Qu'enfermée au logis en perſonne bien ſage,
Elle s'applique toute aux choſes du ménage;
A recoudre mon linge aux heures du loiſir,
Ou bien à tricoter quelque bas par plaiſir;
Qu'aux diſcours des muguets elle ferme l'oreille,
Et ne ſorte jamais ſans avoir qui la veille.
Enfin la chair eſt foible, & j'entens tous les bruits,
Je ne veux point porter des cornes, ſi je puis;
Et comme à m'épouſer ſa fortune l'appelle,
Je pretens corps pour corps, pouvoir répondre d'elle.

ISABELLE.

Vous n'avez pas ſujet, que je croy....

SGANARELLE.

Taiſez-vous;
Je vous apprendray bien, s'il faut ſortir ſans nous.

LEONOR.

Quoy donc, Monſieur?...

SGANARELLE.

Mon Dieu, Madame, ſans langage;
Je ne vous parle pas, car vous eſtes trop ſage.

LEONOR.

Voyez-vous Iſabelle avec nous à regret?

SGANARELLE.

Ouy, vous me la gâtez, puis qu'il faut parler net.
Vos viſites icy, ne font que me déplaire,
Et vous m'obligerez de ne nous en plus faire.

LEONOR.

Voulez-vous que mon cœur vous parle net auſſi?
J'ignore de quel œil elle voit tout cecy?
Mais je ſçay ce qu'en moy feroit la deffiance;
Et quoy qu'un meſme ſang nous ait donné naiſſance,

Nous sommes bien peu sœurs, s'il faut que chaque jour
Vos manieres d'agir luy donnent de l'amour.

LISETTE.

En effet tous ces soins sont des choses infames ?
Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes ?
Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu,
Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.
Nostre honneur est, Monsieur, bien sujet à foiblesse,
S'il faut qu'il ait besoin qu'on le garde sans cesse:
Pensez-vous aprés tout, que ces précautions
Servent de quelque obstacle à nos intentions ?
Et quand nous nous mettons quelque chose à la teste,
Que l'homme le plus fin ne soit pas une beste ?
Toutes ces gardes-là sont visions de fous,
Le plus seur est ma foy de se fier en nous;
Qui nous gesne se met en un peril extrême,
Et toûjours nostre honneur veut se garder luy-même.
C'est nous inspirer presque un desir de pecher,
Que montrer tant de soins de nous en empescher;
Et si par un mary je me voyois contrainte,
J'aurois fort grande pente à confirmer sa crainte.

SGANARELLE.

Voila, beau Precepteur, vostre éducation,
Et vous souffrez cela sans nulle émotion.

ARISTE.

Mon frere, son discours ne doit que faire rire,
Elle a quelque raison en ce qu'elle veut dire.
Leur sexe aime à joüir d'un peu de liberté,
On le retient fort mal par tant d'austerité;

Et les ſoins deffians, les verroux & les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes, ny des filles,
C'eſt l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la ſeverité que nous leur faiſons voir.
C'eſt une étrange choſe, à vous parler ſans feinte,
Qu'une femme qui n'eſt ſage que par contrainte.
En vain ſur tous ſes pas nous pretendons regner.
Je trouve que le cœur eſt ce qu'il faut gagner ;
Et je ne tiendrois moy, quelque ſoin qu'on ſe donne,
Mon honneur guere ſeur aux mains d'une perſonne,
A qui, dans les deſirs qui pourroient l'aſſaillir,
Il ne manqueroit rien qu'un moyen de faillir.

SGANARELLE.

Chanſons que tout cela.

ARISTE.

Soit, mais je tiens ſans ceſſe,
Qu'il nous faut en riant inſtruire la jeuneſſe,
Reprendre ſes défauts avec grande douceur,
Et du nom de vertu ne luy point faire peur ;
Mes ſoins pour Leonor ont ſuivi ces maximes,
Des moindres libertez je n'ay point fait des crimes,
A ſes jeunes deſirs j'ay toûjours conſenty,
Et je ne m'en ſuis point, grace au Ciel, repenty ;
J'ay ſouffert qu'elle ait veu les belles compagnies,
Les divertiſſemens, les Bals, les Comedies ;
Ce ſont choſes, pour moy, que je tiens de tout temps,
Fort propres à former l'eſprit des jeunes gens ;
Et l'Eſcole du monde en l'air dont il faut vivre,
Inſtruit mieux à mon gré que ne fait aucun livre :
Elle aime à dépenſer en habits, linge, & nœuds ;
Que voulez-vous ? je tâche à contenter ſes vœux.

Et ce ſont des plaiſirs qu'on peut dans nos fa-
 milles,
Lorſque l'on a du bien permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouſer ;
Mais mon deſſein n'eſt pas de la tyranniſer.
Je ſçay bien que nos ans ne ſe rapportent guere ;
Et je laiſſe à ſon choix liberté toute entiere :
Si quatre mille écus de rente bien venans,
Une grande tendreſſe, & des ſoins complaiſans
Peuvent à ſon avis, pour un tel mariage,
Reparer entre nous l'inégalité d'âge ;
Elle peut m'épouſer, ſinon choiſir ailleurs,
Je conſens que ſans moy ſes deſtins ſoient meil-
 leurs,
Et j'aime mieux la voir ſous une autre hymenée ;
Que ſi contre ſon gré ſa main m'eſtoit donnée.

SGANARELLE.

Hé qu'il eſt doucereux ! c'eſt tout ſucre, & tout
 miel.

ARISTE.

Enfin, c'eſt mon humeur, & j'en rends grace au
 Ciel,
Je ne ſuivrois jamais ces maximes ſeveres,
Qui font que les enfans comptent les jours des
 peres.

SGANARELLE.

Mais ce qu'en la jeuneſſe on prend de liberté,
Ne ſe retranche pas avec facilité,
Et tous ſes ſentimens ſuivront mal voſtre envie,
Quand il faudra changer ſa maniere de vie.

ARISTE.

Et pourquoy la changer ?

SGANARELLE.

Pourquoy ?

ARISTE.

Ouy ?

SGANARELLE.

Je ne ſçay.

ARISTE.

Y voit-on quelque choſe où l'honneur ſoit bleſſé ?

SGANARELLE.

Quoy ? ſi vous l'épouſez, elle pourra pretendre
Les meſmes libertez que fille on luy voit prendre ?

ARISTE.

Pourquoy non ?

SGANARELLE.

Vos deſirs luy ſeront complaiſans,
Juſques à luy laiſſer, & mouches & rubans ?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

A luy ſouffrir en cervelle troublée,
De courir tous les Bals, & les lieux d'aſſemblée ?

ARISTE.

Ouy vrayment.

SGANARELLE.

Et chez vous iront les damoiſeaux ?

ARISTE.

Et quoy donc ?

SGANARELLE.

Qui joûront, donneront des cadeaux ?

ARISTE.

D'accord.

SGANARELLE.

Et voſtre femme entendra les fleurettes ?

ARISTE.

Fort bien.

SGANARELLE.

Et vous verrez ces viſites muguettes,
D'un œil à témoigner de n'en eſtre point ſoû ?

ARISTE.

Cela s'entend.

SGANARELLE.

Allez, vous estes un vieux fou.

à Isabelle.

Rentrez, pour n'ouïr point cette pratique infame.

ARISTE.

Je veux m'abandonner à la foy de ma femme;
Et pretens toûjours vivre ainsi que j'ay vécu.

SGANARELLE.

Que j'auray de plaisir quand il sera cocu!

ARISTE.

J'ignore pour quel sort mon astre m'a fait naistre;
Mais je sçay que pour vous, si vous manquez de l'estre,
On ne vous en doit point imputer le défaut;
Car vos soins pour cela sont bien tout ce qu'il faut.

SGANARELLE.

Riez donc, beau rieur; ô que cela doit plaire,
De voir un goguenard presque sexagenaire.

LEONOR.

Du sort dont vous parlez je le garantis moy,
S'il faut que par l'hymen il reçoive sa foy,
Il s'en peut asseurer; mais sçachez que mon ame
Ne répondroit de rien, si j'estois vostre femme.

LISETTE.

C'est conscience à ceux qui s'asseurent en nous;
Mais c'est pain beny, certe, à des gens comme vous.

SGANARELLE.

Allez, langue maudite, & des plus mal-apprises.

ARISTE.

Vous vous estes, mon frere, attiré ces sottises;
Adieu, changez d'humeur, & soyez averty,
Que renfermer sa femme est un mauvais party,
Je suis vostre valet.

SGANARELLE.

Je ne suis pas le vostre,
O que les voila bien tous formez l'un pour l'autre !
Quelle belle famille ! un vieillard insensé,
Qui fait le dameret dans un corps tout cassé,
Une fille Maistresse, & Coquette suprême,
Des valets impudens : non, la sagesse mesme
N'en viendroit pas à bout, perdroit sens & raison,
A vouloir corriger une telle maison.
Isabelle pourroit perdre dans ces hantises,
Les semences d'honneur qu'avec nous elle a prises;
Et pour l'en empescher, dans peu nous pretendons,
Luy faire aller revoir nos choux & nos dindons.

SCENE III.

VALERE, ERGASTE, SGANARELLE.

VALERE.

Ergaste, le voila, cet argus que j'abhore,
Le severe Tuteur de celle que j'adore.

SGANARELLE.

N'est-ce pas quelque chose enfin de surprenant,
Que la corruption des mœurs de maintenant?

VALERE.

Je voudrois l'accoster, s'il est en ma puissance,
Et tâcher de lier avec luy connoissance.

SGANARELLE.

Au lieu de voir regner cette severité,
Qui composoit si bien l'ancienne honnesteté;

La jeunesse en ces lieux, libertine, absoluë,
Ne prend...

VALERE.

Il ne voit pas que c'est luy qu'on saluë.

ERGASTE.

Son mauvais œil peut-estre est de ce costé-cy:
Passons du costé droit.

SGANARELLE.

Il faut sortir d'icy.
Le séjour de la ville en moy ne peut produire
Que des....

VALERE.

Il faut chez luy tâcher de m'introduire.

SGANARELLE.

Heu ! j'ay crû qu'on parloit. Aux champs, graces aux cieux,
Les sottises du temps ne blessent point les yeux.

ERGASTE.

Abordez-le.

SGANARELLE.

Plaist-il ? les oreilles me cornent.
Là, tous les passe-temps de nos filles se bornent....
Valere saluë. Est-ce à nous ?

ERGASTE.

Approchez.

SGANARELLE.

Là nul godelureau
Ne vient... *Valere resaluë.* que diable.... *Ergaste saluë de l'autre costé.* encor ? que de coups de chapeau ?

VALERE.

Monsieur, un tel abord vous interrompt peut-estre.

SGANARELLE.

Cela se peut.

VALERE.

Mais quoy ? l'honneur de vous connoiſtre
M'eſt un ſi grand bon-heur, m'eſt un ſi doux plaiſir,
Que de vous ſaluer j'avois un grand deſir.

SGANARELLE.

Soit.

VALERE.

Et de vous venir, mais ſans nul artifice;
Aſſeurer que je ſuis tout à voſtre ſervice.

SGANARELLE.

Je le croy.

VALERE.

J'ay le bien d'eſtre de vos voiſins;
Et j'en dois rendre grace à mes heureux deſtins.

SGANARELLE.

C'eſt bien fait.

VALERE.

Mais, Monſieur, ſçavez-vous des nouvelles,
Que l'on dit à la Cour, & qu'on tient pour fidelles ?

SGANARELLE.

Que m'importe ?

VALERE.

Il eſt vray, mais pour les nouveautez;
On peut avoir par fois des curioſitez :
Vous irez voir, Monſieur, cette magnificence,
Que de noſtre Dauphin prepare la naiſſance.

SGANARELLE.

Si je veux.

VALERE.

Avoüons que Paris nous fait part
De cent plaiſirs charmans qu'on n'a point autre part :
Les Provinces auprés ſont des lieux ſolitaires.
A quoy donc paſſez-vous le temps ?

SGANARELLE.

A mes affaires.

VALERE.

L'esprit veut du relâche, & succombe par fois,
Par trop d'attachement aux serieux emplois.
Que faites-vous les soirs avant qu'on se retire ?

SGANARELLE.

Ce qui me plaist.

VALERE.

Sans doute on ne peut pas mieux dire ;
Cette réponse est juste, & le bon sens paroist,
A ne vouloir jamais faire que ce qui plaist.
Si je ne vous croyois l'ame trop occupée,
J'irois par fois chez vous passer l'aprés-soupée.

SGANARELLE.

Serviteur.

SCENE IV.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que dis-tu de ce bizarre fou?

ERGASTE.

Il a le repart brusque, & l'accueil loup-garou.

VALERE.

Ah ! j'enrage.

ERGASTE.

Et dequoy ?

VALERE.

Dequoy ? c'est que j'enrage
De voir celle que j'aime au pouvoir d'un sauvage,

D'un dragon ſurveillant, dont la ſeverité
Ne luy laiſſe joüir d'aucune liberté.

ERGASTE.

C'eſt ce qui fait pour vous, & ſur ces conſequences,
Voſtre amour doit fonder de grandes eſperances.
Apprenez, pour avoir voſtre eſprit affermy,
Qu'une femme qu'on garde eſt gagnée à demy;
Et que les noirs chagrins des maris & des peres,
Ont toûjours du Galand avancé les affaires.
Je coquette fort peu, c'eſt mon moindre talent,
Et de profeſſion je ne ſuis point galant:
Mais j'en ay ſervi vingt de ces chercheurs de proye;
Qui diſoient fort ſouvent que leur plus grande joye
Eſtoit de rencontrer de ces maris fâcheux,
Qui jamais ſans gronder ne reviennent chez eux,
De ces brutaux fieffez qui ſans raiſon ni ſuite;
De leurs femmes en tout contrôllent la conduite;
Et du nom de maris fierement ſe parans,
Leur rompent en viſiere aux yeux des ſoûpirans.
On en ſçait, diſent-ils, prendre ſes avantages,
Et l'aigreur de la Dame à ces ſortes d'outrages,
Dont la plaint doucement le complaiſant témoin,
Eſt un champ à pouſſer les choſes aſſez loin;
En un mot, ce vous eſt une attente aſſez belle,
Que la ſeverité du Tuteur d'Iſabelle.

VALERE.

Mais depuis quatre mois que je l'aime ardemment,
Je n'ay pour luy parler pû trouver un moment.

ERASTE.

L'amour rend inventif; mais vous ne l'eſtes gueres,
Et ſi j'avois eſté....

VALERE.

Mais qu'aurois-tu pû faire?
Puiſque ſans ce brutal on ne la voit jamais,
Et qu'il n'eſt là dedans ſervantes ni valets,

Dont par l'appas flatteur de quelque recompense,
Je puisse pour mes feux ménager l'assistance.

ERGASTE.

Elle ne sçait donc pas encor que vous l'aimez ?

VALERE.

C'est un point dont mes vœux ne sont pas informez :
Par tout où ce farouche a conduit cette Belle,
Elle m'a toûjours veu comme une ombre aprés elle,
Et mes regards aux siens ont tâché chaque jour,
De pouvoir expliquer l'excez de mon amour :
Mes yeux ont fort parlé, mais qui me peut apprendre
Si leur langage enfin a pû se faire entendre ?

ERGASTE.

Ce langage, il est vray, peut estre obscur par fois,
S'il n'a pour truchement l'écriture ou la voix.

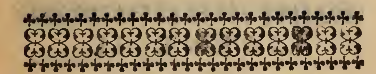
VALERE.

Que faire pour sortir de cette peine extrême,
Et sçavoir si la Belle a connu que je l'aime ?
Dis m'en quelque moyen.

ERGASTE.

C'est ce qu'il faut trouver,
Entrons un peu chez vous afin d'y mieux rêver.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.



Va, je ſçay la maiſon & connois la perſonne,
Aux marques ſeulement que ta bouche me donne.

ISABELLE *à part.*

O Ciel, ſois moy propice, & ſeconde en ce jour,
Le ſtratagême adroit d'une innocente amour.

SGANARELLE.

Dis-tu pas qu'on t'a dit, qu'il s'appelle Valere?

ISABELLE.

Oüy.

SGANARELLE.

Va, ſois en repos, rentre, & me laiſſe faire,
Je vais parler ſur l'heure à ce jeune étourdy.

ISABELLE.

Je fais pour une fille, un projet bien hardy;
Mais l'injuſte rigueur, dont envers moy l'on uſe;
Dans tout eſprit bien fait me ſervira d'excuſe.

SCENE II.

SGANARELLE, ERGASTE, VALERE.

SGANARELLE.

NE perdons point de temps; c'est icy, qui va-là?
Bon, je resve, hola, dis-je, hola quelqu'un, hola;
Je ne m'estonne pas, aprés cette lumiere,
S'il y venoit tantost de si douce maniere;
Mais je veux me haster, & de son fol espoir ...

Ergaste sort brusquement.

Peste soit du gros bœuf, qui pour me faire cheoir,
Se vient devant mes pas planter comme une perche.

VALERE.

Monsieur, j'ay du regret ...

SGANARELLE.

Ah! c'est vous que je cherche

VALERE.

Moy, Monsieur?

SGANARELLE.

Vous: Valere est-il pas vostre nom?

VALERE.

Oüy.

SGANARELLE.

Je viens vous parler, si vous le trouvez bon.

VALERE.

Puis-je estre assez heureux, pour vous rendre service?

SGANARELLE.

Non, mais je pretens, moy vous rendre un bon office;

Et c'eſt ce qui chez vous prend droit de m'amener.

VALERE.

Chez moy, Monſieur.

SGANARELLE.

Chez vous, faut-il tant s'étonner!

VALERE.

J'en ay bien du ſujet, & mon ame ravie
De l'honneur...

SGANARELLE.

Laiſſons-là cet honneur, je vous prie.

VALERE.

Voulez-vous pas entrer?

SGANARELLE.

Il n'en eſt pas beſoin.

VALERE.

Monſieur, de grace.

SGANARELLE.

Non je n'iray pas plus loin.

VALERE.

Tant que vous ſerez-là, je ne puis vous entendre.

SGANARELLE.

Moy, je n'en veux bouger.

VALERE.

Eh bien, il faut ſe rendre,
Viſte, puiſque Monſieur à cela ſe reſout,
Donnez un ſiege icy.

SGANARELLE.

Je veux parler debout.

VALERE.

Vous ſouffrir de la ſorte!

SGANARELLE

Ah, contrainte effroyable!

VALERE.

Cette incivilité ſeroit trop condamnable.

SGANARELLE.

C'en est une que rien ne sçauroit égaler,
De n'ouïr pas les gens qui veulent nous parler.

VALERE.

Je vous obeïs donc.

SGANARELLE.

Vous ne sçauriez mieux faire ;
Ils font de grandes ceremonies pour se couvrir.
Tant de ceremonie est fort peu necessaire :
Voulez-vous m'écouter ?

VALERE.

Sans doute, & de grand cœur.

SGANARELLE.

Sçavez-vous, dites-moy, que je suis le tuteur
D'une fille assez jeune, & passablement belle ;
Qui loge en ce quartier & qu'on nomme Isabelle ?

VALERE.

Oüy.

SGANARELLE.

Si vous le sçavez, je ne vous l'apprens pas.
Mais sçavez-vous aussi luy trouvant des appas,
Qu'autrement qu'en tuteur sa personne me touche,
Et qu'elle est destinée à l'honneur de ma couche ?

VALERE.

Non.

SGANARELLE.

Je vous l'apprens donc, & qu'il est à propos,
Que vos feux, s'il vous plaist, la laissent en repos.

VALERE.

Qui moy, Monsieur ?

SGANARELLE.

Oüy vous, mettons bas toute feinte,

VALERE.

Qui vous a dit, que j'ay pour elle l'ame atteinte ?

SGANARELLE.

Des gens à qui l'on peut donner quelque credit.

VALERE.

Mais encore ?

SGANARELLE.

Elle-mesme.

VALERE.

Elle ?

SGANARELLE.

Elle, est-ce assez dit ?
Comme une fille honneste, & qui m'aime d'enfance,
Elle vient de m'en faire entiere confidence;
Et de plus m'a chargé de vous donner avis.
Que depuis que par vous tous ses pas sont suivis;
Son cœur qu'avec excés vostre poursuite outrage,
N'a que trop de vos yeux entendu le langage;
Que vos secrets desirs luy sont assez connus;
Et que c'est vous donner des soucis superflus;
De vouloir davantage expliquer une flâme,
Qui choque l'amitié que me garde son ame.

VALERE.

C'est elle, dites-vous, qui de sa part vous fait...

SGANARELLE

Oüy, vous venir donner cet avis franc & net,
Et qu'ayant veu l'ardeur dont vostre ame est blessée,
Elle vous eust plûtost fait sçavoir sa pensée,
Si son cœur avoit eu dans son émotion,
A qui pouvoir donner cette commission;
Mais qu'enfin la douleur d'une contrainte extrême,
L'a reduite à vouloir se servir de moy-même,
Pour vous rendre averty, comme je vous ay dit,
Qu'à tout autre que moy son cœur est interdit;
Que vous avez assé joüé de la prunelle,
Et que si vous avez tant soit peu de cervelle,

Vous prendrez d'autres ſoins, adieu juſqu'au revoir;
Voilà ce que j'avois à vous faire ſçavoir.

VALERE.

Ergaſte, que dis-tu d'une telle avanture?

SGANARELLE.

Le voila bien ſurpris.

ERGASTE.

Selon ma conjecture,
Je tiens qu'elle n'a rien de déplaiſant pour vous,
Qu'un myſtere aſſez fin eſt caché là-deſſous,
Et qu'enfin cet avis n'eſt pas d'une perſonne,
Qui veüille voir ceſſer l'amour qu'elle vous donne.

SGANARELLE *à part.*

Il en tient comme il faut.

VALERE.

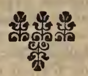
Tu crois myſterieux....

ERGASTE.

Oüy ... mais il nous obſerve, oſtons-nous de ſes yeux.

SGANARELLE.

Que ſa confuſion paroiſt ſur ſon viſage!
Il ne s'attendoit pas, ſans doute, à ce meſſage;
Appellons Iſabelle, elle montre le fruit,
Que l'éducation dans une ame produit.
La vertu fait ſes ſoins, & ſon cœur s'y conſomme,
Juſques à s'offenſer des ſeuls regards d'un homme.



SCENE III.

ISABELLE, SGANARELLE.

ISABELLE.

J'Ay peur que mon Amant plein de sa passion,
N'ait pas de mon avis compris l'intention;
Et je veux dans les fers, où je suis prisonniere,
Hazarder un qui parle avec plus de lumiere.

SGANARELLE.

Me voila de retour.

ISABELLE.

Hé bien.

SGANARELLE.

Un plein effet,
A suivi tes discours; & ton Homme a son fait:
Il me vouloit nier que son cœur fust malade;
Mais lors que de ta part j'ay marqué l'ambassade,
Il est resté d'abord, & muet, & confus,
Et je ne pense pas qu'il y revienne plus.

ISABELLE.

Ha! que me dites-vous? j'ay bien peur du contraire,
Et qu'il ne nous prepare encor plus d'une affaire.

SGANARELLE.

Et surquoy fondes-tu cette peur que tu dis?

ISABELLE.

Vous n'avez pas esté plustost hors du logis,
Qu'ayant pour prendre l'air, la teste à ma fenestre,
J'ay veu dans ce détour un jeune homme parestre,

Qui d'abord de la part de cet impertinent
Est venu me donner un bon jour surprenant,
Et m'a droit dans ma chambre une boëte jettée;
Qui renferme une Lettre en poulet cachetée.
J'ay voulu sans tarder luy rejetter le tout,
Mais ses pas de la ruë avoient gagné le bout,
Et je m'en sens le cœur tout gros de fascherie.

SGANARELLE.

Voyez un peu la ruse, & la friponnerie!

ISABELLE.

Il est de mon devoir de faire promptement
Reporter Boëte & Lettre à ce maudit Amant,
Et j'aurois pour cela besoin d'une personne,
Car d'oser à vous-mesme....

SGANARELLE.

Au contraire, mignonne;
C'est me faire mieux voir ton amour & ta foy,
Et mon cœur avec joye accepte cet employ;
Tu m'obliges par là plus que je ne puis dire.

ISABELLE.

Tenez donc.

SGANARELLE.

Bon, voyons ce qu'il a pû t'écrire.

ISABELLE.

Ah Ciel! gardez-vous bien de l'ouvrir.

SGANARELLE.

Et pourquoy?

ISABELLE.

Luy-voulez-vous donner à croire que c'est moy?
Une Fille d'honneur doit toûjours se défendre
De lire les Billets qu'un Homme luy fait rendre;
La curiosité qu'on fait lors éclater,
Marque un secret plaisir de s'en oüir conter;
Et je trouve à propos, que toute cachetée,
Cette Lettre luy soit promptement reportée,

Afin que d'autant mieux il connoiſſe aujourd'huy
Le mépris éclatant que mon cœur fait de luy,
Que ſes feux desormais perdent toute eſperance,
Et n'entreprennent plus pareille extravagance.

SGANARELLE.

Certes elle a raiſon, lorsqu'elle parle ainſi :
Va, ta vertu me charme, & ta prudence auſſi ;
Je vois que mes leçons ont germé dans ton ame,
Et tu te montres digne enfin d'eſtre ma Femme.

ISABELLE.

Je ne veux pas pourtant geſner voſtre deſir.
La Lettre eſt dans vos mains, & vous pouvez l'ouvrir.

SGANARELLE.

Non, je n'ay garde, helas! tes raiſons ſont trop bonnes,
Et je vais m'acquiter du ſoin que tu me donnes :
A quatre pas de-là dire enſuite deux mots,
Et revenir icy te remettre en repos.

SCENE IV.

SGANARELLE, ERGASTE.

SGANARELLE.

DAns quel raviſſement eſt-ce que mon cœur nage,
Lors que je vois en elle une fille ſi ſage ?
C'eſt un treſor d'honneur que j'ay dans ma maiſon,
Prendre un regard d'amour pour une trahiſon,
Recevoir un poulet comme une injure extrême,
Et le faire au Galand reporter par moy-même ;
Je voudrois bien ſçavoir en voyant tout cecy,
Si celle de mon frere en uſeroit ainſi :

Ma foy, les Filles ſont ce que l'on les fait eſtre.
Hola

ERGASTE.

Qu'eſt-ce ?

SGANARELLE.

Tenez, dites à voſtre Maiſtre,
Qu'il ne s'ingere pas d'oſer écrire encor
Des Lettres qu'il envoye avec des boëtes d'or,
Et qu'Iſabelle en eſt puiſſamment irritée.
Voyez, on ne l'a pas au moins décachetée,
Il connoiſtra l'eſtat que l'on fait de ſes feux,
Et quel heureux ſuccez il doit eſperer d'eux.

SCENE V.

VALERE, ERGASTE.

VALERE.

Que vient de te donner cette farouche bête ?

ERGASTE.

Cette Lettre, Monſieur, qu'avecque cette boëte,
On pretend qu'ait receu Iſabelle de vous,
Et dont elle eſt, dit-il, en un fort grand courroux.
C'eſt ſans vouloir l'ouvrir qu'elle vous la fait rendre;
Liſez viſte, & voyons ſi je me puis méprendre.

LETTRE.

Cette Lettre vous ſurprendra, ſans doute ; & l'on peut trouver bien hardy pour moy,

& le dessein de vous l'écrire, & la maniere de vous la faire tenir: Mais je me voy dans un estat à ne plus garder de mesures; la juste horreur d'un mariage, dont je suis menacée dans six jours, me fait hazarder toutes choses; & dans la resolution de m'en affranchir par quelque voye que ce soit, j'ay crû que je devois plûtost vous choisir, que le desespoir. Ne croyez pas pourtant que vous soyez redevable de tout à ma mauvaise destinée; ce n'est pas la contrainte où je me trouve, qui a fait naistre les sentimens que j'ay pour vous: mais c'est elle qui en precipite le témoignage, & qui me fait passer sur des formalitez où la bienseance du Sexe oblige. Il ne tiendra qu'à vous que je sois à vous bien-tost; & j'attens seulement que vous m'ayez marqué les intentions de vostre amour, pour vous faire sçavoir la resolution que j'ay prise: mais sur tout songez que le temps presse, & que deux cœurs qui s'aiment doivent s'entendre à demy mot.

ERGASTE.

Hé bien, Monsieur, le tour est-il d'original?
Pour une jeune Fille, elle n'en sçait pas mal;
De ces ruses d'amour, la croiroit-on capable?

VALERE.

Ah! je la trouve là tout-à-fait adorable;
Ce trait de son esprit, & de son amitié,
Accroist pour elle encor mon amour de moitié;

Et joint aux ſentimens que ſa beauté m'inſpire, . .

ERGASTE.

La dupe vient, ſongez à ce qu'il vous faut dire.

SCENE VI.

SGANARELLE, VALERE, ERGASTE.

SGANARELLE.

» O Trois & quatre fois beny ſoit cet Edit,
» Par qui des veſtemens le luxe eſt interdit!
» Les peines des Maris ne ſeront plus ſi grandes,
» Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
» O que je ſçais au Roy bon gré de ces décris!
» Et que pour le repos de ces meſmes Maris,
» Je voudrois bien qu'on fiſt de la coquetterie,
» Comme de la guipure & de la broderie!
» J'ay voulu l'acheter l'Edit expreſſément,
» Afin que d'Iſabelle il ſoit leu hautement;
» Et ce ſera tantoſt, n'eſtant plus occupée,
» Le divertiſſement de noſtre aprés-ſoupée.
Envoyrez-vous encor, Monſieur aux blonds cheveux,
Avec des Boëtes d'or, des billets amoureux?
Vous penſiez bien trouver quelque jeune Coquette,
Friande de l'intrigue, & tendre à la fleurette;
Vous voyez de quel air on reçoit vos joyaux:
Croyez-moy,

Croyez-moy, c'est tirer vostre poudre aux moineaux;
Elle est sage, elle m'aime, & vostre amour l'outrage,
Prenez visée ailleurs, & troussez-moy bagage.

VALERE.

Ouy, ouy vostre merite à qui chacun se rend,
Est à mes vœux, Monsieur, un obstacle trop grand;
Et c'est folie à moy, dans mon ardeur fidelle,
De pretendre avec vous à l'amour d'Isabelle.

SGANARELLE.

Il est vray, c'est folie.

VALERE.

Aussi n'aurois-je pas
Abandonné mon cœur à suivre ses appas,
Si j'avois pû prevoir que ce cœur miserable
Dust trouver un Rival comme vous redoutable.

SGANARELLE.

Je le croy.

VALERE.

Je n'ay garde à present d'esperer.
Je vous cede, Monsieur, & c'est sans murmurer.

SGANARELLE.

Vous faites bien.

VALERE.

Le droit de la sorte l'ordonne;
Et de tant de vertus brille vostre personne,
Que j'aurois tort de voir d'un regard de courroux,
Les tendres sentimens qu'Isabelle a pour vous.

SGANARELLE.

Cela s'entend.

VALERE.

Ouy, ouy, je vous quitte la place ;
Mais je vous prie au moins, & c'est la seule grace,
Monsieur, que vous demande un miserable Amant,
Dont vous seul aujourd'huy causez tout le tourment.
Je vous conjure donc d'assurer Isabelle,
Que si depuis trois mois mon cœur brûle pour elle,
Cette amour est sans tache, & n'a jamais pensé
A rien dont son honneur ait lieu d'estre offensé.

SGANARELLE.

Ouy.

VALERE.

Que ne dépendant que du choix de mon ame ;
Tous mes desseins estoient de l'obtenir pour Femme,
Si les destins en vous qui captivez son cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur.

SGANARELLE.

Fort bien.

VALERE.

Que quoy qu'on fasse, il ne luy faut pas croire,
Que jamais ses appas sortent de ma memoire ;
Que quelque Arrest des Cieux qu'il me faille subir,
Mon sort est de l'aimer jusqu'au dernier soûpir ;
Et que si quelque chose étouffe mes poursuites,
C'est le juste respect que j'ay pour vos merites.

SGANARELLE.

C'est parler sagement, & je vais de ce pas
Luy faire ce discours qui ne la choque pas :
Mais si vo s me croyez, tâchez de faire en sorte,
Que de vostre cerveau cette passion sorte.
Adieu.

ERGASTE.

La duppe est bonne.

SGANARELLE.

Il me fait grand' pitié;
Ce pauvre mal-heureux tout remply d'amitié;
Mais c'est un mal pour luy de s'estre mis en teste,
De vouloir prendre un Fort qui se voit ma conqueste.

Sganarelle heurte à sa porte.

SCENE VII.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

JAmais Amant n'a fait tant de trouble éclater
Au poulet renvoyé sans le décacheter :
Il perd toute esperance enfin, & se retire;
Mais il m'a tendrement conjuré de te dire,
Que du moins en t'aimant, il n'a jamais pensé
A rien dont ton honneur ait lieu d'estre offensé,
Et que ne dépendant que du choix de son ame,
Tous ses desirs estoient de t'obtenir pour Femme,
Si les destins, en moy qui captive ton cœur,
N'opposoient un obstacle à cette juste ardeur;
Que quoy qu'on puisse faire, il ne te faut pas croire
Que jamais tes appas sortent de sa memoire;
Que quelque Arrest des Cieux qu'il luy faille subir,
Son sort est de t'aimer jusqu'au dernier soûpir;
Et que si quelque chose étouffe sa poursuite,
C'est le juste respect qu'il a pour mon merite;

Ce sont ses propres mots, & loin de le blâmer,
Je le trouve honneste homme, & le plains de t'aimer.

ISABELLE. *bas.*

Ses feux ne trompent point ma secrette croyance,
Et toûjours ses regards m'en ont dit l'innocence.

SGANARELLE.

Que dis-tu?

ISABELLE.

Qu'il m'est dur que vous plaigniez si fort
Un Homme que je hays à l'égal de la mort;
Et que si vous m'aimiez autant que vous le dites,
Vous sentiriez l'affront que me font ses poursuites.

SGANARELLE.

Mais il ne sçavoit pas tes inclinations;
Et par l'honnesteté de ses intentions,
Son amour ne merite. ..

ISABELLE.

Est-ce les avoir bonnes,
Dites-moy, de vouloir enlever les personnes?
Est-ce estre homme d'honneur de former des desseins
Pour m'épouser de force, en m'ostant de vos mains,
Comme si j'estois Fille à supporter la vie,
Aprés qu'on m'auroit fait une telle infamie?

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

Ouy, ouy, j'ay sceu que ce traistre d'Amant
Parle de m'obtenir par un enlevement,
Et j'ignore pour moy les pratiques secrettes,
Qui l'ont instruit si-tost du dessein que vous faites
De me donner la main dans huit jours au plus tard,
Puisque ce n'est que d'hier que vous m'en fistes part.

Mais il veut prévenir, dit-on, cette journée,
Qui doit à vostre sort unir ma destinée.

SGANARELLE.

Voila qui ne ne vaut rien.

ISABELLE.

O que pardonnez-moy!
C'est un fort honneste-homme, & qui ne sent pour
moy...

SGANARELLE.

Il a tort, & cecy passe la raillerie.

ISABELLE.

Allez vostre douceur entretient sa folie:
S'il vous eust veu tantost luy parler vertement,
Il craindroit vos transports, & mon ressentiment;
Car c'est encor depuis sa Lettre méprisée,
Qu'il a dit ce dessein qui m'a scandalisée,
Et son amour conserve ainsi que je l'ay sceu,
La croyance qu'il est dans mon cœur bien receu;
Que je fuis vostre hymen, quoy que le monde
en croye,
Et me verrois tirer de vos mains avec joye.

SGANARELLE.

Il est fou.

ISABELLE.

Devant vous il sçait se déguiser,
Et son intention est de vous amuser.
Croyez, par ses beaux mots que le traistre vous jouë.
Je suis bien mal-heureuse, il faut que je l'avouë,
Qu'avecque tous mes soins, pour vivre dans l'hon-
neur,
Et rebuter les vœux d'un lâche suborneur,
Il faille estre exposée aux fâcheuses surprises,
De voir faire sur moy d'infâmes entreprises.

SGANARELLE.

Va, ne redoute rien.

ISABELLE.

Pour moy je vous le dy;
Si vous n'éclatez fort contre un trait si hardy,
Et ne trouvez bien-tost moyen de me défaire
Des persecutions d'un pareil téméraire,
J'abandonneray tout, & renonce à l'ennuy
De souffrir les affronts que je reçois de luy.

SGANARELLE.

Ne t'afflige point tant ; va, ma petite Femme;
Je m'en vais le trouver, & luy chanter sa gamme.

ISABELLE.

Dites-luy bien au moins, qu'il le nieroit en vain,
Que c'est de bonne part qu'on m'a dit son dessein,
Et qu'aprés cet avis, quoy qu'il puisse entreprendre,
J'ose le défier de me pouvoir surprendre;
Enfin que sans plus perdre & soûpirs & momens,
Il doit sçavoir pour vous quels sont mes sentimens;
Et que si d'un mal-heur il ne veut estre cause,
Il ne se fasse pas deux fois dire une chose.

SGANARELLE.

Je diray ce qu'il faut.

ISABELLE.

Mais tout cela d'un ton
Qui marque que mon cœur luy parle tout de bon.

SGANARELLE.

Va, je n'oublîray rien, je t'en donne asseurance.

ISABELLE.

J'attens vostre retour avec impatience,
Hastez-le, s'il vous plaist, de tout vostre pouvoir,
Je languis, quand je suis un moment sans vous voir.

SGANARELLE.

Va, pouponne, mon cœur, je reviens tout à l'heure
Est-il une personne, & plus sage, & meilleure?

Ah ! que je suis heureux, & que j'ay de plaisir,
De trouver une Femme au gré de mon desir !
Ouy, voila comme il faut que les Femmes soient faites,
Et non comme j'en sçay, de ces franches Coquettes,
Qui s'en laissent conter, & font dans tout Paris
Montrer au bout du doigt leurs honestes Maris.
Hola, nostre Galant aux belles entreprises ?

SCENE VIII.

VALERE, SGANARELLE, ERGASTE.

VALERE.

MOnsieur, qui vous rameine en ce lieu ;

SGANARELLE.

Vos sottises.

VALERE.

Comment ?

SGANARELLE.

Vous sçavez bien de quoy je veux parler ;
Je vous croyois plus sage, à ne vous rien celer ;
Vous venez m'amuser de vos belles paroles,
Et conservez sous main des esperances folles.
Voyez-vous, j'ay voulu doucement vous traiter ;
Mais vous m'obligerez à la fin d'éclater.
N'avez-vous point de honte, estant ce que vous estes
De faire en vostre esprit les projets que vous faites,
Et pretendre enlever une fille d'honneur,
Et troubler un hymen qui fait tout son bon-heur ?

VALERE.

Qui vous a dit, Monſieur, cette étrange nouvelle ?

SGANARELLE.

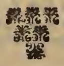
Ne diſſimulons point, je la tiens d'Iſabelle,
Qui vous mande par moy pour la derniere fois ;
Qu'elle vous a fait voir aſſez quel eſt ſon choix,
Que ſon cœur tout à moy d'un tel projet s'offence ;
Qu'elle mourroit plûtoſt, qu'en ſouffrir l'inſolence ;
Et que vous cauſerez de terribles éclats,
Si vous ne mettez fin à tout cet embarras.

VALERE.

S'il eſt vray qu'elle ait dit ce que je viens d'entendre,
J'avoûray que mes feux n'ont plus rien à pretendre;
Par ces mots aſſez clairs, je voy tout terminé,
Et je dois reverer l'Arreſt qu'elle a donné.

SGANARELLE.

Si ? Vous en doutez donc, & prenez pour des feintes
Tout ce que de ſa part je vous ay fait de plaintes ?
Voulez-vous qu'elle meſme elle explique ſon cœur?
J'y conſens volontiers, pour vous tirer d'erreur ;
Suivez moy, vous verrez s'il eſt rien que j'avance,
Et ſi ſon jeune cœur entre nous deux balance.



SCENE IX.

SCENE IX.

ISABELLE, SGANARELLE, VALERE.

ISABELLLE.

QUoy, vous me l'amenez? quel eſt voſtre deſſein?
Prenez-vous contre moy ſes intereſts en main?
Et voulez-vous, charmé de ſes rares merites,
M'obliger à l'aimer, & ſouffrir ſes viſites?

SGANARELLE.

Non, ma mie, & ton cœur pour cela m'eſt trop cher:
Mais il prend mes avis pour des contes en l'air,
Croit que c'eſt moy qui parle, & te fais par adreſſe
Pleine pour luy de haine, & pour moy de tendreſſe;
Et par toy-meſme enfin j'ay voulu, ſans retour,
Le tirer d'une erreur qui nourrit ſon amour.

ISABELLE.

Quoy, mon ame à vos yeux ne ſe montre pas toute,
Et de mes vœux encor vous pouvez eſtre en doute?

VALERE.

Ouy, tout ce que Monſieur de voſtre part m'a dit,
Madame, a bien pouvoir de ſurprendre un eſprit;
J'ay douté, je l'avouë, & cet Arreſt ſuprême
Qui decide du ſort de mon amour extrême,
Doit m'eſtre aſſez touchant pour ne pas s'offenſer,
Que mon cœur par deux fois le faſſe prononcer.

ISABELLE.

Non, non, un tel Arreſt ne doit pas vous ſurprendre;
Ce ſont mes ſentimens qu'il vous a fait entendre,

Et je les tiens fondez sur assez d'équité,
Pour en faire éclater toute la verité :
Ouy je veux bien qu'on sçache, & j'en dois estre cruë,
Que le sort offre icy deux objets à ma veuë,
Qui m'inspirant pour eux differens sentimens,
De mon cœur agité font tous les mouvemens;
L'un par un juste choix où l'honneur m'interesse,
A toute mon estime & toute ma tendresse ;
Et l'autre pour le prix de son affection,
A toute ma colere, & mon aversion :
La presence de l'un m'est agreable & chere,
J'en reçois dans mon ame une allegresse entiere;
Et l'autre par sa veuë inspire dans mon cœur
De secrets mouvemens & de haine & d'horreur.
Me voir Femme de l'un est toute mon envie,
Et plustost qu'estre à l'autre on m'osteroit la vie :
Mais c'est assez montrer mes justes sentimens,
Et trop long-temps languir dans ces rudes tourmens,
Il faut que ce que j'aime, usant de diligence,
Fasse à ce que je hais perdre toute esperance,
Et qu'un heureux hymen affranchisse mon sort,
D'un supplice pour moy plus affreux que la mort.

SGANARELLE.

Ouy, mignonne, je songe à remplir ton attente.

ISABELLE.

C'est l'unique moyen de me rendre contente.

SGANARELLE.

Tu le seras dans peu.

ISABELLE.

Je sçay qu'il est honteux.
Aux Filles d'expliquer si librement leurs vœux.

SGANARELLE.

Point, Point.

ISABELLE.

Mais en l'estat où sont mes destinées,
De telles libertez doivent m'estre données,

Et je puis ſans rougir faire un aveu ſi doux
A celuy que déja je regarde en Epoux.

SGANARELLE.

Ouy, ma pauvre fanfan, poupone de mon ame.

ISABELLE.

Qu'il ſonge donc, de grace, à me prouver ſa flâme.

SGANARELLE.

Ouy, tien, baiſe ma main.

ISABELLE.

Que ſans plus de ſoûpirs
Il concluë un hymen qui fait tous mes deſirs,
Et reçoive en ce lieu la foy que je luy donne,
De n'écoûter jamais les vœux d'autre perſonne.

Elle fait ſemblant d'embraſſer Sganarelle, & donne ſa main à Valere.

SGANARELLE.

Hay, hay, mon petit nez, pauvre petit bouchon,
Tu ne languiras pas long-temps, je t'en répond,
Va, chut. Vous le voyez; je ne luy fais pas dire,
Ce n'eſt qu'aprés moy ſeul que ſon ame reſpire.

VALERE

Hé bien, Madame, hé bien, c'eſt s'expliquer aſſez,
Je voy par ce diſcours dequoy vous me preſſez,
Et je ſçauray dans peu vous oſter la preſence
De celuy qui vous fait ſi grande violence.

ISABELLE.

Vous ne me ſçauriez faire un plus charmant plaiſir,
Car enfin cette veuë eſt faſcheuſe à ſouffrir,
Elle m'eſt odieuſe, & l'horreur eſt ſi forte....

SGANARELLE.

Eh, eh?

ISABELLE.

Vous offenſay-je, en parlant de la ſorte?
Fais-je....

SGANARELLE.

Mon Dieu, nenny, je ne dis pas cela;

Mais je plains, ſans mentir, l'eſtat où le voila,
Et c'eſt trop hautement que ta haine ſe montre.

ISABELLE.

Je n'en puis trop montrer en pareille rencontre.

VALERE.

Ouy, vous ſerez contente, & dans trois jours vos
yeux
Ne verront plus l'objet qui vous eſt odieux.

ISABELLE.

A la bonne heure; Adieu.

SGANARELEE.

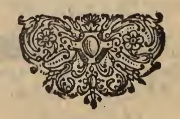
Je plains voſtre infortune.
Mais....

VALERE.

Non, vous n'entendrez de mon cœur plain-
te aucune.
Madame, aſſeurément, rend juſtice à tous deux;
Et je vais travailler à contenter ſes vœux;
Adieu.

SGANARELLE.

Pauvre garçon! ſa douleur eſt extrême,
Venez, embraſſez-moy, c'eſt une autre elle-même.



SCENE X.

ISABELLE, SGANARELLE.

SGANARELLE.

Je le tiens fort à plaindre.

ISABELLE.

Allez, il ne l'eſt point.

SGANARELLE.

Au reſte, ton amour me touche au dernier point,
Mignonnette, & je veux qu'il ait ſa recompenſe;
C'eſt trop peu de huit jours pour ton impatience,
Dés demain je t'épouſe, & n'y veux appeller....

ISABELLE.

Dés demain!

SGANARELLE.

Par pudeur tu feins d'y reculer;
Mais je ſçay bien la joye où ce diſcours te jette,
Et tu voudrois déja que la choſe fuſt faite.

ISABELLE.

Mais....

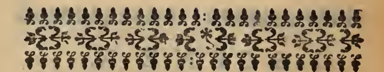
SGANARELLE.

Pour ce mariage allons tout preparer.

ISABELLE.

O Ciel! inſpirez-moy ce qui peut le parer.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE.



Uy, le trépas cent fois me ſemble moins à craindre,
Que cet hymen fatal où l'on veut me contraindre,
Et tout ce que je fais pour en fuïr les rigueurs,
Doit trouver quelque grace auprés de mes Cenſeurs.
Le temps preſſe, il fait nuit; allons ſans crainte aucune,
A la foy d'un Amant commettre ma fortune.



SCENE II.

SGANARELLE, ISABELLE.

SGANARELLE.

JE reviens, & l'on va pour demain de ma part....

ISABELLE.

O Ciel!

SGANARELLE.

C'eſt toy, mignonne, où vas tu donc ſi tard?
Tu diſois qu'en ta chambre eſtant un peu laſſée,
Tu t'allois renfermer lors que je t'ay laiſſée;
Et tu m'avois prié meſme que mon retour
T'y ſouffriſt en repos juſques à demain jour.

ISABELLE.

Il eſt vray, mais....

SGANARELLE.

Et quoy?

ISABELLE.

Vous me voyez confuſe,
Et je ne ſçay comment vous en dire l'excuſe.

SGANARELLE.

Quoy donc! que pourroit-ce eſtre?

ISABELLE.

Un ſecret ſurprenant;
C'eſt ma ſœur qui m'oblige à ſortir maintenant;
Et qui pour un deſſein dont je l'ay fort blâmée,
M'a demandé ma chambre, où je l'ay renfermée.

SGANARELLE.

Comment?

ISABELLE.

L'euſt-on pû croire ? elle aime cet Amant
Que nous avons banny.

SGANARELLE.

Valere ?

ISABELLE.

Eperdument ;
C'eſt un tranſport ſi grand qu'il n'en eſt point de même,
Et vous pouvez juger de ſa puiſſance extrême,
Puis que ſeule à cette heure, elle eſt venuë icy
Me découvrir à moy ſon amoureux ſoucy ;
Me dire abſolument qu'elle perdra la vie,
Si ſon ame n'obtient l'effet de ſon envie ;
Que depuis plus d'un an d'aſſez vives ardeurs
Dans un ſecret commerce entretenoient leurs cœurs ;
Et que meſme ils s'eſtoient, leur flâme eſtant nouvelle,
Donné de s'épouſer une foy mutuelle.

SGANARELLE.

La vilaine !

ISABELLE.

Qu'ayant appris le deſeſpoir
Où j'ay precipité celuy qu'elle aime à voir,
Elle vient me prier de ſouffrir que ſa flâme
Puiſſe rompre un départ qui luy perceroit l'ame ;
Entretenir ce ſoir cet Amant ſous mon nom,
Par la petite ruë où ma chambre répond ;
Luy peindre d'une voix qui contrefait la mienne ;
Quelques doux ſentimens dont l'appas le retienne ;
Et ménager enfin pour elle adroitement,
Ce que pour moy l'on ſçait qu'il a d'attachement.

SGANARELLE.

Et tu trouves cela....

ISABELLE.

Moy ? j'en suis courroucée ?
Quoy, ma Sœur, ay-je dit, estes-vous insensée ?
Ne rougissez-vous point d'avoir pris tant d'amour
Pour ces sortes de gens qui changent chaque jour ?
D'oublier vostre Sexe, & tromper l'esperance
D'un Homme dont le Ciel vous donnoit l'alliance !

SGANARELLE.

Il le merite bien, & j'en suis fort ravi.

ISABELLE.

Enfin de cent raisons mon dépit s'est servi,
Pour luy bien reprocher des bassesses si grandes,
Et pouvoir cette nuit rejetter ses demandes:
Mais elle m'a fait voir de si pressans desirs,
A tant versé de pleurs, tant poussé de soûpirs,
Tant dit qu'au desespoir je porterois son ame,
Si je luy refusois ce qu'exige sa flâme,
Qu'à ceder malgré moy, mon cœur s'est veu reduit;
Et pour justifier cette intrigue de nuit,
Où me faisoit du sang relâcher la tendresse,
J'allois faire avec moy venir coucher Lucrece,
Dont vous me vantez tant les vertus chaque jour ;
Mais vous m'avez surpris avec ce prompt retour.

SGANARELLE.

Non, non, je ne veux point chez moy tout ce mystere,
J'y pourrois consentir à l'égard de mon frere,
Mais on peut estre veu de quelqu'un de dehors ;
Et celle que je dois honorer de mon corps,
Non seulement doit estre, & pudique, & bien née,
Il ne faut pas que mesme elle soit soupçonnée:
Allons chasser l'infâme, & de sa passion....

ISABELLE.

Ah ! vous luy donneriez trop de confusion,
Et c'est avec raison qu'elle pourroit se plaindre,
Du peu de retenuë, où j'ay sceu me contraindre ;

Puis que de ſon deſſein je dois me départir,
Attendez que du moins je la faſſe ſortir.

SGANARELLE.

Et bien, fais.

ISABELLE.

Mais ſur tout, cachez-vous, je vous prie;
Et ſans luy dire rien daignez voir ſa ſortie.

SGANARELLE.

Ouï, pour l'amour de toy, je retiens mes transports,
Mais dés le meſme inſtant qu'elle ſera dehors,
Je veux ſans differer, aller trouver mon frere,
J'auray joye à courir luy dire cette affaire.

ISABELLE.

Je vous conjure donc de ne me point nommer;
Bon ſoir, car tout d'un temps, je vais me renfermer.

SGANARELLE.

Juſqu'à demain, mamie. En quelle impatience
Suis-je de voir mon frere, & luy conter ſa chance?
Il en tient le bon homme, avec tout ſon Phœbus,
Et je n'en voudrois pas tenir cent bons écus.

ISABELLE *dans la maiſon.*

Ouï, de vos déplaiſirs l'atteinte m'eſt ſenſible,
Mais ce que vous voulez, ma ſœur, m'eſt impoſſible;
Mon honneur qui m'eſt cher, y court trop de hazard;
Adieu, retirez-vous avant qu'il ſoit plus tard.

SGANARELLE.

La voilà qui, je croy, peſte de belle ſorte:
De peur qu'elle revinſt, fermons à clef la porte.

ISABELLE.

O Ciel! dans mes deſſeins, ne m'abandonnez pas.

SGANARELLE.

Où pourra-t-elle aller? ſuivons un peu ſes pas.

ISABELLE.

Dans mon trouble du moins la nuit me favorise.

SGANARELLE.

Au logis du galand ! quelle est son entreprise ?

SCENE III.

VALERE, SGANARELLE, ISABELLE.

VALERE *sortant brusquement.*

OUi, oui, je veux tenter quelque effort cette nuit,
Pour parler .... qui va-là ?

ISABELLE.

Ne faites point de bruit,
Valere, on vous prévient, & je suis Isabelle.

SGANARELLE.

Vous en avez menty, chienne, ce n'est pas elle,
De l'honneur que tu fuis, elle suit trop les loix,
Et tu prens faussement, & son nom & sa voix.

ISABELLE.

Mais à moins de vous voir par un saint hymenée....

VALERE.

Ouï, c'est l'unique but, où tend ma destinée.
Et je vous donne icy ma foy que dés demain,
Je vais où voudrez, recevoir vostre main.

SGANARELLE.

Pauvre sot qui s'abuse !

VALERE.

Entrez en asseurance :
De vostre Argus duppé je brave la puissance,

Et devant qu'il vous pût oster à mon ardeur,
Mon bras de mille coups luy perceroit le cœur.

SGANARELLE.

Ah! je te promets bien que je n'ay pas envie
De te l'oster, l'infâme à ses feux asservie;
Que du don de ta foy je ne suis point jaloux,
Et que si j'en suis crû, tu seras son époux.
Oui, faisons-le surprendre avec cette effrontée:
La memoire du Pere, à bon droit respectée,
Joint au grand interest que je prends à la sœur,
Veut que du moins l'on tâche à luy rendre l'honneur;
Hola.

SCENE IV.

SGANARELLE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, *& suite.*

LE COMMISSAIRE.

Qu'est-ce?

SGANARELLE.

Salut: Monsieur le Commissaire;
Vostre presence en robe est icy necessaire;
Suivez-moy, s'il vous plaist, avec vostre clarté.

LE COMMISSAIRE.

Nous sortions....

SGANARELLE.

Il s'agit d'un fait assez hasté.

LE COMMISSAIRE.

Quoy?

SGANARELLE.

D'aller là dedans ; & d'y ſurprendre enſemble,
Deux perſonnes qu'il faut qu'un bon hymen aſſemble;
C'eſt une fille à nous, que ſous un don de foy,
Un Valere à ſeduite, & fait entrer chez ſoy ;
Elle ſort de famille, & noble & vertueuſe,
Mais.....

LE COMMISSAIRE.

Si c'eſt pour cela la rencontre eſt heureuſe ;
Puis qu'icy nous avons un Notaire.

SGANARELLE.

Monſieur ?

LE NOTAIRE.

Oui, Notaire Royal.

LE COMMISSAIRE.

De plus homme d'honneur.

SGANARELLE.

Cela s'en va ſans dire, entrez dans cette porte,
Et ſans bruit ayez l'œil que perſonne n'en ſorte ;
Vous ſerez pleinement contenté de vos ſoins ;
Mais ne vous laiſſez pas graiſſer la pate au moins.

LE COMMISSAIRE.

Comment ? vous croyez donc qu'un homme de juſtice....

SGANARELLE.

Ce que j'en dis, n'eſt pas pour taxer voſtre office.
Je vais faire venir mon frere promptement,
Faites que le flambeau m'éclaire ſeulement ;
Je vais le réjouïr cet homme ſans colere.
Hola.

SCENE V.

ARISTE, SGANARELLE.

ARISTE.

Qui frappe ? ah, ah ! que voulez-vous mon frere ?

SGANARELLE.

Venez beau directeur, ſuranné Damoiſeau ;
On veut vous faire voir quelque choſe de beau.

ARISTE.

Comment ?

SGANARELLE.

Je vous apporte une bonne nouvelle.

ARISTE.

Quoy ?

SGANARELLE.

Voſtre Leonor, où, je vous prie, eſt-elle ?

ARISTE.

Pourquoy cette demande ? elle eſt comme je croy ;
Au Bal chez ſon amie.

SGANARELLE.

Eh, ouï, ouï, ſuivez-moy ;
Vous verrez à quel Bal, la donzelle eſt allée.

ARISTE.

Que voulez-vous conter ?

SGANARELLE.

Vous l'avez bien ſtillée ;
Il n'eſt pas bon de vivre en ſevere cenſeur,
On gagne les eſprits par beaucoup de douceur ;
Et les ſoins défians, les verroux & les grilles,
Ne font pas la vertu des femmes, ny des filles.

Nous les portons au mal par tant d'auſterité,
Et leur ſexe demande un peu de liberté.
Vrayment elle en a pris tout ſon ſoû, la ruſée,
Et la vertu chez elle eſt fort humaniſée.

ARISTE.

Où veut donc aboutir un pareil entretien ?

SGANARELLE.

Allez mon frere aiſné, cela vous ſied fort bien,
Et je ne voudrois pas pour vingt bonnes piſtolles,
Que vous n'euſſiez ce fruit de vos maximes folles:
On voit ce qu'en deux ſœurs nos leçons ont produit,
L'une fuit les Galans, & l'autre les pourſuit.

ARISTE.

Si vous ne me rendez cette enigme plus claire....

SGANARELLE.

L'enigme eſt que ſon Bal eſt chez Monſieur Valere,
Que de nuit je l'ay veuë y conduire ſes pas,
Et qu'à l'heure preſente elle eſt entre ſes bras.

ARISTE.

Qui ?

SGANARELLE.

Leonor.

ARISTE.

Ceſſons de railler, je vous prie.

SGANARELLE.

Je raille, il eſt fort bon avec ſa raillerie;
Pauvre eſprit, je vous dis, & vous redis encor,
Que Valere chez luy tient voſtre Leonor,
Et qu'ils s'eſtoient promis une foy mutuelle,
Avant qu'il euſt ſongé de pourſuivre Iſabelle.

ARISTE.

Ce diſcours d'apparence eſt ſi fort depourveu....

SGANARELLE.

Il ne le croira pas encore en l'ayant veu....

J'enrage, par ma foy, l'âge ne sert de guere
Quand on n'a pas cela.

ARISTE.

Quoy ! voulez-vous mon frere. . . .

SGANARELLE.

Mon Dieu, je ne veux rien, suivez moy seulement,
Vostre esprit tout-à-l'heure aura contentement;
Vous verrez si j'impose, & si leur foy donnée,
N'avoit pas joint leurs cœurs depuis plus d'une année.

ARISTE.

L'apparence, qu'ainsi sans m'en faire avertir,
A cet engagement elle eust pû consentir?
Moy qui dans toute chose ay depuis son enfance,
Montré toûjours pour elle entiere complaisance,
Et qui cent fois ait fait des protestations,
De ne jamais gesner ses inclinations.

SGANARELLE.

Enfin vos propres yeux jugeront de l'affaire,
J'ay fait venir déja Commissaire & Notaire,
Nous avons interest que l'hymen pretendu
Repare sur le champ l'honneur qu'elle a perdu;
Car je ne pense pas que vous soyez si lâche,
De vouloir l'épouser avecque cette tache;
Si vous n'avez encore quelques raisonnemens,
Pour vous mettre au dessus de tous les bernemens.

ARISTE.

Moy je n'auray jamais cette foiblesse extrême,
De vouloir posseder un cœur malgré luy-même. . . .
Mais je ne sçaurois croire enfin . . . .

SGANARELLE.

Que de discours!
Allons, ce procez-là continûroit toûjours.

SCENE VI.

SCENE VI.

LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

LE COMMISSAIRE.

IL ne faut mettre icy nulle force en usage,
Messieurs, & si vos vœux ne vont qu'au mariage;
Vos transports en ce lieu se peuvent appaiser;
Tous deux également tendent à s'épouser,
Et Valere déja sur ce qui vous regarde,
A signé que pour femme il tient celle qu'il garde.

ARISTE.

La fille ....

LE COMMISSAIRE.

Est renfermée, & ne veut point sortir,
Que vos desirs aux leurs ne veüillent consentir.



SCENE VII.

LE COMMISSAIRE, VALERE, LE NOTAIRE, SGANARELLE, ARISTE.

VALERE *à la fenestre.*

NOn, Messieurs, & personne icy n'aura l'entrée,
Que cette volonté ne m'ait esté montrée.
Vous sçavez qui je suis, & j'ay fait mon devoir,
En vous signant l'aveu qu'on peut vous faire voir:
Si c'est vostre dessein d'approuver l'alliance,
Vostre main peut aussi m'en signer l'asseurance;
Sinon faites estat de m'arracher le jour,
Plûtost que de m'oster l'objet de mon amour.

SGANARELLE.

Non, nous ne songeons pas à vous séparer d'elle.
Il ne s'est point encor détrompé d'Isabelle,
Profitons de l'erreur.

ARISTE.

Mais, est-ce Leonor?

SGANARELLE.

Taisez-vous.

ARISTE.

Mais....

SGANARELLE.

Paix donc.

ARISTE.

Je veux sçavoir....

SGANARELLE.

Encor?

Vous tairez-vous? vous dis-je.

VALERE.

Enfin, quoy qu'il avienne,
Isabelle a ma foy, j'ay de mesme la sienne,
Et ne suis point un choix, à tout examiner,
Que vous soyez receus à faire condamner.

ARISTE.

Ce qu'il dit là n'est pas....

SGANARELLE.

Taisez-vous, & pour cause,
Vous sçaurez le secret. Ouy, sans dire autre chose,
Nous consentons tous deux que vous soyez l'époux
De celle qu'à present on trouvera chez-vous.

LE COMMISSAIRE.

C'est dans ces termes-là que la chose est conceuë,
Et le nom est en blanc pour ne l'avoir point veuë,
Signez, la fille aprés vous mettra tous d'accord.

VALERE.

J'y consens de la sorte.

SGANARELLE.

Et moy je le veux fort;
Nous rirons bien tantost; là signez donc, mon frere,
L'honneur vous appartient.

ARISTE.

Mais quoy tout ce Mystere....

SGANARELLE.

Diantre que de façons, signez pauvre butor.

ARISTE.

Il parle d'Isabelle, & vous de Leonor.

SGANARELLE.

N'estes-vous pas d'accord, mon frere, si c'est elle,
De les laisser tous deux à leur foy mutuelle?

ARISTE.

Sans doute.

SGANARELLE

Signez donc, j'en fais de mesme aussi.

VALERE.

Soit, je n'y comprens rien

SGANARELLE.

Vous serez éclaircy.

LE COMMISSAIRE.

Nous allons revenir.

SGANARELLE.

Or ça, je vais vous dire
La fin de cette intrigue.

SCENE VIII.

LEONOR, LISETTE, SGANARELLE, ARISTE.

LEONOR.

O L'étrange martyre!
Que tous ces jeunes foux me paroissent fascheux!
Je me suis dérobée au Bal pour l'amour d'eux.

LISETTE.

Chacun d'eux prés de vous veut se rendre agreable.

LEONOR

Et moy je n'ay rien veu de plus insupportable,
Et je prefererois le plus simple entretien,
A tous les contes bleus de ces diseurs de rien;
Ils croyent que tout cede à leur perruque blonde,
Et pensent avoir dit le meilleur mot du monde,

Lors qu'ils viennent d'un ton de mauvais goguenard,
Vous railler sottement sur l'amour d'un vieillard;
Et moy d'un tel vieillard je prise plus le zele,
Que tous les beaux transports d'une jeune cervelle:
Mais n'apperçois-je pas...

SGANARELLE

Ouï l'affaire est ainsi:
Ah! je la vois paroistre, & sa Suivante aussi.

ARISTE

Leonor, sans couroux, j'ay sujet de me plaindre:
Vous sçavez si jamais j'ay voulu vous contraindre,
Et si plus de cent fois je n'ay pas protesté
De laisser à vos vœux leur pleine liberté;
Cependant vostre cœur méprisant mon suffrage,
De foy comme d'amour à mon insceu s'engage:
Je ne me repens pas de mon doux traitement,
Mais vostre procedé me touche asseurément,
Et c'est une action que n'a pas meritée
Cette tendre amitié que je vous ay portée.

LEONOR.

Je ne sçay pas sur quoy vous tenez ce discours;
Mais croyez que je suis la mesme que toûjours;
Que rien ne peut pour vous alterer mon estime,
Que toute autre amitié me paroistroit un crime,
Et que si vous voulez satisfaire mes vœux,
Un saint nœud dés demain nous unira tous deux.

ARISTE.

Dessus quel fondement venez-vous donc, mon frere?

SGANARELLE.

Quoy, vous ne sortez pas du logis de Valere?
Vous n'avez point conté vos amours aujourd'huy?
Et vous ne brûlez pas depuis un an pour luy?

LEONOR.

Qui vous a fait de moy de si belles peintures,
Et prend soin de forger de telles impostures?

SCENE IX.

ISABELLE, VALERE, LE COMMISSAIRE, LE NOTAIRE, ERGASTE, LISETTE, LEONOR, SGANARELLE, ARISTE.

ISABELLE.

MA sœur, je vous demande un genereux pardon,
Si de mes libertez j'ay taché vostre nom:
Le pressant embarras d'une surprise extrême,
M'a tantost inspiré ce honteux stratagême:
Vostre exemple condamne un tel emportement,
Mais le sort nous traitta tous deux diversement.
Pour vous, je ne veux point, Monsieur, vous faire excuse,
Je vous sers beaucoup plus que je ne vous abuse;
Le Ciel pour estre joints ne nous fit pas tous deux,
Je me suis reconnuë indigne de vos feux,
Et j'ay bien mieux aimé me voir aux mains d'un autre,
Que ne pas meriter un cœur comme le vostre.

VALERE

Pour moy je mets ma gloire & mon bien souverain,

A la pouvoir, Monſieur, tenir de voſtre main.

ARISTE.

Mon frere, doucement, il faut boire la choſe,
D'une telle action vos procedez ſont cauſe;
Et je vois voſtre ſort malheureux à ce point,
Que vous ſçachant duppé l'on ne vous plaindra point.

LISETTE.

Par ma foy je luy ſçay bon gré de cette affaire,
Et ce prix de ſes ſoins eſt un trait exemplaire.

LEONOR.

Je ne ſçay ſi ce trait ſe doit faire eſtimer,
Mais je ſçay bien qu'au moins je ne le puis blâmer.

ERGASTE.

Au ſort d'eſtre cocu ſon aſcendant l'expoſe,
Et ne l'eſtre qu'en herbe eſt pour luy douce choſe.

SGANARELLE.

Non, je ne puis ſortir de mon eſtonnement,
Cette ruſe d'enfer confond mon jugement,
Et je ne penſe pas que Satan en perſonne,
Puiſſe eſtre ſi méchant qu'une telle fripponne;
J'aurois pour elle au feu mis la main que voila,
Malheureux qui ſe fie à femme aprés cela;
La meilleure eſt toûjours en malice feconde,
C'eſt un ſexe engendré pour damner tout le monde;
Je renonce à jamais à ce ſexe trompeur,
Et je le donne tout au Diable de bon cœur.

ERGASTE.

Bon.

ARISTE.

Allons tous chez-moy. Venez, Seigneur Valere;
Nous tâcherons demain d'appaiser sa colere.

LISETTE.

Vous, si vous connoissez des maris loup-garous,
Envoyez-les au moins à l'Ecole chez-nous.

FIN.

LES
FASCHEUX.
COMEDIE.

Faite pour les divertiſſemens du Roy, au mois d'Aouſt 1661.

Et repreſentée pour la premiere fois en public à Paris, ſur le Theatre du Palais Royal, le 4. Novembre de la meſme année 1661.

Par la Troupe de MONSIEUR, *Frere Unique du Roy.*



AU ROY.



IRE,

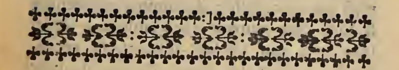
J'ajoute une Scene à la Comedie, & c'est une espece de Fâcheux assez insupportable, qu'un homme qui dédie un Livre: VOSTRE MAJESTE' *en sçait des nouvelles plus que personne de son Royaume, & ce n'est pas d'aujourd'huy qu'Elle se voit en bute à la furie des Epistres dédicatoires. Mais bien que je suive l'exemple des autres, & me mette moymesme au rang de ceux que j'ay joüez; j'ose dire toutefois à* VOSTRE MAJESTE', *que ce que j'en ay fait, n'est pas tant pour luy presenter un Livre, que pour avoir lieu de luy rendre graces du succez de cette Comedie. Je le dois,* SIRE, *ce succez qui a passé mon attente, non seulement à cette glorieuse approbation, dont* VOSTRE MAJESTE' *honora d'abord la Piece, & qui a entraisné si hautement celle de tout le monde; mais encore à l'ordre qu'Elle me donna d'y ajoûter un caractere de Fâcheux, dont Elle eut la bonté de m'ouvrir les idées Elle-mesme, & qui*

a esté trouvé par tout le plus beau morceau de l'Ouvrage. Il faut avoüer, SIRE, *que je n'ay jamais rien fait avec tant de facilité, ni si promptement, que cet endroit, où* VOSTRE MAJESTE' *me commanda de travailler. J'avois une joye à luy obeïr, qui me valoit bien mieux qu'Apollon, & toutes les Muses; & je conçois par là ce que je serois capable d'executer pour une Comedie entiere, si j'estois inspiré par de pareils commandemens. Ceux qui sont nez en un rang élevé, peuvent se proposer l'honneur de servir* VOSTRE MAJESTE' *dans les grands emplois: mais pour moy, toute la gloire où je puis aspirer c'est de la réjouïr. Je borne là l'ambition de mes souhait; & je croy qu'en quelque façon ce n'est pas estre inutile à la France, que de contribuer quelque chose au divertissement de son Roy. Quand je n'y réussiray pas, ce ne sera jamais par un défaut de zele, ny d'estude; mais seulement par un mauvais destin, qui suit assez souvent les meilleures intentions, & qui sans doute affligeroit sensiblement,*

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obeïssant
& tres-fidele serviteur & sujet,
MOLIERE.



JAMAIS entrepriſe au Theatre ne fut ſi precipitée que celle-cy ; & c'eſt une choſe , je croy , toute nouvelle , qu'une Comedie ait eſté conceuë , faite , appriſe ,& repreſentée en quinze jours. Je ne dis pas cela pour me piquer de *l'impromptu* , & en pretendre de la gloire: mais ſeulement pour prévenir certaines gens, qui pourroient trouver à redire, que je n'aye pas mis icy toutes les eſpeces de Fâcheux,qui ſe trouvent. Je ſçay que le nombre en eſt grand , & à la Cour , & dans la Ville , & que ſans Epiſodes , j'euſſe bien pû en compoſer une Comedie de cinq Actes bien fournis, & avoir écore de la matiere de reſte. Mais dans le peu de temps qui me fut donné , il m'eſtoit impoſſible de faire un grand deſſein & de rêver beaucoup ſur le choix de mes perſonnages , & ſur la diſpoſition de mon ſujet. Je me reduiſis donc à ne toucher qu'un petit nombre d'importuns; & je pris ceux qui s'offrirent d'abord à mon eſprit, & que je crus les plus propres à réjouïr les auguſtes perſonnes devant qui j'avois à paroiſtre ; & pour lier promptement toutes ces choſes enſemble , je me ſervis

du premier nœud que je pûs trouver. Ce n'est pas mon dessein d'examiner maintenant si tout cela pouvoit estre mieux, & si tous ceux qui s'y sont divertis ont ry selon les regles : Le temps viendra de faire imprimer mes Remarques sur les pieces que j'auray faites : & je ne desespere pas de faire voir un jour, en grand Auteur, que je puis citer Aristote, & Horace. En attendant cet examen qui peut-estre ne viendra point, je m'en remets assez aux décisions de la multitude, & je tiens aussi difficile de combattre un Ouvrage que le public approuve, que d'en défendre un qu'il condamne.

Il n'y a personne qui ne sçache pour quelle réjouïssance la Piece fut composée ; & cette feste a fait un tel éclat, qu'il n'est pas necessaire d'en parler : mais il ne sera pas hors de propos de dire deux paroles des ornemens qu'on a meslez avec la Comedie.

Le dessein estoit de donner un Ballet aussi ; & comme il n'y avoit qu'un petit nombre choisi de Danseurs excellens, on fut contraint de separer les Entrées de ce Ballet, & l'avis fut de les jetter dans les Entr'Actes de la Comedie, afin que ces intervalles donnassent temps aux mesmes

Baladins, de revenir ſous d'autres habits. De ſorte que pour ne point rompre auſſi le fil de la Piece par ces manieres d'intermedes, on s'aviſa de les coudre au ſujet du mieux que l'on pût, & de ne faire qu'une ſeule choſe du Ballet & de la Comedie: mais comme le temps eſtoit fort precipité, & que tout cela ne fut pas reglé entierement par une meſme teſte; on trouvera peut-eſtre quelques endroits du Ballet qui n'entrent pas dans la Comedie auſſi naturellement que d'autres. Quoy qu'il en ſoit, c'eſt un mélange qui eſt nouveau pour nos Theatres, & dont on pourroit chercher quelques authoritez dans l'Antiquité: & comme tout le Monde l'a trouvé agréable, il peut ſervir d'idée à d'autres choſes, qui pourroient eſtre meditées avec plus de loiſir.

D'abord que la toile fut levée, un des Acteurs, comme vous pourriez dire moy, parut ſur le Theatre en habit de Ville, & s'adreſſant au Roy avec le viſage d'un homme ſurpris, fit des excuſes, en déſordre ſur ce qu'il ſe trouvoit là ſeul, & manquoit de temps & d'Acteurs, pour donner à Sa Majeſté le divertiſſement qu'Elle ſembloit attendre. En meſme temps au milieu de vingt jets d'eau naturels, s'ouvrit

cette coquille, que tout le monde a veuë ; & l'agreable Nayade qui parut dedans s'avança au bord du Theatre, & d'un air heroïque prononça les Vers que Monsieur Pelisson avoit faits, & qui servent de Prologue.



PROLOGUE.

POur voir en ces beaux lieux le plus grand Roy du Monde,
Mortels je viens à vous de ma grotte profonde.
Faut-il en sa faveur, que la terre ou que l'Eau
Produisent à vos yeux un spectacle nouveau?
Qu'il parle, ou qu'il souhaite: Il n'est rien d'impossible:
Luy-mesme n'est-il pas un miracle visible;
Son regne si fertile en miracles divers,
N'en demande-t-il pas à tout cet Univers?
Jeune, Victorieux, Sage, Vaillant, Auguste,
Aussi doux que severe, aussi puissant que juste.
Regler, & ses Estats & ses propres desirs,
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs;
En ses justes projets jamais ne se méprendre,
Agir incessamment, tout voir, & tout entendre;
Qui peut cela, peut tout; il n'a qu'à tout oser,
Et le Ciel à ses vœux ne peut rien refuser.
Ces Thermes marcheront, & si Loüis l'ordonne,
Ces Arbres parleront mieux que ceux de Dodone.

Hosteſſes de leurs troncs, moindres Divinitez,
C'eſt Loüis qui le veut, ſortez Nymphes, ſortez,
Je vous montre l'exemple, il s'agit de luy plaire:
Quittez pour quelque temps voſtre forme ordinaire,
Et paroiſſons enſemble aux yeux des ſpectateurs,
Pour ce nouveau Theatre, autant de vrais Acteurs,

Pluſieurs Driades accompagnées de Faunes & de Satyres ſortent des Arbres & des Thermes.

Vous, Soin de ſes ſujets, ſa plus charmante étude,
Heroïque ſoucy, Royale inquietude,
Laiſſez-le reſpirer, & ſouffrez qu'un moment
Son grand cœur s'abandonne au divertiſſement:
Vous le verrez demain d'une force nouvelle
Sous le fardeau penible où voſtre voix l'appelle,
Faire obeïr les Loix, partager les bien-faits,
Par ſes propres conſeils prevenir nos ſouhaits,
Maintenir l'Univers dans une paix profonde,
Et s'oſter le repos pour le donner au monde.
Qu'aujourd'huy tout luy plaiſe, & ſemble conſentir
A l'unique deſſein de le bien divertir.

Faſcheux, retirez-vous; ou s'il faut qu'il vous voye,
Que ce ſoit ſeulement pour exciter ſa joye.

La Nayade emmeine avec elle pour la Comedie, une partie des gens qu'elle a fait paroiſtre, pendant que le reſte ſe met à danſer au ſon des Haut-bois qui ſe joignent aux Violons.



LES PERSONNAGES.

ERASTE.

LA MONTAGNE.

ALCIDOR.

ORPHISE.

LYSANDRE.

ALCANDRE.

ALCIPE.

ORANTE.

CLYMENE.

DORANTE.

CARITIDES.

ORMIN.

FILINTE.

DAMIS.

L'ESPINE.

LA RIVIERE, & deux Camarades.




P. Brissart d.
J. Sauvé f.
LES FACHEUX



LES FASCHEUX.

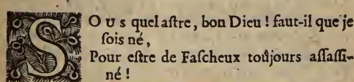
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.



SOUS quel astre, bon Dieu ! faut-il que je sois né,
Pour estre de Fascheux toûjours assassiné !
Il semble que par tout le sort me les adresse,
Et j'en vois chaque jour quelque nouvelle espece.
Mais il n'est rien d'égal au Fascheux d'aujourd'huy,

J'ay crû n'estre jamais debarassé de luy;
Et cent fois j'ay maudit cette innocente envie
Qui m'a pris à disné de voir la Comedie,
Où pensant m'égayer, j'ay miserablement,
Trouvé de mes pechez le rude chastiment.
Il faut que je te fasse un recit de l'affaire;
Car je m'en sens ençor tout émeu de colere.
J'estois sur le Theatre en humeur d'écouter
La Piece, qu'à plusieurs j'avois ouï vanter;
Les Acteurs commençoient, chacun prestoit silence,
Lors que d'un air bruyant, & plein d'extravagance
Un homme à grands canons est entré brusquement,
En criant, hola-ho, un siege promptement;
Et de son grand fracas surprenant l'assemblée,
Dans le plus bel endroit a la Piece troublée.
Hé mon Dieu nos François si souvent redressez,
Ne prendront-ils jamais un air de gens sensez?
Ay-je dit, & faut-il, sur nos defauts extrêmes,
Qu'en theatre public nous nous jouions nous mesmes,
Et confirmions ainsi par des éclats de fous
Ce que chez nos voisins on dit par tout de nous?
Tandis que là-dessus je haussois les épaules,
Les Acteurs ont voulu continuer leurs roles;
Mais l'homme pour s'asseoir a fait nouveau fracas;
Et traversant encor le Theatre à grands pas,
Bien que dans les costez il pust estre à son aise,
Au milieu du devant il a planté sa chaise,
Et de son large dos morguant les spectateurs,
Aux trois quarts du parterre a caché les Acteurs.
Un bruit s'est élevé, dont un autre eust eu honte;
Mais luy, ferme & constant, n'en a fait aucun conte,
Et se seroit tenu comme il s'estoit posé,
Si, pour mon infortune, il ne m'eust avisé.
Ha Marquis, m'a-t-il dit, prenant prés de moy place,

Comment

Comment te portes-tu ? Souffre que je t'embrasse.
Au visage, sur l'heure, un rouge m'est monté,
Que l'on me vist connu d'un pareil éventé.
Je l'estois peu pourtant, mais on en voit paroistre,
De ces gens qui de rien veulent fort vous connoistre,
Dont il faut au salut les baisers essuyer,
Et qui sont familiers jusqu'à vous tutoyer.
Il m'a fait à l'abord cent questions frivoles,
Plus haut que les Acteurs élevant ses paroles.
Chacun le maudissoit, & moy pour l'arrester,
Je serois, ay-je dit, bien aise d'écouter.
Tu n'as point vû cecy, Marquis, ha ! Dieu me damne.
Je le trouve assez drole, & je n'y suis pas asne,
Je sçay par quelles loix un ouvrage est parfait;
Et Corneille me vient lire tout ce qu'il fait.
Là-dessus de la piece il m'a fait un sommaire,
Scene à Scene, averty de ce qui s'alloit faire,
Et jusques à des vers qu'il en sçavoit par cœur,
Il me les recitoit tout haut avant l'Acteur.
J'avois beau m'en deffendre, il a poussé sa chance;
Et s'est, devers la fin, levé long-temps d'avance;
Car les gens du bel air pour agir galamment
Se gardent bien, sur tout, d'oüir le dénoûment.
Je rendois grace au Ciel, & croyois de justice,
Qu'avec la Comedie eust finy mon supplice:
Mais, comme si c'en eust esté trop bon marché,
Sur nouveaux frais mon homme à moy s'est attaché;
M'a conté ses exploits, ses vertus non communes,
Parlé de ses chevaux, de ses bonnes fortunes,
Et de ce qu'à la Cour il avoit de faveur,
Disant, qu'à m'y servir il s'offroit de grand cœur,
Je le remerciois doucement de la teste,

Minutant à tous coups quelque retraite honneste;
Mais luy, pour le quitter, me voyant ébranlé,
Sortons, ce m'a-t-il dit, le monde est écoulé:
Et sortit de ce lieu, me la donnant plus seche,
Marquis, allons au Cours faire voir ma caleche,
Elle est bien entenduë, & plus d'un Duc & Pair,
En fait, à mon faiseur, faire une du mesme air.
Moy de luy rendre grace, & pour mieux m'en deffendre,
De dire que j'avois certain repas à rendre.
Ah parbleu j'en veux estre, estant de tes amis,
Et manque au Mareschal à qui j'avois promis.
De la chere, ay-je dit, la doze est trop peu forte;
Pour oser y prier des gens de vostre sorte.
Non, m'a-t-il répondu, je suis sans compliment,
Et j'y vais pour causer avec toy seulement;
Je suis des grands repas fatigué, je te jure:
Mais si l'on vous attend, ay-je dit, c'est injure.
Tu te mocques, Marquis, nous nous connoissons tous;
Et je trouve avec toy des passe-temps plus doux.
Je pestois contre moy, l'ame triste & confuse
Du funeste succez qu'avoit eu mon excuse,
Et ne sçavois à quoy je devois recourir,
Pour sortir d'une peine à me faire mourir;
Lors qu'un carrosse fait de superbe maniere,
Et comblé de Laquais, & devant, & derriere,
S'est avec un grand bruit devant nous arresté;
D'où sautant un jeune homme amplement ajusté,
Mon importun & luy courant à l'embrassade
Ont surpris les passans de leur brusque incartade;
Et tandis que tous deux estoient précipitez
Dans les convulsions de leurs civilitez,
Je me suis doucement esquivé sans rien dire;
Non sans avoir long-temps gémi d'un tel martyre,

Et maudit le Fâcheux dont le zele obstiné
M'ostoit au rendez-vous qui m'est icy donné.
LA MONTAGNE.
Ce sont chagrins meslez aux plaisirs de la vie :
Tout ne va pas, Monsieur, au gré de nostre envie.
Le Ciel veut qu'icy bas chacun ait ses Fascheux,
Et les hommes seroient, sans cela, trop heureux.
ERASTE.
Mais de tous mes Fascheux, le plus fascheux encore,
C'est Damis, le tuteur de celle que j'adore ;
Qui rompt ce qu'à mes vœux elle donne d'espoir,
Et malgré ses bontez luy deffend de me voir.
Je crains d'avoir déja passé l'heure promise,
Et c'est dans cette allée où devoit estre Orphise.
LA MONTAGNE.
L'heure d'un rendez-vous d'ordinaire s'étend,
Et n'est pas resserrée aux bornes d'un instant.
ERASTE.
Il est vrai, mais je tremble, & mon amour extrême
D'un rien se fait un crime envers celle que j'aime.
LA MONTAGNE.
Si ce parfait amour, que vous prouvez si bien,
Se fait vers vostre objet un grand crime de rien,
Ce que son cœur, pour vous, sent de feux legitimes,
En revanche luy fait un rien de tous vos crimes.
ERASTE.
Mais, tout de bon, crois-tu que je sois d'elle aimé ?
LA MONTAGNE.
Quoy ? vous doutez encor d'un amour confirmé ?
ERASTE.
Ah ! c'est mal-aisément qu'en pareille matiere,
Un cœur bien enflammé prend asseurance entiere.

Il craint de se flater, & dans ses divers soins;
Ce que plus il souhaite, est ce qu'il croit le moins.
Mais songeons à trouver une beauté si rare.

LA MONTAGNE.

Monsieur, vostre rabat par devant se separe.

ERASTE.

N'importe.

LA MONTAGNE.

Laissez-moy l'ajuster, s'il vous plaist.

ERASTE

Ouf, tu m'étrangles, fat, laisse-le, comme il est.

LA MONTAGNE.

Souffrez qu'on peigne un peu....

ERASTE.

Sottise sans pareille!
Tu m'as d'un coup de dent, presque emporté l'oreille.

LA MONTAGNE.

Vos canons.....

ERASTE.

Laisse-les, tu prends trop de soucy.

LA MONTAGNE.

Ils sont tous chifonnez.

ERASTE.

Je veux qu'ils soient ainsi.

LA MONTAGNE

Accordez-moy du moins, par grace singuliere;
De frotter ce chapeau, qu'on voit plein de poussiere.

ERASTE.

Frotte donc, puis qu'il faut que j'en passe par là.

LA MONTAGNE.

Le voulez-vous porter fait comme le voilà?

ERASTE

Mon Dieu, dépesche toy.

LA MONTAGNE.

Ce seroit conscience.

ERASTE *aprés avoir attendu.*

C'est assez.

LA MONTAGNE.

Donnez-vous un peu de patience.

ERASTE.

Il me tuë.

LA MONTAGNE.

En quel lieu vous estes-vous fourré ?

ERASTE.

T'es-tu de ce chapeau pour toûjours emparé ?

La MONTAGNE.

C'est fait.

ERASTE.

Donne-moy donc.

LA MONTAGNE *laissant tomber le chapeau.*

Hay !

ERASTE.

Le voilà par terre !
Je suis fort avancé, que la fiévre te serre.

LA MONTAGNE.

Permettez qu'en deux coups j'oste....

ERASTE.

Il ne me plaist pas.
Au diantre tout valet qui vous est sur les bras ;
Qui fatigue son Maistre & ne fait que déplaire
A force de vouloir trancher du necessaire.

SCENE II.

ORPHISE, ALCIDOR, ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

MAis vois-je pas Orphiſe ? oüy, c'eſt elle qui vient.
Où va-t-elle ſi viſte, & quel homme la tient ?

Il la ſaluë comme elle paſſe, & elle en paſſant détourne la teſte.

Quoy me voir en ces lieux devant elle paroiſtre,
Et paſſer en feignant de ne pas me connoiſtre ?
Que croire ? qu'en dis-tu ? parle donc, ſi tu veux.

LA MONTAGNE.

Monſieur, je ne dis rien de peur d'eſtre fâcheux.

ERASTE.

Et c'eſt l'eſtre en effet que de ne me rien dire
Dans les extremitez d'un ſi cruel martyre.
Fais donc quelque réponſe à mon cœur abbatu :
Que dois-je preſumer ? parle, qu'en penſes-tu ?
Dy-moy ton ſentiment.

LA MONTAGNE.

Monſieur, je veux me taire,
Et ne deſire point trancher du neceſſaire.

ERASTE.

Peſte l'impertinent ! va-t'en ſuivre leurs pas :
Voy ce qu'ils deviendront, & ne les quitte pas.

LA MONTAGNE *revenant.*

Il faut ſuivre de loin.

ERASTE.

Oüy.

LA MONTAGNE *revenant.*

Sans que l'on me voye,
Ou faire aucun ſemblant qu'aprés eux on m'en voye!

ERASTE.

Non, tu feras bien mieux de leur donner avis,
Que par mon ordre exprés ils ſont de toy ſuivis.

LA MONTAGNE *revenant.*

Vous trouveray-je icy?

ERASTE.

Que le Ciel te confonde,
Homme, à mon ſentiment, le plus fâcheux du monde. *La Montagne s'en va.*
Ah! que je ſens de trouble, & qu'il m'euſt eſté doux,
Qu'on me l'euſt fait manquer, ce fatal rendez-vous.
Je penſois y trouver toutes choſes propices;
Et mes yeux pour mon cœur y trouvent des ſupplices.

SCENE III.

LYSANDRE, ERASTE.

LYSANDRE.

Sous ces arbres, de loin, mes yeux t'ont reconnu,
Cher Marquis, & d'abord je ſuis à toy venu.
Comme à de mes amis il faut que je te chante
Certain air que j'ay fait de petite courante,
Qui de toute la Cour contente les expers,
Et ſur qui plus de vingt ont déja fait des vers.

J'ay le bien, la naissance, & quelque employ passable,
Et fais figure en France assez considerable ;
Mais je ne voudrois pas, pour tout ce que je suis,
N'avoir point fait cet air, qu'icy je te produis.
La, la, hem, hem : écoute avec soin, je te prie.

Il chante sa courante.

N'est-elle pas belle ?

ERASTE.

Ah !

LYSANDRE.

Cette fin est jolie.

Il rechante la fin quatre ou cinq fois de suite.

Comment la trouves-tu ?

ERASTE.

Fort belle asseurément.

LYSANDRE.

Les pas que j'en ay faits n'ont pas moins d'agrément,
Et sur tout la figure a merveilleuse grace.

Il chante, parle & danse tout ensemble, & fait faire à Eraste les figures de la femme.

Tien, l'homme passe ainsi : puis la femme repasse :
Ensemble, puis on quitte, & la femme vient là,
Vois-tu ce petit trait de feinte que voilà ?
Ce fleuret ? ces coupez courant aprés la belle ?
Dos à dos : face face, en se pressant sur elle ?

Aprés avoir achevé.

Que t'en semble Marquis ?

ERASTE.

Tous ces pas-là sont fins.

LYSANDRE.

Je me mocque, pour moy, des maistres Baladins.

ERASTE.

On le voit.

LYSANDRE.

LYSANDRE.

Les pas donc ?

ERASTE.

N'ont rien qui ne ſurprenne.

LYSANDRE.

Veux-tu par amitié, que je te les apprenne ?

ERASTE.

Ma foy, pour le preſent, j'ay certain embarras.

LYSANDRE.

Et bien donc, ce ſera, lors que tu le voudras,
Si j'avois deſſus-moy ces paroles nouvelles,
Nous les lirions enſemble, & verrions les plus belles,

ERASTE.

Une autre fois.

LYSANDRE.

Adieu, Baptiſte le tres-cher
N'a point veu ma courante, & je le vais chercher.
Nous avons pour les airs, de grandes ſympathies,
Et je veux le prier d'y faire des parties.

Il s'en va chantant toûjours.

ERASTE.

Ciel ! faut-il que le rang, dont on veut tout couvrir,
De cent ſots, tous les jours nous oblige à ſouffrir !
Et nous faſſe abaiſſer juſques aux complaiſances,
D'applaudir bien ſouvent à leurs impertinences ?

SCENE IV.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

MOnsieur, Orphise est seule & vient de ce costé.

ERASTE.

Ah ! d'un trouble bien grand je me sens agité :
J'ay de l'amour encor pour la belle inhumaine,
Et ma raison voudroit, que j'eusse de la haine.

LA MONTAGNE.

Monsieur vostre raison ne sçait ce qu'elle veut :
Ny ce que sur un cœur une Maistresse peut.
Bien que de s'emporter on ait de justes causes ;
Une Belle d'un mot rajuste bien des choses.

ERASTE.

Helas ! je te l'avouë, & déja cet aspect,
A toute ma colere imprime le respect.

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ORPHISE.

VOstre front à mes yeux montre peu d'allegresse,
Seroit-ce ma presence, Eraste, qui vous blesse ?

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? & sur quels déplaisirs,
Lors que vous me voyez poussez-vous de soûpirs ?

ERASTE.

Helas ! pouvez-vous bien me demander, cruelle,
Ce qui fait de mon cœur la tristesse mortelle ?
Et d'un esprit méchant n'est-ce pas un effet,
Que feindre d'ignorer ce que vous m'avez fait ?
Celuy dont l'entretien vous a fait à ma veuë,
Passer....

ORPHISE *riant.*

C'est de cela que vostre ame est émeuë !

ERASTE.

Insultez, inhumaine, encore à mon malheur,
Allez, il vous sied mal de railler ma douleur;
Et d'abuser, ingrate, à maltraiter ma flâme,
Du foible que pour vous, vous sçavez qu'a mon ame.

ORPHISE.

Certes il en faut rire, & confesser icy,
Que vous estes bien fou, de vous troubler ainsi.
L'homme dont vous parlez, loin qu'il puisse me plaire,
Est un homme Fascheux dont j'ay sceu me défaire;
Un de ces importuns, & sots officieux,
Qui ne sçauroient souffrir qu'on soit seule en des lieux,
Et viennent aussi-tost, avec un doux langage,
Vous donner une main, contre qui l'on enrage.
J'ay feint de m'en aller pour cacher mon dessein;
Et jusqu'à mon carosse il m'a presté la main.
Je m'en suis promptement défaite de la sorte,
Et j'ay pour vous trouver, rentré par l'autre porte.

ERASTE.

A vos discours, Orphise, ajoûteray-je foy ?
Et vostre cœur est-il tout sincere pour moy ?

ORPHISE.

Je vous trouve fort bon, de tenir ces paroles,
Quand je me justifie à vos plaintes frivoles.
Je suis bien simple encore, & ma sotte bonté....

ERASTE.

Ah ! ne vous faschez pas, trop severe beauté.
Je veux croire en aveugle, estant sous vostre empire,
Tout ce que vous aurez la bonté de me dire.
Trompez, si vous voulez, un malheureux Amant;
J'auray pour vous respect, jusques au monument.
Mal-traitez mon amour, refusez-moy le vostre,
Exposez à mes yeux le triomphe d'un autre,
Ouy, je souffriray tout de vos divins appas,
J'en mourray, mais enfin je ne m'en plaindray pas.

ORPHISE.

Quand de tels sentimens regneront dans vostre ame,
Je sçauray de ma part....

SCENE VI.

ALCANDRE, ORPHISE, ERASTE, LA MONTAGNE.

ALCANDRE.

MArquis un mot. Madame,
De grace, pardonnez, si je suis indiscret,
En osant, devant vous luy parler en secret.
Avec peine, Marquis, je te fais la priere:
Mais un homme vient-là, de me rompre en visiere;

Et je ſouhaite fort, pour ne rien reculer,
Qu'à l'heure de ma part tu l'ailles appeller.
Tu ſçais qu'en pareil cas ce ſeroit avec joye,
Que je te le rendrois en la meſme monnoye.

ERASTE *aprés avoir un peu demeuré ſans parler.*

Je ne veux point icy faire le Capitan;
Mais on m'a veu ſoldat, avant que Courtiſan;
J'ay ſervi quatorze ans, & je crois eſtre en paſſe,
De pouvoir d'un tel pas me tirer avec grace,
Et de ne craindre point, qu'à quelque laſcheté
Le refus de mon bras me puiſſe eſtre imputé.
Un duel met les gens en mauvaiſe poſture,
Et noſtre Roy n'eſt pas un Monarque en peinture.
Il ſçait faire obéïr les plus grands de l'Eſtat,
Et je trouve qu'il fait en digne Potentat.
Quand il faut le ſervir, j'ay du cœur pour le faire:
Mais je ne m'en ſens point, quand il faut luy déplaire.
Je me fais de ſon ordre une ſuprême Loy,
Pour luy deſobéïr, cherche un autre que moy.
Je te parle, Vicomte, avec franchiſe entiere,
Et ſuis ton ſerviteur en toute autre matiere,
Adieu. Cinquante fois au Diable les Faſcheux,
Où donc s'eſt retiré cet objet de mes vœux?

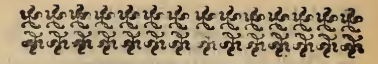
LA MONTAGNE.

Je ne ſçay.

ERASTE.

Pour ſçavoir où la Belle eſt allée,
Va-t'en chercher par tout, j'attens dans cette allée.

Fin du premier Acte.



BALLET DU premier Acte.

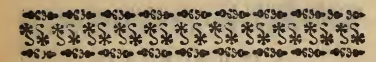
PREMIERE ENTRE'E.

DEs Joüeurs de Mail, en criant, gare, l'obligent à se retirer ; & comme il veut revenir lors qu'ils ont fait,

SECONDE ENTRE'E.

Des curieux viennent qui tournent autour de luy pour le connoistre, & font qu'il se retire encore pour un moment.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ERASTE.


Es Fâcheux à la fin se sont-ils écartez ?
Je pense qu'il en pleut icy de tous côtez.
Je les fuis, & les trouve, & pour second martyre,
Je ne sçaurois trouver celle que je desire.
» Le tonnerre, & la pluye ont promptement passé,
» Et n'ont point de ces lieux le beau monde chassé.
» Plût au Ciel dans les dons que ses soins y prodiguent,
» Qu'ils en eussent chassé tous les gens qui fatiguent !
Le Soleil baisse fort, & je suis estonné,
Que mon Valet encor ne soit point retourné.



SCENE II.

ALCIPE, ERASTE.

ALCIPE.

BOn jour.

ERASTE.

Et quoy toûjours ma flâme divertie ?

ALCIPE.

Consôle-moy, Marquis, d'une estrange partie,
Qu'au picquet je perdis, hier, contre un Saint Bouvain,
A qui je donnerois quinze points, & la main.
C'est un coup enragé, qui depuis hier m'accable,
Et qui feroit donner tous les Joueurs au Diable,
Un coup asseurément à se pendre en public :
Il ne m'en faut que deux ; l'autre a besoin d'un pic.
Je donne, il en prend six, & demande à refaire ;
Moy me voyant de tout, je n'en voulus rien faire.
Je porte l'as de trefle, admire mon malheur,
L'as, le Roy, le valet, le huit, & dix de cœur ;
Et quinte, comme au point alloit la politique,
Dame, & Roy de carreau ; dix, & Dame de picque.
Sur mes cinq cœurs portez la Dame arrive encor,
Qui me fait justement une quinte major :
Mais mon homme avec l'as, non sans surprise extrême,
Des bas carreaux, sur table, étale une sixiéme.
J'en avois écarté la Dame avec le Roy,
Mais luy faillant un pic, je sortis hors d'effroy,
Et croyois bien du moins faire deux points uniques.
Avec les sept carreaux, il avoit quatre picques ;

Et, jettant le dernier, m'a mis dans l'embarras,
De ne sçavoir lequel garder de mes deux as.
J'ay jetté l'as de cœur, avec raiſon me ſemble;
Mais il avoit quitté quatre trefles enſemble.
Et par un ſix de cœur je me ſuis veu capot,
Sans pouvoir, de dépit, proferer un ſeul mot.
Morbleu, fais-moy raiſon de ce coup effroyable?
A moins que l'avoir veu, peut-il eſtre croyable?

ERASTE.

C'eſt dans le jeu qu'on voit les plus grands coups du ſort.

ALCIPE.

Parbleu tu jugeras, toy-meſme, ſi j'ay tort?
Et ſi c'eſt ſans raiſon, que ce coup me tranſporte,
Car voicy nos deux jeux, qu'exprés ſur moy je porte.
Tien, c'eſt icy mon port, comme je te l'ay dit;
Et voicy....

ERASTE.

J'ay compris le tout par ton recit,
Et voy de la juſtice au tranſport qui t'agite;
Mais pour certaine affaire, il faut que je te quitte:
Adieu, conſole-toy pourtant de ton malheur.

ALCIPE.

Qui moy? j'auray toûjours ce coup-là ſur le cœur:
Et c'eſt pour ma raiſon, pis qu'un coup de tonnerre,
Je le veux faire, moy, voir à toute la terre, *
** Il s'en va & preſt à rentrer, il dit par reflexion.*
Un ſix de cœur! deux points!

ERASTE.

En quel lieu ſommes nous?
De quelque part qu'on tourne, on ne voit que des fous.
Ah! que tu fais languir ma juſte impatience.

SCENE III.

LA MONTAGNE, ERASTE.

LA MONTAGNE.

MOnſieur, je n'ay pû faire une autre diligence.

ERASTE.

Mais me rapportes-tu quelque nouvelle, enfin ?

LA MONTAGNE.

Sans doute, & de l'objet qui fait voſtre deſtin,
J'ay par ſon ordre exprés quelque choſe à vous dire.

ERASTE.

Et quoy ? déja mon cœur aprés ce mot ſoûpire :
Parle.

LA MONTAGNE.

Souhaitez-vous de ſçavoir ce que c'eſt ?

ERASTE.

Ouy, dis viſte.

LA MONTAGNE.

Monſieur, attendez, s'il vous plaiſt.
Je me ſuis, à courir, preſque mis hors d'haleine.

ERASTE.

Prens-tu quelque plaiſir à me tenir en peine ?

LA MONTAGNE.

Puis que vous deſirez de ſçavoir promptement
L'ordre que j'ay receu de cet objet charmant,
Je vous diray... Ma foy, ſans vous vanter mon zele,
J'ay bien fait du chemin pour trouver cette Belle,
Et ſi....

ERASTE.

Peste soit fait de tes disgressions.

LA MONTAGNE.

Ah ! il faut moderer un peu ses passions.
Et Seneque....

ERASTE.

Seneque est un sot dans ta bouche,
Puis qu'il ne me dit rien de tout ce qui me touche.
Dy-moy ton ordre, tost.

LA MONTAGNE.

Pour contenter vos vœux,
Vostre Orphise.... Une beste est là dans vos cheveux.

ERASTE.

Laisse.

LA MONTAGNE.

Cette beauté de sa part vous fait dire....

ERASTE.

Quoy ?

LA MONTAGNE.

Devinez.

ERASTE.

Sçais-tu que je ne veux pas rire ?

LA MONTAGNE.

Son ordre est qu'en ce lieu vous devez vous tenir,
Asseuré que dans peu vous l'y verrez venir,
Lors qu'elle aura quitté quelques Provinciales,
Aux personnes de Cour fâcheuses animales.

ERASTE.

Tenons-nous donc au lieu qu'elle a voulu choisir :
Mais puisque l'ordre icy m'offre quelque loisir,
Laisse-moy méditer, j'ay dessein de luy faire
Quelques vers, sur un air où je la voy se plaire.

Il se promene en resvant.

SCENE IV.

ORANTE, CLIMENE, ERASTE.

ORANTE.

Tout le monde sera de mon opinion.

CLIMENE.

Croyez-vous l'emporter par obstination ?

ORANTE.

Je pense mes raisons meilleures que les vostres..

CLIMENE.

Je voudrois qu'on oüist les unes & les autres.

ORANTE.

J'avise un homme icy qui n'est pas ignorant,
Il pourra nous juger sur nostre different.
Marquis, de grace, un mot : Souffrez qu'on vous appelle,
Pour estre, entre nous deux, juge d'une querelle,
D'un debat qu'ont émeu nos divers sentimens,
Sur ce qui peut marquer les plus parfaits Amans.

ERASTE.

C'est une question à vuider difficile,
Et vous devez chercher un juge plus habile.

ORANTE.

Non, vous nous dites-là d'inutiles chansons:
Vostre esprit fait du bruit, & nous vous connoissons;
Nous sçavons que chacun vous donne à juste titre...

ERASTE.

Hé de grace....

ORANTE.

En un mot vous ſerez noſtre arbitre,
Et ce ſont deux momens qu'il vous faut nous donner.

CLIMENE.

Vous retenez icy qui vous doit condamner:
Car enfin, s'il eſt vray ce que j'en oſe croire,
Monſieur à mes raiſons donnera la victoire.

ERASTE *à part.*

Que ne puis-je à mon traiſtre inſpirer le ſoucy,
D'inventer quelque choſe à me tirer d'icy!

ORANTE.

Pour moy de mon eſprit j'ay trop bon témoignage,
Pour craindre qu'il prononce à mon deſavantage.
Enfin ce grand debat qui s'allume entre-nous,
Eſt de ſçavoir s'il faut qu'un Amant ſoit jaloux.

CLIMENE.

Ou pour mieux expliquer ma penſée & la voſtre,
Lequel doit plaire plus d'un jaloux ou d'un autre.

ORANTE.

Pour moy, ſans contredit, je ſuis pour le dernier.

CLIMENE.

Et dans mon ſentiment je tiens pour le premier.

ORANTE.

Je croy que noſtre cœur doit donner ſon ſuffrage,
A qui fait éclater du reſpect davantage.

CLIMENE.

Et moy que ſi nos vœux doivent paroiſtre au jour,
C'eſt pour celuy qui fait éclater plus d'amour.

ORANTE.

Ouy, mais on voit l'ardeur dont une ame eſt ſaiſie,
Bien mieux dans les reſpects, que dans la jalouſie.

CLIMENE.

Et c'eſt mon ſentiment, que qui s'attache à nous,
Nous aime d'autant plus, qu'il ſe montre jaloux.

ORANTE.

Fi, ne me parlez point, pour eſtre Amans, Climene,
De ces gens dont l'amour eſt fait comme la haine,
Et qui pour tous reſpects, & tout offre de vœux,
Ne s'appliquent jamais qu'à ſe rendre Faſcheux;
Dont l'ame, que ſans ceſſe un noir tranſport anime,
Des moindres actions cherche à nous faire un crime;
En ſoûmet l'innocence à ſon aveuglement,
Et veut ſur un coup d'œil un éclairciſſement,
Qui de quelque chagrin nous voyant l'apparence,
Se plaignent auſſi-toſt, qu'il naiſt de leur preſence;
Et lors que dans nos yeux brille un peu d'enjoument,
Veulent que leurs Rivaux en ſoient le fondement:
Enfin, qui prenant droit des fureurs de leur zele,
Ne vous parlent jamais, que pour faire querelle;
Oſent défendre à tous l'approche de nos cœurs,
Et ſe font les tyrans de leurs propres vainqueurs.
Moy je veux des Amans que le reſpect inſpire,
Et leur ſoûmiſſion marque mieux noſtre empire.

CLIMENE.

Fi, ne me parlez point, pour eſtre vrays Amans,
De ces gens, qui pour nous n'ont nuls emportemens;
De ces tiedes Galans, de qui les cœurs paiſibles,
Tiennent déja pour eux les choſes infaillibles;
N'ont point peur de nous perdre, & laiſſent chaque jour,
Sur trop de confiance endormir leur amour;

Sont avec leurs Rivaux en bonne intelligence,
Et laiſſent un champ libre à leur perſeverance.
Un amour ſi tranquille excite mon courroux;
C'eſt aimer froidement que n'eſtre point jaloux:
Et je veux qu'un Amant pour me prouver ſa flâme,
Sur d'éternels ſoupçons laiſſe flotter mon ame,
Et par de prompts tranſports, donne un ſigne éclatant
De l'eſtime qu'il fait de celle qu'il pretend.
On s'applaudit alors de ſon inquietude,
Et s'il nous fait par fois un traitement trop rude,
Le plaiſir de le voir ſoûmis à nos genoux,
S'excuſer de l'éclat qu'il a fait contre-nous,
Ses pleurs, ſon deſeſpoir d'avoir pû nous déplaire,
Sont un charme à calmer toute noſtre colere.

ORANTE.

Si pour nous plaire il faut beaucoup d'emportement,
Je ſçay qui vous pourroit donner contentement;
Et je connois des gens dans Paris plus de quatre,
Qui, comme ils le font voir, aiment juſques à battre.

CLIMENE.

Si pour vous plaire il faut n'eſtre jamais jaloux,
Je ſçai certaines gens fort commodes pour vous,
Des hommes en amour d'une humeur ſi ſouffrante,
Qu'ils vous verroient ſans peine entre les bras de trente.

ORANTE.

Enfin, par voſtre arreſt vous devez declarer,
Celuy de qui l'amour vous ſemble à preferer.

ERASTE.

Puis qu'à moins d'un arreſt je ne m'en puis défaire,
Toutes deux à la fois je vous veux ſatisfaire,

Et pour ne point blâmer ce qui plaist à vos yeux.
Le jaloux aime plus, & l'autre aime bien mieux.
CLIMENE.
L'arrest est plein d'esprit ; mais...
ERASTE.
Suffit, j'en suis quitte.
Aprés ce que j'ay dit, souffrez que je vous quitte.

SCENE V.

ORPHISE, ERASTE.

ERASTE.

Que vous tardez, Madame, & que j'éprouve bien...
ORPHISE.
Non, non, ne quittez pas un si doux entretien,
A tort vous m'accusez d'estre trop tard venuë ;
Et vous avez dequoy vous passer de ma veuë.
ERASTE.
Sans sujet contre moy voulez-vous vous aigrir,
Et me reprochez-vous ce qu'on me fait souffrir ?
Ha ! de grace attendez....
ORPHISE.
Laissez-moy, je vous prie ;
Et courez-vous rejoindre à vostre compagnie.
Elle sort.
ERASTE.
Ciel, faut-il qu'aujourd'huy Fascheuses, & Fascheux
Conspirent à troubler les plus chers de mes vœux !
Mais allons sur ses pas malgré sa resistance,
Et faisons à ses yeux briller nostre innocence.

SCENE

SCENE VI.

DORANTE, ERASTE.

DORANTE.

HA ! Marquis, que l'on voit de Fascheux tous les jours,
Venir de nos plaisirs interrompre le cours:
Tu me vois enragé d'une assez belle chasse,
Qu'un fat... C'est un recit qu'il faut que je te fasse.

ERASTE.

Je cherche icy quelqu'un, & ne puis m'arrester.

DORANTE *le retenant.*

Parbleu, chemin faisant je te le veux conter.
Nous estions une troupe assez bien assortie,
Qui pour courir un Cerf avions hier fait partie;
Et nous fûmes coucher sur le païs exprés,
C'est à dire, mon cher, en fin fond de forests.
Comme cet exercice est mon plaisir suprême,
Je voulus, pour bien faire, aller au bois moy-même;
Et nous conclûmes tous d'attacher nos efforts
Sur un Cerf, qu'un chacun nous disoit Cerf-dix-corps;
Mais moy, mon jugement, sans qu'aux marques j'arreste,
Fut qu'il n'estoit que Cerf à sa seconde teste.
Nous avions, comme il faut, separé nos relais,
Et déjeûnions en haste, avec quelques œufs frais,
Lors qu'un franc Campagnard, avec longue rapiere,
Montant superbement sa jument poulinière,

Qu'il honoroit du nom de ſa bonne Jument,
S'en eſt venu nous faire un mauvais compliment,
Nous preſentant auſſi pour ſurcroiſt de colere,
Un grand beneſt de fils, auſſi ſot que ſon pere.
Il s'eſt dit grand Chaſſeur, & nous a priez tous,
Qu'il puſt avoir le bien de courir avec nous.
Dieu preſerve, en chaſſant, toute ſage perſonne,
D'un porteur de huchet, qui mal à propos ſonne;
De ces gens qui ſuivis de dix Hourets galeux
Diſent ma meute, & font les chaſſeurs merveilleux.
Sa demande receuë, & ſes vertus priſées,
Nous avons eſté tous frapper à nos briſées.
A trois longueurs de traits, tayaut, voila d'abord,
Le Cerf donné aux chiens. J'appuye, & ſonne fort.
Mon Cerf débuche, & paſſe une aſſez longue plaine,
Et mes chiens aprés luy, mais ſi bien en halaine,
Qu'on les auroit couverts tous d'un ſeul juſte-au-corps..
Il vient à la Foreſt. Nous luy donnons alors
La vieille meute, & moy, je prens en diligence
Mon Cheval Allezan. Tu l'as veu?

ERASTE.

Non, je penſe.

DORANTE.

Comment? c'eſt un Cheval auſſi bon qu'il eſt beau,
Et que ces jours paſſez, j'achetay de Gaveau. *

* *Marchand de Chevaux celebre à la Cour.*

Je te laiſſe à penſer, ſi, ſur cette matiere,
Il voudroit me tromper, luy qui me conſidere;
Auſſi je m'en contente; & jamais, en effet,
Il n'a vendu Cheval, ni meilleur, ni mieux fait.
Une teſte de Barbe, avec l'Eſtoille nette;
L'encolure d'un cigne, effilée, & bien droite;

Point d'épaules non plus qu'un Liévre, court-jointé,
Et qui fait dans ſon port voir ſa vivacité.
Des pieds, morbleu, des pieds! le rein double: à vray dire
J'ay trouvé le moyen,* moy ſeul, de le reduire,
Et ſur luy, quoiqu'aux yeux il montraſt beau ſemblant,
Petit Jean de Gaveau ne montoit qu'en tremblant
Une croupe en largeur, à nulle autre pareille,
Et des gigots, Dieu ſçait! bref, c'eſt une merveille,
Et j'en ay refuſé cent piſtoles, croy moy,
Au retour d'un cheval amené pour le Roy.
Je monte donc deſſus, & ma joye eſtoit pleine,
De voir filer de loin les coupeurs dans la plaine;
Je pouſſe, & je me trouve en un fort à l'écart,
A la queuë de nos chiens moy ſeul avec Drecart. *
* *Piqueur renommé.*
Une heure là dedans noſtre Cerf ſe fait battre.
J'appuye alors mes chiens, & fais le diable à quatre;
Enfin jamais chaſſeur ne ſe vit plus joyeux;
Je le relance ſeul, & tout alloit des mieux;
Lors que d'un jeune Cerf s'accompagne le noſtre,
Une part de mes chiens ſe ſepare de l'autre,
Et je les voy, Marquis, comme tu peux penſer,
Chaſſer tous avec crainte, & finaut balancer;
Il ſe rabat ſoudain dont j'eus l'ame ravie;
Il empaume la voye, & moy je ſonne & crie,
A finaut, à finaut, j'en revois à plaiſir,
Sur une taupiniere, & reſonne à loiſir.
Quelques chiens revenoient à moy, quand pour diſgrace,
Le jeune Cerf, Marquis, à mon Campagnard paſſe.
Mon étourdy ſe met à ſonner comme il faut,
Et crie à pleine voix, tayaut, tayaut, tayaut.

Mes chiens me quittent tous, & vont à ma pecore,
J'y pousse, & j'en revois dans le chemin encore;
Mais à terre, mon cher, je n'eus pas jetté l'œil,
Que je connus le change, & sentis un grand dueil.
J'ay beau luy faire voir toutes les differences,
Des pinces de mon Cerf, & de ses connoissances,
Il me soûtient toûjours, en Chasseur ignorant,
Que c'est le Cerf de meute, & par ce differend
Il donne temps aux chiens d'aller loin: j'en enrage,
Et pestant de bon cœur contre le personnage,
Je pousse mon cheval, & par haut & par-bas,
Qui plioit des gaulis aussi gros que le bras:
Je ramene les chiens à ma premiere voye,
Qui vont en me donnant une excessive joye,
Requerir nostre Cerf, comme s'ils l'eussent veu:
Ils le relancent: mais, ce coup est-il préveu?
A te dire le vray, cher Marquis, il m'assomme:
Nostre Cerf relancé va passer à nostre homme,
Qui croyant faire un trait de Chasseur fort vanté,
D'un pistolet d'arçon qu'il avoit apporté,
Luy donne justement au milieu de la teste,
Et de fort loin me crie, ah j'ay mis bas la beste.
A t'on jamais parlé de pistolets, bon Dieu!
Pour courre un Cerf? pour moy venant dessus le lieu,
J'ay trouvé l'action tellement hors d'usage,
Que j'ay donné des deux à mon cheval, de rage,
Et m'en suis revenu chez moy toûjours courant,
Sans vouloir dire un mot à ce sot ignorant.

ERASTE.

Tu ne pouvois mieux faire, & ta prudence est rare :
C'est ainsi, des Fascheux qu'il faut qu'on se separe ;
Adieu.

DORANTE.

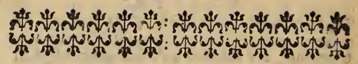
Quand tu voudras, nous irons quelque part,
Où nous ne craindrons point de Chasseur Campagnard.

ERASTE.

Fort bien. Je croy qu'enfin je perdray patience,
Cherchons à m'excuser avecque diligence.

Fin du second Acte.





BALLET DU second Acte.

PREMIERE ENTRE'E.

Des Joueurs de Boule l'arrestent pour mesurer un coup, dont ils sont en dispute. Il se défait d'eux avec peine, & leur laisse danser un pas, composé de toutes les postures qui sont ordinaires à ce Jeu.

DEUXIE'ME ENTRE'E.

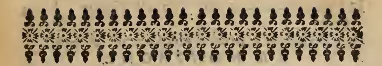
De petits Frondeurs le viennent interrompre, qui sont chassez ensuite,

TROISIE'ME ENTRE'E.

Par des Savetiers, & des Savetieres, leurs peres, & autres qui sont aussi chassez à leur tour.

QUATRIE'ME ENTRE'E.

Par un Jardinier qui danse seul, & se retire pour faire place au troisiéme Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, LA MONTAGNE.

ERASTE.

IL est vray, d'un costé mes soins ont réussi :
Cet adorable objet, enfin s'est adouci :
Mais d'un autre on m'accable, & les Astres severes
Ont, contre mon amour, redoublé leurs coleres.
Ouy, Damis son tuteur, mon plus rude Fascheux,
Tout de nouveau s'oppose aux plus doux de mes vœux :
A son aimable Niéce a deffendu ma veuë,
Et veut d'un autre Epoux la voir demain pourveuë.
Orphise toutefois, malgré son desaveu,
Daigne accorder ce soir, une grace a mon feu ;
Et j'ay fait consentir l'esprit de cette Belle,
A souffrir qu'en secret je la visse chez elle.
L'amour aime sur tout les secrettes faveurs ;
Dans l'obstacle, qu'on force, il trouve des douceurs ;
Et le moindre entretien de la beauté qu'on aime,
Lors qu'il est deffendu devient grace suprême.

Je vais au rendez-vous : c'en eſt l'heure, à peu prés :
Puis je veux m'y trouver plûtoſt avant qu'aprés.

LA MONTAGNE.

Suivray-je vos pas ?

ERASTE.

Non, je craindrois que peut-eſtre
'A quelques yeux ſuſpects, tu me fiſſes connoiſtre.

LA MONTAGNE.

Mais....

ERASTE.

Je ne le veux pas

LA MONTAGNE.

Je dois ſuivre vos loix :
Mais au moins de ſi loin....

ERASTE.

Te tairas-tu, vingt-fois ;
Et ne veux-tu jamais quitter cette methode,
De te rendre, à toute heure, un valet incommode ?

SCENE II.

CARITIDES, ERASTE.

CARITIDES.

MOnſieur, le temps repugne à l'honneur de vous voir,
Le matin eſt plus propre à rendre un tel devoir :
Mais de vous rencontrer il n'eſt pas bien facile,
Car vous dormez toûjours, ou vous eſtes en ville :
Au moins Meſſieurs vos gens me l'aſſeurent ainſi,
Et j'ay, pour vous trouver, pris l'heure que voicy.

Encor est-ce un grand heur, dont le destin m'honore ;
Car deux momens plus tard, je vous manquois encore.

ERASTE.

Monsieur, souhaitez-vous quelque chose de moy ?

CARITIDES.

Je m'acquite, Monsieur, de ce que je vous doy ;
Et vous viens... Excusez l'audace, qui m'inspire ;
Si...

ERASTE.

Sans tant de façons ; qu'avez-vous à me dire ?

CARITIDES.

Comme le rang, l'esprit, la generosité,
Que chacun vante en vous....

ERASTE.

Ouy, je suis fort vanté.
Passons, Monsieur.

CARITIDES.

Monsieur, c'est une peine extrême,
Lors qu'il faut à quelqu'un se produire soy-même.
Et toûjours prés des grands, on doit estre introduit
Par des gens qui de nous fassent un peu de bruit ;
Dont la bouche écoutée, avecque poids debite
Ce qui peut faire voir nostre petit merite :
Pour moy ; j'aurois voulu que des gens bien instruits,
Vous eussent pû, Monsieur, dire ce que je suis.

ERASTE.

Je vois assez, Monsieur, ce que vous pouvez estre,
Et vostre seul abord le peut faire connoistre.

CARITIDES.

Oüy, je suis un sçavant charmé de vos vertus ;
Non pas de ces sçavans dont le nom n'est qu'en us ;
Il n'est rien si commun, qu'un nom à la Latine ;
Ceux qu'on habille en grec ont bien meilleure mine,

Et pour en avoir un qui se termine en es,
Je me fais appeller Monsieur Caritides.

ERASTE.

Monsieur Caritides soit, qu'avez-vous à dire?

CARITIDES.

C'est un placet, Monsieur, que je voudrois vous lire;
Et que dans la posture, où vous met vostre employ.
J'ose vous conjurer de presenter aux Roy.

ERASTE.

Hé! Monsieur, vous pouvez le presenter vous même.

CARITIDES.

Il est vray que le Roy fait cette grace extrême,
Mais par ce mesme excez de ses rares bontez,
Tant de méchans placets, Monsieur, sont presentez,
Qu'ils étouffent les bons, & l'espoir où je fonde,
Est qu'on donne le mien, quand le Prince est sans [monde.

ERASTE.

Et bien vous le pouvez; & prendre vostre temps.

CARITIDES.

Ah! Monsieur, les Huissiers sont de terribles gens,
Ils traitent les Sçavans de faquins à nasardes;
Et je n'en puis venir qu'à la salle des Gardes.
» Les mauvais traitemens qu'il me faut endurer,
» Pour jamais de la Cour me feroient retirer,
» Si je n'avois conceu l'esperance certaine,
» Qu'auprés de nostre Roy vous serez mon Mecene.
Oüy, vostre credit m'est un moyen asseuré...

ERASTE.

Et bien donnez-moy donc, je le presenteray.

CARITIDES.

Le voicy; mais au moins oyez-en la lecture.

ERASTE.

Non...

CARITIDES.

C'est pour en estre instruit, Monsieur, je vous conjure.

PLACET.

AU ROY.

S*IRE*,

Vostre tres-humble, tres-obeïssant, tres-fidele, & tres-sçavant sujet & serviteur, Caritides, François de nation, Grec de profession, ayant consideré les grands & notables abus qui se commettent aux inscriptions des enseignes des Maisons, Boutiques, Cabarets. Jeux de Boule, & autres lieux de vostre bonne ville de Paris; en ce que certains ignorans, compositeurs desdites inscriptions, renversent par une barbare, pernicieuse & detestable ortographe, toute sorte de sens & de raison, sans aucun égard d'Etimologie, Analogie, Energie, ni Allegorie quelconque, au grand scandale de la République des Lettres, & de la nation Françoise, qui se décrie & deshonore par lesdits abus & fautes grossieres, envers les Estrangers, & notamment envers les Allemans, curieux lecteurs, & spectateurs desdites inscriptions.

ERASTE.

Ce Placet est fort long, & pourroit bien fâcher...

CARITIDES.

Ah! Monsieur, pas un mot ne s'en peut retrâcher.

Il continuë le Placet.

Supplie humblement Vostre Majesté, de créer, pour le bien de son Estat, & la gloire de son Empire, une

Charge de Controlleur, Intendant, Correcteur, Reviseur, & Restaurateur general desdites inscriptions; & d'icelle honorer le suppliant, tant en consideration de son rare & éminent sçavoir, que des grands & signalez services qu'il a rendus à l'Estat, & à Vostre Majesté, en faisant l'Anagramme de Vostredite Majesté en François, Latin, Grec, Hebreu, Siriaque, Caldéen, Arabe ...;

ERASTE *l'interrompant.*

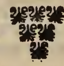
Fort bien : donnez-le viste, & faites la retraite ?
Il sera veu du Roy; c'est une affaire faite.

CARITIDES.

» Helas! Monsieur, c'est tout que montrer mon Placet.
» Si le Roy le peut voir, je suis seur de mon fait :
» Car comme sa justice en toute chose est grande,
» Il ne pourra jamais refuser ma demande.
Au reste, pour porter au Ciel vostre renom,
Donnez-moy par écrit vostre nom, & surnom;
J'en veux faire un Poëme en forme d'Acrostiche;
Dans les deux bouts un Vers, & dans chaque hemistiche.

ERASTE.

Oüy, vous l'aurez demain, Monsieur Caritides,
Ma foy de tels sçavans sont des asnes bien-faits.
J'aurois dans d'autres temps bien ry de sa sottise...



SCENE III.

ORMIN, ERASTE.

ORMIN.

BIen qu'une grande affaire en ce lieu me conduise,
J'ay voulu qu'il sortist, avant que vous parler.

ERASTE.

Fort bien, mais dépeschons ; car je veux m'en aller.

ORMIN.

Je me doute à peu prés que l'homme qui vous quitte,
Vous a fort ennuyé, Monsieur, par sa visite.
C'est un vieux importun, qui n'a pas l'esprit sain,
Et pour qui j'ay toûjours quelque deffaite en main.
Au Mail, à Luxembourg, & dans les Thuilleries,
Il fatigue le monde, avec ses resveries :
Et des gens comme vous doivent fuir l'entretien
De tous ces sçavantas, qui ne sont bons à rien.
Pour moy je ne crains pas que je vous importune ;
Puisque je viens, Monsieur, faire vostre fortune.

ERASTE.

Voicy quelque souffleur, de ces gens qui n'ont rien ;
Et nous viennent toûjours promettre tant de bien.
Vous avez fait, Monsieur, cette benite pierre,
Qui peut, seule, enrichir tous les Rois de la terre ?

ORMIN.

La plaisante pensée ! helas, où vous voilà !
Dieu me garde, Monsieur, d'estre de ces fous-là.

Je ne me repais point de visions frivoles ;
Et je vous porte icy les solides paroles
D'un avis, que par vous je veux donner au Roy ;
Et que tout cacheté je conserve sur moy.
Non de ces sots projets, de ces chimeres vaines ;
Dont les Sur-intendans ont les oreilles pleines :
Non de ces gueux d'avis, dont les pretentions
Ne parlent que de vingt ou trente millions ;
Mais un, qui tous les ans à si peu qu'on le monte,
En peut donner au Roy quatre cent, de bon compte,
Avec facilité, sans risque, ni soupçon,
Et sans fouler le peuple en aucune façon.
Enfin, c'est un avis d'un gain inconcevable ;
Et que du premier mot on trouvera faisable.
Oüy, pourveu que par vous je puisse estre poussé...

ERASTE.

Soit, nous en parlerons, je suis un peu pressé.

ORMIN.

Si vous me promettiez de garder le silence,
Je vous découvrirois cet avis d'importance.

ERASTE.

Non, non, je ne veux point sçavoir vostre secret.

ORMIN.

Monsieur, pour le trahir, je vous croy trop discret ;
Et veux avec franchise en deux mots vous l'apprendre.
Il faut voir si quelqu'un ne peut point nous entendre, *à l'oreille d'Eraste.*
Cet avis merveilleux dont je suis l'inventeur,
Est que...

ERASTE.

D'un peu plus loin, & pour cause, Monsieur.

ORMIN.

Vous voyez le grand gain, sans qu'il faille le dire,
Que de ses ports de mers le Roy tous les ans tire,

Or l'avis dont encor nul ne s'est avisé,
Est qu'il faut de la France, & c'est un coup aisé,
En fameux ports de mer, mettre toutes les costes.
Ce seroit pour mònter à des sommes tres-hautes;
Et si....

ERASTE.

L'avis est bon, & plaira fort au Roy.
Adieu, nous vous verrons.

ORMIN.

Au moins appuyez-moy;
Pour en avoir ouvert les premieres paroles.

ERASTE.

Oüy, oüy.

ORMIN.

Si vous vouliez me prester deux pistoles;
Que vous reprendriez sur le droit de l'avis,
Monsieur...

ERASTE.

Oüy, volontiers. Pleust à Dieu qu'à ce prix,
De tous les importuns je pusse me voir quitte!
Voyez quel contre-temps prend icy leur visite:
Je pense qu'à la fin je pourray bien sortir,
Viendra-t-il point quelqu'un encor me divertir?

SCENE IV.

FILINTE, ERASTE.

FILINTE.

MArquis, je viens d'apprendre une étrange nouvelle.

ERASTE.

Quoy?

FILINTE.

Qu'un homme tantost t'a fait une querelle.

ERASTE.

A moy ?

FILINTE.

Que te sert-il de le dissimuler ?
Je sçay de bonne part, qu'on t'a fait appeller ;
Et comme ton amy, quoy qu'il en reüssisse ,
Je te viens contre tous faire offre de service.

ERASTE.

Je te suis obligé ; mais crois que tu me fais .. :

FILINTE.

Tu ne l'avoûras pas , mais tu sors sans valets :
Demeure dans la ville, ou gagne la campagne,
Tu n'iras nulle part que je ne t'accompagne.

ERASTE.

Ah ! j'enrage.

FILINTE.

A quoy bon de te cacher de moy ?

ERASTE.

Je te jure, Marquis, qu'on s'est mocqué de toy.

FILINTE.

En vain tu t'en défends.

ERASTE.

Que le Ciel me foudroye ,
Si d'aucun démeslé . . .

FILINTE.

Tu penses qu'on te croye ?

ERASTE

Eh mon Dieu ! je te dis, & ne déguise point,
Que . . .

FILINTE.

Ne me crois pas dupe, & credule à ce point.

ERASTE.

Veux-tu m'obliger ?

FILINTE.

Non.

ERASTE.

Laiſſe-moy, je te prie.

FILINTE.

Point d'affaire, Marquis.

ERASTE.

Une galanterie,
En certain lieu, ce ſoir...

FILINTE.

Je ne te quitte pas:
En quel lieu que ce ſoit, je veux ſuivre tes pas.

ERASTE.

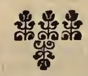
Parbleu, puis que tu veux que j'aye une querelle,
Je conſens à l'avoir pour contenter ton zele;
Ce ſera contre toy qui me fais enrager,
Et dont je ne me puis par douceur dégager.

FILINTE.

C'eſt fort mal d'un amy recevoir le ſervice:
Mais puis que je vous rends un ſi mauvais office,
Adieu, vuidez ſans moy tout ce que vous aurez.

ERASTE.

Vous ſerez mon amy quand vous me quitterez.
Mais voyez quels malheurs ſuivent ma deſtinée!
Ils m'auront fait paſſer l'heure qu'on m'a donnée.



SCENE V.

DAMIS, L'ESPINE, ERASTE, LA RIVIERE *& ses Compagnons.*

DAMIS.

Quoy malgré moy, le traiſtre eſpere l'obtenir ?
Ah ! mon juſte courroux le ſçaura préve-
nir.

ERASTE.

J'entrevoy-là quelqu'un ſur la porte d'Orphiſe.
Quoy, toûjours quelque obſtacle aux feux qu'elle
le authoriſe ?

DAMIS.

Oüy, j'ay ſceu que ma Niece, en dépit de mes
ſoins,
Doit voir ce ſoir chez elle Eraſte ſans témoins.

LA RIVIERE *à ſes Compagnons.*

Qu'entens-je à ces gens-là dire de nôtre Maiſtre !
Approchons doucement, ſans nous faire connoiſ-
tre.

DAMIS.

Mais avant qu'il ait lieu d'achever ſon deſſein ;
Il faut de mille coups percer ſon traiſtre ſein.
Va-t'en faire venir ceux que je viens de dire,
Pour les mettre en embuſche aux lieux que je de-
ſire ;
Afin qu'au nom d'Eraſte, on ſoit preſt à venger
Mon honneur que ſes feux ont l'orgueil d'outra-
ger ;

A rompre un rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle,
Et noyer dans son sang sa flâme criminelle.

LA RIVIERE *l'attaquant avec ses compagnons.*

Avant qu'à tes fureurs on puisse l'immoler,
Traistre tu trouveras en nous à qui parler.

ERASTE *mettant l'épée à la main.*

Bien qu'il m'ait voulu perdre, un point d'honneur me presse,
De secourir icy l'oncle de ma Maistresse.
Je suis à vous, Monsieur.

DAMIS *aprés leur fuite.*

O Ciel! par quels secours,
D'un trepas asseuré, vois-je sauver mes jours?
A qui suis-je obligé d'un si rare service?

ERASTE *revenant.*

Je n'ay fait vous servant, qu'un acte de justice.

DAMIS.

Ciel! puis-je à mon oreille ajoûter quelque foy?
Est-ce la main d'Eraste...

ERASTE.

Oüy, oüy, Monsieur, c'est moy;
Trop heureux, que ma main vous ait tiré de peine,
Trop malheureux d'avoir merité vostre haine.

DAMIS.

Quoy, celuy dont j'avois résolu le trépas,
Est celuy, qui pour moy, vient d'employer son bras?
Ah! c'en est trop, mon cœur est contraint de se rendre;
Et quoy que vostre amour, ce soir, ait pû pretendre,
Ce trait si surprenant de generosité,
Doit étouffer en moy toute animosité.

Je rougis de ma faute, & blâme mon caprice.
Ma haine, trop long-temps, vous a fait injustice;
Et pour la condamner par un éclat fameux,
Je vous joins, dés ce soir, à l'objet de vos vœux.

SCENE VI.

ORPHISE, DAMIS, ERASTE. *suite.*

ORPHISE *venant avec un flambeau d'argent à la main.*

MOnsieur, quelle avanture a d'un trouble effroyable...

DAMIS.

Ma Niece, elle n'a rien que de tres-agreable,
Puis qu'aprés tant de vœux que j'ay blâmez en vous,
C'est elle qui vous donne Eraste pour Epoux.
Son bras a repoussé le trépas que j'évite;
Et je veux envers luy, que vostre main m'acquitte.

ORPHISE.

Si c'est pour luy payer ce que vous luy devez,
J'y consens, devant tout aux jours qu'il a sauvez.

ERASTE.

Mon cœur est si surpris d'une telle merveille,
Qu'en ce ravissement, je doute si je veille.

DAMIS.

Celebrons l'heureux sort, dont vous allez joüir;
Et que nos violons viennent nous réjoüir.

Comme les Violons veulent joüer, on frappe à la porte.

ERASTE.

Qui frappe-là si fort?

L'ESPINE.

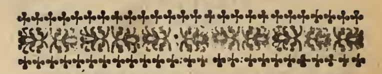
Monſieur, ce ſont des Maſques,
Qui portent des crin-crins, & des tambours de Baſques.

Les Maſques entrent qui occupent toute la place.

ERASTE.

Quoy, toûjours des Faſcheux! hola, Suiſſes, icy,
Qu'on me faſſe ſortir ces gredins que voicy.





BALLET DV troisiéme Acte.

PREMIERE ENTRE'E.

DEs Suiſſes avec des halebardes, chaſſent tous les Maſques Faſcheux, & ſe retirent enſuite pour laiſſer danſer à leur aiſe.

DERNIERE ENTRE'E.

Quatre Bergers, & une Bergere, qui au ſentiment de tous ceux qui l'ont veu, ferment le divertiſſement d'aſſez bonne grace.

FIN.

L'ESCOLE
DES
FEMMES.

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois à Paris, ſur le Theâtre du Palais Royal, le 26. Decembre 1662.

Par la Troupe de MONSIEUR Frere Unique du Roy.



A
MADAME.



ADAME,

Je suis le plus embarrassé homme du monde, lors qu'il me faut dédier un Livre, & je me trouve si peu fait au stile d'Epistre Dedicatoire, que je ne sçay par où sortir de celle-cy. Un autre Autheur qui seroit en ma place, trouveroit d'abord cent belles choses à dire de VOSTRE ALTESSE ROYALE, *sur ce titre de* L'ESCOLE DES FEMMES, *& l'offre qu'il vous en feroit. Mais pour moy,* MADAME, *je vous avouë mon foible. Je ne sçay point cet art de trouver des rapports entre des choses si peu proportionnées; & quelque belles lumieres, que mes Confreres les Auteurs me donnent tous*

les jours sur de pareils sujets, je ne voy point ce que VOSTRE ALTESSE ROYALE, *pourroit avoir à démêler avec la Comedie que je luy presente. On n'est pas en peine sans doute, comme il faut faire pour vous loüer. La matiere,* MADAME, *ne saute que trop aux yeux, & de quelque costé qu'on vous regarde, on rencontre gloire sur gloire & qualitez sur qualitez. Vous en avez,* MADAME, *du costé du rang & de la naissance, qui vous font respecter de toute la terre. Vous en avez du costé des Graces, & de l'esprit & du corps, qui vous font admirer de toutes les personnes qui vous voyent. Vous en avez du costé de l'ame, qui, si l'on ose parler ainsi, vous font aimer de tous ceux qui ont l'honneur d'approcher de vous : je veux dire cette douceur pleine de charmes, dont vous daignez temperer la fierté des grands titres que vous portez; cette bonté toute obligeante; cette affabilité genereuse, que vous faites paroistre pour tout le monde : Et ce sont particulierement ces dernieres pour qui je suis, & dont je sens fort bien que je ne me pourray taire quelque jour. Mais encore une fois,* MADAME, *je ne sçay point le biais de faire entrer icy des veritez si éclatantes ; & ce sont choses, à mon avis, & d'une trop vaste étenduë, & d'un merite trop relevé, pour les vouloir renfermer dans une Epistre & les mêler avec des bagatelles. Tout bien consideré,* MADAME, *je ne vois rien à faire*

icy pour moy, que de vous dédier ſimplement ma Comedie, & de vous aſſeurer avec tout le reſpect, qu'il m'eſt poſſible, que je ſuis,

MADAME.

DE VOSTRE ALTESSE ROYALE,

Le tres-humble, tres-obeïſſant & tres-obligé ſerviteur,
MOLIERE

PREFACE.

BIEN des gens ont frondé d'abord cette Comedie : mais les rieurs ont esté pour elle, & tout le mal qu'on en a pû dire, n'a pû faire qu'elle n'ait eu un succez, dont je me contente. Je sçay qu'on attend de moy, dans cette impression, quelque Preface, qui réponde aux censeurs, & rende raison de mon Ouvrage; & sans doute que je suis assez redevable à toutes les personnes qui luy ont donné leur approbation, pour me croire obligé de défendre leur jugement, contre celuy des autres : mais il se trouve qu'une grande partie des choses que j'aurois à dire sur ce sujet, est déja dans une Dissertation que j'ay faite en Dialogue, & dont je ne sçay encore ce que je feray. L'idée de ce Dialogue, ou si l'on veut, de cette petite Comedie, me vint aprés les deux ou trois premieres representations de ma Piece. Je la dis cette idée dans une maison où je me trouvay un soir ; & d'abord une personne de qualité, dont l'esprit est assez connu dans le monde, & qui me fait l'honneur de m'aimer, trouva le projet assez à son gré, non seulement pour me solliciter d'y mettre la

main, mais encore pour l'y mettre luy-même; & je fus étonné que deux jours aprés il me montra toute l'affaire executée : d'une maniere à la verité, beaucoup plus galante, & plus spirituelle que je ne puis faire, mais où je trouvay des choses trop avantageuses pour moy; & j'eus peur, que si je produisois cet Ouvrage sur nostre Theatre, on ne m'accusât d'abord d'avoir mandié les loüanges qu'on m'y donnoit. Cependant cela m'empescha, par quelque consideration, d'achever ce que j'avois commencé. Mais tant de gens me pressent tous les jours de le faire, que je ne sçay ce qui en sera; & cette incertitude est cause, que je ne mets point dans cette Preface, ce qu'on verra dans la Crytique, en cas que je me resolve à la faire paroistre. S'il faut que cela soit, je le dis encore, ce sera seulement pour vanger le public du chagrin delicat de certaines gens; car pour moy je m'en tiens assez vangé par la reüssite de ma Comedie, & je souhaite que toutes celles que je pourray faire, soient traitées par eux, comme celle-cy, pourveu que le reste soit de mesme.



LES PERSONNAGES.

ARNOLPHE, Autrement Monſieur de la Souche.

AGNES, Jeune Fille innocente élevée par Arnolphe.

HORACE, Amant d'Agnes.

ALAIN, Payſan, valet d'Arnolphe.

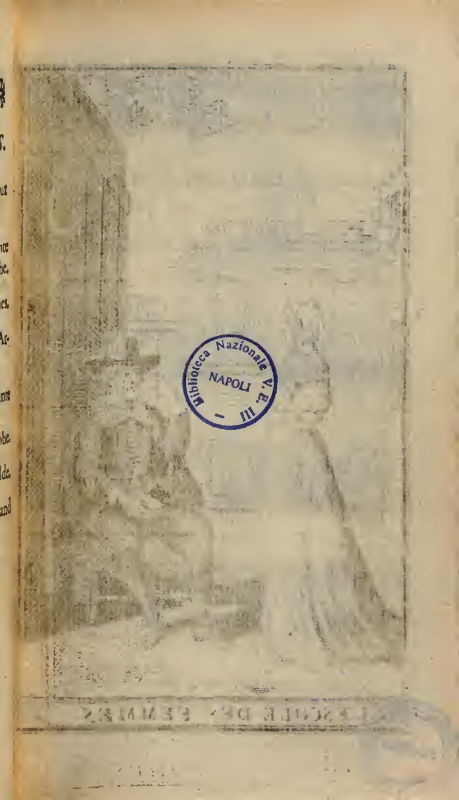
GEORGETTE, Payſanne, ſervante d'Arnolphe.

CHRISALDE, Amy d'Arnolphe.

ENRIQUE, Beau-frere de Chriſalde.

ORONTE, Pere d'Horace, & grand amy d'Arnolphe.

La Scene eſt dans une place de Ville.


Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V.E. III



L'ESCOLE DES FEMMES



L'ESCOLE DES FEMMES.

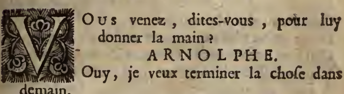
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.



VOus venez, dites-vous, pour luy donner la main?

ARNOLPHE.

Ouy, je veux terminer la chose dans demain.

CHRISALDE.

Nous sommes icy seuls, & l'on peut ce me semble,
Sans craindre d'estre ouïs, y discourir ensemble.

Voulez-vous qu'en Amy je vous ouvre mon cœur ?
Voſtre deſſein, pour nous me fait trembler de peur ;
Et de quelque façon que vous tourniez l'affaire,
Prendre Femme eſt à vous un coup bien temeraire.

ARNOLPHE.

Il eſt vray, noſtre Amy. Peut-eſtre que chez vous
Vous trouvez des ſujets de craindre pour chez nous,
Et voſtre front, je croy, veut que du Mariage
Les Cornes ſoient par tout l'infaillible appanage.

CHRISALDE.

Ce ſont coups du hazard, dont on n'eſt point garand,
Et bien ſot, ce me ſemble, eſt le ſoin qu'on en prend.
Mais quand je crains pour vous, c'eſt cette raillerie
Dont cent pauvres Maris ont ſouffert la furie :
Car enfin vous ſçavez, qu'il n'eſt grands, ny petits,
Que de voſtre Critique on ait veu garantis ;
Que vos plus grands plaiſirs ſont par tout où vous eſtes,
De faire cent éclats des intrigues ſecrettes....

ARNOLPHE.

Fort bien : Eſt-il au monde une autre Ville, auſſi,
Où l'on ait des Maris ſi patiens qu'icy ?
Eſt-ce qu'on n'en voit pas de toutes les eſpeces,
Qui ſont accommodez chez eux de toutes pieces ?
L'un amaſſe du bien, dont ſa Femme fait part
A ceux qui prennent ſoin de le faire Cornard.
L'autre un peu plus heureux, mais non pas moins infame,
Voit faire tous les jours des preſens à ſa Femme,

Et d'aucun ſoin jaloux n'a l'eſprit combattu,
Parce qu'elle luy dit que c'eſt pour ſa vertu.
L'un fait beaucoup de bruit, qui ne luy ſert de gueres,
L'autre, en toute douceur, laiſſe aller les affaires,
Et voyant arriver chez luy le Damoiſeau,
Prend fort honneſtement ſes gands & ſon manteau.
L'une de ſon Galant en adroite Femelle,
Fait fauſſe confidence à ſon Epoux fidelle,
Qui dort en ſeureté ſur un pareil appas,
Et le plaint ce Galant des ſoins qu'il ne perd pas.
L'autre pour ſe purger de ſa magnificence,
Dit qu'elle gagne au jeu l'argent qu'elle dépenſe;
Et le mary beneſt ſans ſonger à quel jeu,
Sur les gains qu'elle fait rend des graces à Dieu.
Enfin ce ſont par tout des ſujets de Satyre,
Et comme ſpectateur, ne puis-je pas en rire?
Puis-je pas de nos Sots....

CHRISALDE.

Ouy, mais qui rit d'autruy,
Doit craindre, qu'en revanche, on rie auſſi de luy.
J'entens parler le monde, & des gens ſe delaſſent
A venir debiter les choſes qui ſe paſſent:
Mais quoy que l'on divulgue aux endroits où je ſuis,
Jamais on ne m'a veu triompher de ces bruits;
J'y ſuis aſſez modeſte, & bien qu'aux occurrences
Je puiſſe condamner certaines tolerances;
Que mon deſſein ne ſoit de ſouffrir nullement
Ce que quelques Maris ſouffrent paiſiblement,
Pourtant je n'ay jamais affecté de le dire:
Car enfin il faut craindre un revers de Satyre,
Et l'on ne doit jamais jurer ſur de tels cas,
De ce qu'on pourra faire, ou bien ne faire pas.

Ainsi, quand à mon front, par un sort qui tout meine,
Il seroit arrivé quelque disgrace humaine;
Aprés mon procedé je suis presque certain,
Qu'on se contentera de s'en rire sous-main;
Et peut-estre qu'encor j'auray cet avantage,
Que quelques bonnes gens diront que c'est dommage.
Mais de vous, cher compere, il en est autrement,
Je vous le dis encor vous risquez diablement.
Comme sur les Maris accusez de souffrance,
De tout temps vostre langue a daubé d'importance;
Qu'on vous a vû contre-eux un Diable déchaîné,
Vous devez marcher droit pour n'estre point berné;
Et s'il faut que sur vous on ait la moindre prise,
Gare qu'aux carrefours on ne vous tympanise.
Et....

ARNOLPHE.

Mon Dieu, nostre amy, ne vous tourmentez point,
Bien rusé qui pourra m'attraper sur ce point;
Je sçay les tours rusez, & les subtiles trames,
Dont, pour nous en planter, sçavent user les Femmes;
Et comme on est dupé par leurs dexteritez,
Contre cet accident j'ay pris mes seuretez,
Et celle que j'épouse, a toute l'innocence
Qui peut sauver mon front de maligne influence.

CHRISALDE.

Et que pretendez-vous qu'une Sotte, en un mot...

ARNOLPHE.

Epouser une Sotte, est pour n'estre point Sot.
Je crois en bon Chrestien, vostre moitié fort sage;
Mais une Femme habile est un mauvais présage,

Et je ſçay ce qu'il couſte à de certaines gens,
Pour avoir pris les leurs avec trop de talens.
Moy j'irois me charger d'une Spirituelle,
Qui ne parleroit rien que Cercle & que Ruelle ?
Qui de Proſe & de Vers feroit de doux écrits;
Et que viſiteroient Marquis, & beaux Eſprits,
Tandis que ſous le nom du mary de Madame,
Je ſerois comme un Saint que pas un ne reclame.
Non, non, je ne veux point d'un Eſprit qui ſoit haut,
Et femme qui compoſe, en ſçait plus qu'il ne faut.
Je pretens que la mienne en clartez peu ſublime,
Meſme ne ſçache pas ce que c'eſt qu'une Rime;
Et s'il faut qu'avec elle on joüe au Corbillon,
Et qu'on vienne à luy dire, à ſon tour, qu'y met on ?
Je veux qu'elle réponde, une tarte à la crême;
En un mot qu'elle ſoit d'une ignorance extrême;
Et c'eſt aſſez pour elle, à vous en bien parler,
De ſçavoir prier Dieu, m'aimer, coudre, & filer.

CHRISALDE.

Une Femme ſtupide eſt donc voſtre Marotte ?

ARNOLPHE.

Tant, que j'aimerois mieux une laide bien ſotte,
Qu'une Femme fort belle, avec beaucoup d'eſprit.

CHRISALDE.

L'eſprit & la beauté...

ARNOLPHE.

L'honneſteté ſuffit.

CHRISALDE.

Mais comment voulez-vous, aprés tout, qu'une beſte
Puiſſe jamais ſçavoir ce que c'eſt qu'eſtre honneſte ?
Outre qu'il eſt aſſez ennuyeux, que je croy,
D'avoir toute ſa vie une beſte avec ſoy.

Penſez-vous le bien prendre, & que ſur voſtre idée,
La ſeureté d'un front puiſſe eſtre bien fondée?
Une Femme d'eſprit peut trahir ſon devoir,
Mais il faut pour le moins qu'elle oſe le vouloir;
Et la ſtupide au ſien peut manquer d'ordinaire,
Sans en avoir l'envie, & ſans penſer le faire.

ARNOLPHE.

A ce bel argument à ce diſcours profond,
Ce que Pantagruel à Panurge répond:
Preſſez-moy de me joindre à Femme autre que ſotte;
Preſchez, patrocinez juſqu'à la Pentecoſte,
Vous ſerez ébahy, quand vous ſerez au bout,
Que vous ne m'aurez rien perſuadé du tout.

CHRISALDE.

Je ne vous dis plus mot.

ARNOLPHE.

Chacun a ſa methode.
En Femme, comme en tout, je veux ſuivre ma mode:
Je me voy riche aſſez, pour pouvoir, que je croy,
Choiſir une moitié, qui tienne tout de moy,
Et de qui la ſoûmiſe & pleine dépendance
N'ait à me reprocher aucun bien, ny naiſſance.
Un air doux & poſé parmy d'autres enfans,
M'inſpira de l'amour pour elle, dés quatre ans:
Sa Mere ſe trouvant de pauvreté preſſée,
De la luy demander il me vint en penſée,
Et la bonne Payſanne, apprenant mon deſir,
A s'oſter cette charge euſt beaucoup de plaiſir.
Dans un petit Convent, loin de toute pratique,
Je la fis élever, ſelon ma politique,
C'eſt à dire ordonnant quels ſoins on emploiroit,
Pour la rendre idiotte autant qu'il ſe pourroit.
Dieu mercy le ſuccez a ſuivi mon attente,
Et grande, je l'ay veuë à tel point innocente,

Que j'ay beny le Ciel d'avoir trouvé mon fait,
Pour me faire une femme au gré de mon souhait.
Je l'ay donc retirée ; & comme ma demeure
A cent sortes de gens est ouverte à toute heure,
Je l'ay mise à l'écart, comme il faut tout prevoir,
Dans cette autre Maison, où nul ne me vient voir ;
Et pour ne point gaster sa bonté naturelle,
Je n'y tiens que des gens tout aussi simples qu'elle.
Vous me direz pourquoy cette narration ?
C'est pour vous rendre instruit de ma précaution.
Le resultat de tout, est qu'en Amy fidelle,
Ce soir, je vous invite à souper avec elle :
Je veux que vous puissiez un peu l'examiner,
Et voir si de mon choix on doit me condamner.

CHRISALDE.

J'y consens.

ARNOLPHE.

Vous pourrez dans cette conference,
Juger de sa personne, & de son innocence.

CHRISALDE.

Pour cet article-là, ce que vous m'avez dit,
Ne peut....

ARNOLPHE.

La verité passe encor mon recit.
Dans ses simplicitez à tous coups je l'admire,
Et par fois elle en dit, dont je pâme de rire.
L'autre jour, (pourroit-on se le persuader ?)
Elle estoit fort en peine, & me vint demander,
Avec une innocence à nulle autre pareille,
Si les enfans qu'on fait, se faisoient par l'oreille.

CHRISALDE.

Je me réjouïs fort, Seigneur Arnolphe....

ARNOLPHE.

Bon.
Me voulez-vous toûjours appeller de ce nom ?

CHRISALDE.

Ah ! malgré que j'en aye, il me vient à la bouche,
Et jamais je ne ſonge à Monſieur de la Souche.
Qui diable vous a fait auſſi vous aviſer,
A quarante-deux ans de vous debaptiſer ?
Et d'un vieux tronc pourry de voſtre Métairie,
Vous faire dans le monde un nom de Seigneurie ?

ARNOLPHE.

Outre que la Maiſon par ce nom ſe connoiſt,
La Souche, plus qu'Arnolphe, à mes oreilles plaiſt.

CHRISALDE.

Quel abus, de quitter le vray nom de ſes Peres,
Pour en vouloir prendre un baſty ſur des chimeres ?
De la pluſpart des gens c'eſt la demangeaiſon ;
Et ſans vous embraſſer dans la comparaiſon,
Je ſçais un Paiſan, qu'on appelloit gros Pierre,
Qui n'ayant pour tout bien, qu'un ſeul quartier de terre,
Y fit tout à l'entour faire un foſſé bourbeux,
Et de Monſieur de l'Iſle en prit le nom pompeux.

ARNOLPHE.

Vous pourriez vous paſſer d'exemples de la ſorte :
Mais enfin de la Souche eſt le nom que je porte ;
J'y vois de la raiſon, j'y trouve des appas,
Et m'appeller de l'autre, eſt ne m'obliger pas.

CHRISALDE

Cependant la pluſpart ont peine à s'y ſoûmettre,
Et je vois meſme encor des adreſſes de Lettres.

ARNOLPHE.

Je le ſouffre aiſément de qui n'eſt pas inſtruit ;
Mais vous....

CHRISALDE.

Soit. Là-deſſus nous n'aurons point de bruit ;

Et je prendray le ſoin d'accouſtumer ma bouche
A ne vous plus nommer que Monſieur de la Souche.

ARNOLPHE.

Adieu : Je frappe icy pour donner le bon jour,
Et dire ſeulement que je ſuis de retour.

CHRISALDE *s'en allant.*

Ma foy, je le tiens fou de toutes les manieres.

ARNOLPHE.

Il eſt un peu bleſſé de certaines matieres.
Choſe étrange de voir, comme avec paſſion,
Un chacun eſt chauſſé de ſon opinion.
Hola....

SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.

Qui heurte?

ARNOLPHE.

Ouvrez. On aura que je penſe,
Grande joye à me voir, aprés dix jours d'abſence.

ALAIN.

Qui va là?

ARNOLPHE.

Moy.

ALAIN.

Georgette?

GEORGETTE.

Hé bien?

ALAIN.

Ouvre là-bas.

GEORGETTE.

Vas-y toy.

ALAIN.

Vas-y toy.

GEORGETTE.

Ma foy je n'iray pas.

ALAIN.

Je n'iray pas aussi.

ARNOLPHE.

Belle ceremonie ;

Pour me laisser dehors ! Hola ho, je vous prie.

GEORGETTE.

Qui frappe ?

ARNOLPHE.

Vostre Maistre.

GEORGETTE.

Alain ?

ALAIN.

Quoy ?

GEORGETTE.

C'est Monsieur,

Ouvre viste.

ALAIN.

Ouvre, toy.

GEORGETTE.

Je souffle nostre feu.

ALAIN.

J'empesche, peur du chat, que mon Moineau ne sorte.

ARNOLPHE.

Quiconque de vous deux n'ouvrira pas la porte,
N'aura point à manger de plus de quatre jours.
Ha.

GEORGETTE.

Par quelle raison y venir quand j'y cours ?

ALAIN.

Pourquoy plûtost que moy ? le plaisant stratagême !

GEORGETTE.

Oste-toy donc de là

ALAIN.

Non, oste-toy, toy-mesme.

GEORGETTE.

Je veux ouvrir la porte.

ALAIN.

Et je veux l'ouvrir, moy.

GEORGETTE.

Tu ne l'ouvriras pas.

ALAIN.

Ny toy non plus.

GEORGETTE.

Ny toy.

ARNOLPHE.

Il faut que j'aye icy l'ame bien patiente.

ALAIN.

Au moins, c'est moy, Monsieur.

GEORGETTE.

Je suis vostre servante;
C'est moy.

ALAIN.

Sans le respect de Monsieur que voila,
Je te....

ARNOLPHE *recevant un coup d'Alain.*

Peste.

ALAIN.

Pardon.

ARNOLPHE.

Voyez ce lourdaut-là.

ALAIN.

C'est-elle aussi, Monsieur....

ARNOLPHE.

Que tous deux on se taise.
Songez à me répondre, & laissons la fadaise.
Hé bien, Alain, comment se porte-t-on icy ?

ALAIN.

Monsieur, nous nous.... Monsieur, nous nous por.... Dieu mercy.
Nous nous....

Arnolphe oste par trois fois le chapeau de dessus la teste d'Alain.

ARNOLPHE.

Qui vous apprend, impertinente beste,
A parler devant moy le chapeau sur la teste ?

ALAIN.

Vous faites bien, j'ay tort.

ARNOLPHE *à Alain.*

Faites descendre Agnes.

à Georgette.

Lors que je m'en allay, fut-elle triste aprés ?

GEORGETTE.

Triste ? Non.

ARNOLPHE.

Non ?

GEORGETTE.

Si fait.

ARNOLPHE.

Pourquoy donc ?....

GEORGETTE.

Ouy, je meure.
Elle vous croyoit voir de retour à toute heure ;
Et nous n'oyions jamais passer devant chez nous,
Cheval, Asne, ou Mulet, qu'elle ne prist pour vous.

SCENE III.

AGNES, ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

La besogne à la main ! c'est un bon témoignage.
Hé bien, Agnes, je suis de retour du voyage.
En estes-vous bien-aise ?

AGNES.

Ouy, Monsieur, Dieu mercy.

ARNOLPHE.

Et moy de vous revoir, je suis bien-aise aussi.
Vous vous estes toûjours, comme on voit, bien portée ?

AGNES.

Hors les puces qui m'ont la nuit inquietée.

ARNOLPHE.

Ah ! vous aurez dans peu quelqu'un pour les chasser.

AGNES.

Vous me ferez plaisir.

ARNOLPHE.

Je le puis bien penser.
Que faites-vous donc là ?

AGNES.

Je me fais des cornettes :
Vos Chemises de nuit, & vos Coëffes sont faites.

ARNOLPHE.

Ha ! voilà qui va bien ; allez montez là-haut :
Ne vous ennuyez point, je reviendray tantost.

Et je vous parleray d'affaires importantes.

Tous estant rentrez.

Heroïnes du temps, Mesdames les sçavantes,
Pousseuses de tendresse & de beaux sentimens,
Je défie à la fois tous vos Vers, vos Romans,
Vos Lettres, Billets doux, toute vostre Science,
De valoir cette honneste & pudique ignorance.

SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Ce n'est point par le bien qu'il faut estre ébloüy.
Et pourveu que l'honneur soit.... Que vois-je ?
Est-ce ?.... Ouy.
Je me trompe. Nenny. Si fait. Non, c'est luy-mesme.
Hor....

HORACE.

Seigneur Ar...

ARNOLPHE.

Horace.

HORACE.

Arnolphe.

ARNOLPHE.

Ah ! joye extrême !
Et depuis quand icy ?

HORACE.

Depuis neuf jours.

ARNOLPHE.

Vraym nt...

HORACE.

Je fus d'abord chez vous, mais inutilement.

ARNOLPHE.

J'estois à la campagne.

HORACE.

Ouy, depuis deux journées.

ARNOLPHE.

O comme les enfans croissent en peu d'années!
J'admire de le voir au poinct où le voila,
Aprés que je l'ay veu pas plus grand que cela.

HORACE.

Vous voyez.

ARNOLPHE.

Mais, de grace, Oronte vostre Pere
Mon bon & cher Amy, que j'estime & revere,
Que fait-il à present? est-il toûjours gaillard?
A tout ce qui le touche il sçait que je prens part,
Nous ne nous sommes veus depuis quatre ans ensemble,
Ny, qui plus est, écrit l'un à l'autre, me semble.

HORACE.

Il est, Seigneur Arnolphe, encor plus gay que nous,
Et j'avois de sa part une Lettre pour vous;
Mais depuis par une autre il m'apprend sa venuë,
Et la raison encor ne m'en est pas connuë.
Sçavez vous qui peut estre un de nos Citoyens,
Qui retourne en ces lieux avec beaucoup de biens,
Qu'il s'est en quatorze ans acquis dans l'Amerique?

ARNOLPHE.

Non: mais vous a-t-on dit comme on le nomme?

HORACE.

Enrique.

ARNOLPHE.

Non.

HORACE.

Mon Pere m'en parle, & qu'il eſt revenu,
Comme s'il devoit m'eſtre entierement connu,
Et m'écrit qu'en chemin enſemble ils ſe vont mettre,
Pour un fait important que ne dit pas ſa Lettre.

ARNOLPHE.

J'auray certainement grande joye à le voir,
Et pour le regaler je feray mon pouvoir.

Aprés avoir veu la Lettre.

Il faut pour les Amis, des Lettres moins civiles;
Et tous ces complimens ſont choſes inutiles;
Sans qu'il priſt le ſoucy de m'en écrire rien,
Vous pouvez librement diſpoſer de mon bien.

HORACE.

Je ſuis homme à ſaiſir les gens par leurs paroles;
Et j'ay preſentement beſoin de cent piſtoles.

ARNOLPHE.

Ma foy, c'eſt m'obliger, que d'en uſer ainſi,
Et je me réjouïs de les avoir icy.
Gardez auſſi la bourſe.

HORACE.

Il faut....

ARNOLPHE.

Laiſſons ce ſtile.
Hé bien, comment encor trouvez-vous cette Ville?

HORACE.

Nombreuſe en Citoyens, ſuperbe en baſtimens,
Et j'en croy merveilleux les divertiſſemens.

ARNOLPHE.

Chacun a ſes plaiſirs, qu'il ſe fait à ſa guiſe:
Mais pour ceux que du nom de Galans on baptiſe,
Ils ont en ce Païs dequoy ſe contenter,
Car les Femmes y ſont faites à coquetter,
On trouve d'humeur douce, & la brune, & la blonde,
Et les Maris auſſi les plus benins du monde:

C'est un plaisir de Prince, & des tours que je voy,
Je me donne souvent la Comedie à moy.
Peut-estre en avez-vous déja feru quelqu'une:
Vous est-il point encor arrivé de fortune ?
Les gens faits comme vous, font plus que les écus.
Et vous estes de taille à faire des Cocus.

HORACE.

A ne vous rien cacher de la verité pure,
J'ay d'amour en ces lieux eu certaine avanture,
Et l'amitié m'oblige à vous en faire part.

ARNOLPHE.

Bon, voicy de nouveau quelque conte gaillard,
Et ce sera de quoy mettre sur mes tablettes.

HORACE.

Mais de grace, qu'au moins ces choses soient secrettes.

ARNOLPHE.

Oh.

HORACE.

Vous n'ignorez pas qu'en ces occasions,
Un secret éventé rompt nos pretentions.
Je vous avoûray donc avec pleine franchise,
Qu'icy d'une Beauté mon ame s'est éprise.
Mes petits soins d'abord ont eu tant de succés,
Que je me suis chez elle ouvert un doux accés;
Et sans trop me vanter, ny luy faire une injure,
Mes affaires y sont en fort bonne posture.

ARNOLPHE *riant.*

Et c'est ?

HORACE *luy montrant le logis d'Agnes.*

Un jeune objet qui loge en ce logis,
Dont vous voyez d'icy que les murs sont rougis;
Simple à la verité par l'erreur sans seconde
D'un Homme qui la cache au commerce du monde;

Mais qui dans l'ignorance où l'on veut l'asservir,
Fait briller des attraits capables de ravir,
Un air tout engageant, je ne sçay quoy de tendre,
Dont il n'est point de cœur qui se puisse défendre.
Mais peut-estre, il n'est pas que vous n'ayez bien veu
Ce jeune Astre d'amour de tant d'attraits pourveu :
C'est Agnes qu'on l'appelle

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! je creve.

HORACE.

Pour l'Homme,
C'est, je croy, de la Zousse, ou Source, qu'on le nomme,
Je ne me suis pas fort arresté sur le nom ;
Riche, à ce qu'on m'a dit, mais des plus sensez, non,
Et l'on m'en a parlé comme d'un Ridicule.
Le connoissez-vous point ?

ARNOLPHE *à part.*

La fâcheuse pilule !

HORACE.

Eh ! vous ne dites mot ?

ARNOLPHE.

Et ouy, je le connois.

HORACE.

C'est un fou, n'est-ce pas ?

ARNOLPHE.

Eh !...

HORACE.

Qu'en dites-vous ? quoy ?
Eh ? c'est à dire ouy, Jaloux à faire rire ?
Sot : je voy qu'il en est ce que l'on m'a pû dire.
Enfin l'aimable Agnes a sceu m'assujettir :
C'est un joly bijou, pour ne vous point mentir ;
Et ce seroit peché, qu'une beauté si rare
Fust laissée au pouvoir de cet Homme bizare.

Pour moy, tous mes efforts, tous mes vœux les plus doux,
Vont à m'en rendre maiſtre, en dépit des jaloux;
Et l'argent que de vous j'emprunte avec franchiſe,
N'eſt que pour mettre à bout cette juſte entrepriſe.
Vous ſçavez mieux que moy, quels que ſoient nos efforts,
Que l'argent eſt la clef de tous les grands reſſorts,
Et que ce doux métal qui frappe tant de teſtes,
En amour, comme en guerre, avance les conqueſtes.
Vous me ſemblez chagrin, ſeroit-ce qu'en effet
Vous deſaprouveriez le deſſein que j'ay fait;

ARNOLPHE.

Non, c'eſt que je ſongeois...

HORACE.

Cet entretien vous laſſe;
Adieu, j'iray chez vous tantoſt vous rendre grace.

ARNOLPHE.

Ah! faut-il...

HORACE *revenant.*

Derechef, veuillez eſtre diſcret;
Et n'allez pas, de grace, éventer mon ſecret.

ARNOLPHE.

Que je ſens dans mon ame...

HORACE *revenant.*

Et ſur tout à mon Pere,
Qui s'en feroit peut-eſtre un ſujet de colere.

ARNOLPHE *croyant qu'il revient encore.*

Oh... Oh, que j'ay ſouffert durant cet entretien?
Jamais trouble d'eſprit ne fut égal au mien.
Avec quelle imprudence, & quelle haſte extrême,
Il m'eſt venu conter cette affaire à moy même!
Bien que mon autre nom le tienne dans l'erreur,
Etourdy, montra-t-il jamais tant de fureur?

Mais ayant tant souffert, je devois me contraindre,
Jusques à m'éclaircir de ce que je dois craindre,
A pousser jusqu'au bout son caquet indiscret,
Et sçavoir pleinement leur commerce secret.
Tâchons de le rejoindre, il n'est pas loin, je pense,
Tirons-en de ce fait l'entiere confidence.
Je tremble du malheur qui m'en peut arriver,
Et l'on cherche souvent plus qu'on ne veut trouver.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.



L m'eſt, lors que j'y penſe, avantageux ſans doute,
D'avoir perdu mes pas, & pû manquer ſa route :
Car enfin, de mon cœur le trouble imperieux
N'eut pû ſe renfermer tout entier à ſes yeux,
Il eut fait éclater l'ennuy qui me devore,
Et je ne voudrois pas qu'il ſceut ce qu'il ignore.
Mais je ne ſuis pas Homme à gober le morceau,
Et laiſſer un champ libre aux yeux d'un Damoiſeau;
J'en veux rompre le cours, & ſans tarder, apprendre
Juſqu'où l'intelligence entre-eux a pû s'étendre :
» J'y prens, pour mon honneur un notable intereſt;
» Je la regarde en Femme, aux termes qu'elle en eſt.
» Elle n'a pû faillir, ſans me couvrir de honte
» Et tout ce qu'elle fait, enfin eſt ſur mon compte.
Eloignement fatal! Voyage malheureux!

Frappant à la porte.

SCENE II.

ALAIN, GEORGETTE, ARNOLPHE.

ALAIN.

Ah ! Monsieur cette fois....

ARNOLPHE.

Paix. Venez-ça tous deux ;
Passez-là, passez-là. Venez là, venez, dis-je.

GEORGETTE.

Ah ! vous me faites peur, & tout mon sang se fige.

ARNOLPHE.

C'est donc ainsi, qu'absent vous m'avez obeï ?
Et tous deux, de concert, vous m'avez donc trahi ?

GEORGETTE.

Eh ! ne me mangez pas, Monsieur, je vous conjure.

ALAIN *à part.*

Quelque chien enragé l'a mordu, je m'asseure.

ARNOLPHE.

Ouf. Je ne puis parler, tant je suis prévenu,
Je suffoque, & voudrois me pouvoir mettre nu.
Vous avez donc souffert, ô canaille maudite,
Qu'un Homme soit venu... Tu veux prendre la fuite ?
Il faut que sur le champ... Si tu bouges... Je veux
Que vous me disiez... Euh ! Ouy, je veux que tous deux....
Quiconque remûra, par la mort, je l'assomme,
Comme est-ce que chez-moy s'est introduit cet Homme ?

Eh! parlez, dépeschez, viste, promptement, tost,
Sans reserver, veut-on dire?

ALAIN & GEORGETTE.

Ah, ah!

GEORGETTE.

Le cœur me faut.

ALAIN.

Je meurs.

ARNOLPHE.

Je suis en eau : prenons un peu d'haleine :
Il faut que je m'évente & que je me promene.
Aurois-je deviné, quand je l'ay veu petit,
Qu'il croistroit pour cela! Ciel que mon cœur pâtit!
Je pense qu'il vaut mieux que de sa propre bouche
Je tire avec douceur l'affaire qui me touche.
Tâchons à moderer nostre ressentiment;
Patience, mon cœur, doucement, doucement.
Levez-vous, & rentrant, faites qu'Agnes descende.
Arrestez. Sa surprise en deviendroit moins grande,
Du chagrin qui me trouble, ils iroient l'avertir,
Et moy-mesme je veux l'aller faire sortir.
Que l'on m'attende icy.

SCENE III.

ALAIN, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon Dieu qu'il est terrible!
Ses regards m'ont fait peur, mais une peur horrible,
Et jamais je ne vis un plus hideux Chrestien.

ALAIN.

Ce Monsieur l'a fâché, je te le disois bien.

GEORGETTE.

Mais que diantre est-ce là, qu'avec tant de rudesse,
Il nous fait au logis garder nostre Maistresse ?
D'où vient qu'à tout le monde il veut tant la cacher,
Et qu'il ne sçauroit voir personne en approcher ?

ALAIN.

C'est que cette action le met en jalousie.

GEORGETTE.

Mais d'où vient qu'il est pris de cette fantaisie ?

ALAIN.

Cela vient... Cela vient, de ce qu'il est jaloux.

GEORGETTE.

Ouy ; mais pourquoy l'est-il ? & pourquoy ce courroux ?

ALAIN.

C'est que la jalousie.... Entens-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiette...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison.
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moy, n'est-il pas vray, quand tu tiens ton potage,
Que si quelque affamé venoit pour en manger,
Tu serois en colere & voudrois le charger ?

GEORGETTE.

Ouy, je comprens cela.

ALAIN.

C'est justement tout comme,
La Femme est en effet le potage de l'Homme ;
Et quand un Homme voit d'autres Hommes par fois,
Qui veulent dans sa soupe aller tremper leurs doits,
Il en montre aussi-tost une colere extrême.

GEORGETTE.

Ouy : mais pourquoy chacun n'en fait-il pas de même ?

Et

Et que nous en voyons qui paroiſſent joyeux,
Lors que leurs femmes ſont avec les beaux Monſieurs !

ALAIN.

C'eſtque chacun n'a pas cette amitié goulüe,
Qui n'en veutque pour ſoy.

GEORGETTE.

Si je n'ay la berlüe,
Je le voy qui revient.

ALAIN.

Tes yeux ſont bons, c'eſt luy.

GEORGETTE.

Voy comme il eſt chagrin.

ALAIN.

C'eſt qu'il a de l'ennuy.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.

Un certain Grec diſoit à l'Empereur Auguſte,
Comme une inſtruction utile, autant que juſte,
Que lors qu'une avanture en colere nous met,
Nous devons avant tout, dire noſtre Alphabet.
Afin que dans ce temps la bile ſe tempere,
Et qu'on ne faſſe rien que l'on ne doive faire.
J'ay ſuivi ſa leçon ſur le ſujet d'Agnes,
Et je la fais venir dans ce lieu tout exprés,
Sous prétexte d'y faire un tour de promenade,
Afin que les ſoupçons de mon eſprit malade

Puiſſent ſur le diſcours la mettre adroitement,
Et lüy ſondant le cœur s'éclaircir doucement.
Venez, Agnes. Rentrez. *à Alain & Georgette.*

SCENE V.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE.

La promenade eſt belle.

AGNES.

Fort belle.

ARNOLPHE.

Le beau jour!

AGNES.

Fort beau.

ARNOLPHE.

Quelle nouvelle?

AGNES.

Le petit chat eſt mort.

ARNOLPHE.

C'eſt dommage: mais quoy;
Nous ſommes tous mortels, & chacun eſt pour ſoy.
Lors que j'eſtois aux champs, n'a-t-il point fait de pluye?

AGNES.

Non.

ARNOLPHE.

Vous ennuyoit-il?

AGNES.

Jamais je ne m'ennuye.

ARNOLPHE.

Qu'avez-vous fait encor ces neuf ou dix jours-cy?

AGNES.

Six chemises, je pense, & six coëffes aussi.

ARNOLPHE *ayant un peu resvé.*

Le monde, chere Agnes, est une estrange chose,
Voyez la médisance, & comme chacun cause.
Quelques voisins m'ont dit qu'un jeune homme inconnu,
Estoit en mon absence à la maison venu;
Que vous aviez souffert sa veuë & ses harangues:
Mais je n'ay point pris foy sur ces meschantes langues,
Et j'ay voulu gager que c'estoit faussement....

AGNES.

Mon Dieu, ne gagez pas, vous perdriez vrayment.

ARNOLPHE.

Quoy! c'est la verité qu'un homme....

AGNES.

Chose seure.
Il n'a presque bougé de chez nous, je vous jure.

ARNOLPHE *à part.*

Cet aveu qu'elle fait avec sincerité,
Me marque pour le moins son ingenuité.
Mais il me semble, Agnes, si ma memoire est bonne,
Que j'avois deffendu que vous vissiez personne.

AGNES.

Oüy: Mais quand je l'ay veu, vous ignoriez pourquoy,
Et vous en auriez fait, sans doute, autant que moy.

ARNOLPHE.

Peut-estre: mais enfin, contez-moy cette Histoire.

AGNES.

Elle est fort estonnante & difficile à croire.

J'estois sur le Balcon à travailler au frais,
Lors que je vis passer sous les arbres d'auprés
Un jeune homme bien fait, qui rencontrant ma veuë,
D'une humble reverence aussi-tost me saluë;
Moy, pour ne point manquer à la civilité,
Je fis la reverence aussi de mon costé.
Soudain il me refait une autre reverence:
Moy, j'en refais de mesme une autre en diligence;
Et luy d'une troisiéme aussi-tost repartant,
D'une troisiéme aussi j'y repars à l'instant.
Il passe, vient, repasse, & toûjours de plus belle
Me fait à chaque fois reverence nouvelle:
Et moy, qui tous ces tours fixement regardois,
Nouvelle reverence aussi je luy rendois:
Tant, que si sur ce point la nuit ne fust venuë
Toûjours comme cela je me serois tenuë,
Ne voulant point ceder ny recevoir l'ennuy,
Qu'il me pust estimer moins civile que luy.

ARNOLPHE.

Fort bien.

AGNES.

Le lendemain estant sur nostre porte,
Une vieille m'aborde en parlant de la sorte:
Mon enfant, le bon Dieu puisse-t-il vous benir,
Et dans tous vos attraits long-temps vous maintenir.
Il ne vous a pas fait une belle personne,
Afin de mal-user des choses qu'il vous donne;
Et vous devez sçavoir que vous avez blessé
Un cœur, qui de s'en plaindre est aujourd'huy forcé.

ARNOLPHE *à part.*

Ah! suppost de Sathan, execrable damnée.

AGNES.

Moy, j'ay blessé quelqu'un? fis-je toute estonnée.

Oüy, dit-elle, bleſſé, mais bleſſé tout de bon,
Et c'eſt l'homme qu'hier vous viſtes du balcon.
Helas ! qui pourroit, dis-je, en avoir eſté cauſe ?
Sur luy ſans y penſer, fis-je choir quelque choſe ?
Non, dit-elle, vos yeux ont fait ce coup fatal,
Et c'eſt de leurs regards qu'eſt venu tout ſon mal.
Hé, mon Dieu ! ma ſurpriſe eſt, fis-je, ſans ſeconde,
Mes yeux ont-ils du mal pour en donner au monde?
Oüy, fit-elle, vos yeux, pour cauſer le trépas,
Ma fille, ont un venin que vous ne ſçavez pas.
En un mot, il languit le pauvre miſerable ;
Et s'il faut, pourſuivit la vieille charitable,
Que voſtre cruauté luy refuſe un ſecours,
C'eſt un homme à porter en terre dans deux jours.
Mon Dieu ! j'en aurois, dis-je, une douleur bien grande ;
Mais pour le ſecourir, qu'eſt-ce qu'il me demande ?
Mon enfant, me dit-elle, il ne veut obtenir
Que le bien de vous voir & vous entretenir :
Vos yeux peuvent eux ſeuls empeſcher ſa ruine,
Et du mal qu'ils ont fait eſtre la medecine.
Helas ! volontiers, dis-je ; & puis qu'il eſt ainſi,
Il peut tant qu'il voudra me venir voir icy.

ARNOLPHE *à part.*

Ah ! ſorciere maudite empoiſonneuſe d'âmes ;
Puiſſe l'Enfer payer tes charitables trames.

AGNES.

Voila comme il me vit, & receut gueriſon.
Vous-meſme, à voſtre avis, n'ay-je pas eu raiſon ?
Et pouvois-je, aprés tout, avoir la conſcience
De le laiſſer mourir faute d'une aſſiſtance ?
Moy qui compatis tant, aux gens qu'on fait ſouffrir,
Et ne puis, ſans pleurer, voir un poulet mourir.

ARNOLPHE. *bas.*

Tout cela n'est party que d'une ame innocente:
Et j'en dois accuser mon absence imprudente,
Qui sans guide a laissé cette bonté de mœurs,
Exposée aux aguets des rusez seducteurs.
Je crains que le pendart, dans ses vœux temeraires,
Un peu plus fort que jeu n'ait poussé les affaires.

AGNES.

Qu'avez-vous? vous grondez ce me semble un petit,
Est-ce que c'est mal fait ce que je vous ay dit?

ARNOLPHE.

Non. Mais de cette veuë apprenez-moy les suites,
Et comme le jeune homme a passé ses visites.

AGNES.

Helas! si vous sçaviez comme il estoit ravy;
Comme il perdit son mal, si tost que je le vy;
Le present qu'il m'a fait d'une belle cassette,
Et l'argent qu'en ont eu nostre Alain & Georgette!
Vous l'aimeriez sans doute, & diriez comme nous...

ARNOLPHE.

Oüy, mais que faisoit-il estant seul avec vous?

AGNES.

Il disoit qu'il m'aimoit d'une amour sans seconde,
Et me disoit des mots les plus gentils du monde;
Des choses que jamais rien ne peut égaler;
Et dont, toutes les fois que je l'entends parler,
La douceur me chatoüille & là dedans remuë
Certain je ne sçay quoy dont je suis toute émeuë.

ARNOLPHE *à part.*

O fâcheux examen d'un mystere fatal,
Où l'examinateur souffre seul tout le mal?

à Agnes.

Outre tous ces discours, toutes ces gentillesses,
Ne vous faisoit-il point aussi quelques caresses ?

AGNES.

Oh tant ! il me prenoit & les mains & les bras,
Et de me les baiser il n'estoit jamais las.

ARNOLPHE.

Ne vous a-t-il point pris, Agnes, quelqu'autre
chose. *La voyant interdite.*
Ouf.

AGNES.

Hé, il m'a...

ARNOLPHE.

Quoy ?

AGNES.

Pris... ?

ARNOLPHE.

Euh ?

AGNES.

Le...

ARNOLPHE.

Plaist-il ?

AGNES.

Je n'oso,
Et vous vous fascherez peut-estre contre moy.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si fait.

ARNOLPHE.

Mon Dieu ! non.

AGNES.

Jurez donc vostre foy.

ARNOLPHE.

Ma foy, soit.

AGNES.

Il m'a pris... vous serez en colere.

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Si.

ARNOLPHE.

Non, non, non, non! Diantre que de mystere?
Qu'est-ce qu'il vous a pris?

AGNES.

Il...

ARNOLPHE *à part.*

Je souffre en damné.

AGNES.

Il m'a pris le ruban que vous m'aviez donné,
A vous dire le vray, je n'ay pû m'en deffendre.

ARNOLPHE *reprenant halaine.*

Passe pour le ruban. Mais je voulois aprendre,
S'il ne vous a rien fait que vous baiser les bras.

AGNES.

Comment? Est-ce qu'on fait d'autres choses?

ARNOLPHE.

Non pas.
Mais pour guerir du mal qu'il dit qui le possede,
N'a-t-il pas exigé de vous d'autre remede.

AGNES.

Non. Vous pouvez juger s'il en eust demandé,
Que pour le secourir j'aurois tout accordé.

ARNOLPHE.

Grace aux bontez du Ciel, j'en suis quitte à bon conte,
Si j'y retombe plus je veux bien qu'on m'affronte.
Chut De vostre innocence, Agnes, c'est un effet,
Je ne vous en dit mot, ce qui s'est fait est fait.

Je ſçay qu'en vous flatant le Galant ne deſire
Que de vous abuſer, & puis aprés s'en rire.

AGNES.

Oh! point. Il me l'a dit plus de vingt fois à moy.

ARNOLPHE.

Ah! vous ne ſçavez pas ce que c'eſt que ſa foy.
Mais enfin, apprenez qu'accepter des caſſettes,
Et de ces beaux blondins écouter les ſornettes;
Que ſe laiſſer par eux à force de langueur
Baiſer ainſi les mains, & chatoüiller le cœur,
Eſt-un peché mortel des plus gros qu'il ſe faſſe.

AGNES.

Un peché, dites vous, & la raiſon de grace?

ARNOLPHE.

La raiſon? la raiſon, eſt l'arreſt prononcé,
Que par ces actions le Ciel eſt courroucé.

AGNES.

Courroucé? Mais pourquoy faut-il qu'il s'en courrouce?
C'eſt une choſe helas! ſi plaiſante & ſi douce.
J'admire quelle joye on goûte à tout cela,
Et je ne ſçavois point encor ces choſes là.

ARNOLPHE.

Oüy, c'eſt un grand plaiſir que toutes ces tendreſſes,
Ces propos ſi gentils, & ces douces careſſes;
Mais il faut le goûter en toute honneſteté,
Et qu'en ſe mariant le crime en ſoit oſté.

AGNES.

N'eſt-ce plus un peché lors que l'on ſe marie?

ARNOLPHE.

Non.

AGNES.

Mariez-moy donc promptement je, vous prie;

ARNOLPHE,

Si vous le ſouhaitez, je le ſouhaite auſſi,
Et pour vous marier on me revoit icy.

AGNES.

Eſt-il poſſible ?

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNES.

Que vous me ferez aiſe !

ARNOLPHE.

Oüy, je ne doute point que l'hymen ne vous plaiſe.

AGNES.

Vous nous voulez, nous deux. . .

ARNOLPHE.

Rien de plus aſſeuré.

AGNES.

Que ſi cela ſe fait, je vous careſſeray !

ARNOLPHE.

Hé, la choſe ſera de ma part réciproque.

AGNES.

Je ne reconnois point, pour moy, quand on ſe mocque.
Parlez-vous tout de bon ?

ARNOLPHE.

Oüy, vous le pourrez voir.

AGNES.

Nous ſerons mariez !

ARNOLPHE.

Oüy.

AGNES.

Mais quand ?

ARNOLPHE.

Dés ce ſoir.

AGNES *riant.*

Dés ce ſoir ?

ARNOLPHE.

Dés ce ſoir. Cela vous fait donc rire ?

AGNES.

Oüy.

ARNOLPHE.

Vous voir bien contente eſt ce que je deſire.

AGNES.

Helas ! que je vous ay grande obligation,
Et qu'avec luy j'auray de ſatisfaction !

ARNOLPHE.

Avec qui ?

AGNES.

Avec . . . là.

ARNOLPHE.

Là . . . là n'eſt pas mon compte :
A choiſir un mary vous eſtes un peu prompte.
C'eſt un autre en un mot que je vous tiens tout preſt,
Et quant au Monſieur, là, je pretens, s'il vous plaiſt,
Deuſt le mettre au tombeau le mal dont il vous berce,
Qu'avec luy deſormais vous rompiez tout commerce,
Que venant au logis, pour voſtre compliment
Vous luy fermiez au nez la porte honneſtement;
Et luy jettant, s'il heurte, un grez par la feneſtre,
L'obligiez tout de bon à ne plus y paroiſtre.
M'entendez-vous, Agnes ? Moy, caché dans un coin,
De voſtre procedé je feray le témoin.

AGNES.

Las ! il eſt ſi bien fait ! c'eſt . . . .

ARNOLPHE.

Ah que de langage !

AGNES.

Je n'auray pas le cœur . . . .

ARNOLPHE.

Point de bruit davantage,

Montez là-haut.

AGNES.

Mais quoy, voulez-vous . . .

ARNOLPHE.

C'est assez

Je suis Maistre, je parle, allez, obeïssez.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, AGNES, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.


Uy, tout a bien esté, ma joye est sans pareille,
Vous avez-là suivi mes ordres à merveille,
Confondu de tout poinct le blondin seducteur;
Et voila dequoy sert un sage directeur.
Vostre innocence, Agnes, avoit esté surprise,
Voyez sans y penser où vous vous estiez mise.
» Vous enfiliez tout droit, sans mon instruction,
» Le grand chemin d'Enfer & de perdition.
» De tous ces Damoiseaux on sçait trop les coûtumes,
» Ils ont de beaux canons, force rubans & plumes,
» Grands cheveux, belles dents, & des propos fort doux :
» Mais comme je vous dis la griffe est là dessous ;
» Et ce sont vrais Satans, dont la gueule alterée
» De l'honneur feminin cherche à faire curée :

Mais encore une fois, grace au ſoin apporté,
Vous en eſtes ſortie avec honneſteté.
L'air dont je vous ay veu luy jetter cette pierre,
Qui de tous ſes deſſeins a mis l'eſpoir par terre,
Me confirme encor mieux à ne point differer
Les Nopces, où je dis qu'il vous faut preparer.
Mais avant toute choſe il eſt bon de vous faire
Quelque petit diſcours, qui vous ſoit ſalutaire.
Un ſiege au frais icy. Vous ſi jamais en rien...

GEORGETTE.

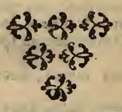
De toutes vos leçons nous nous ſouviendrons bien,
Cette autre Monſieur là nous en faiſoit accroire:
Mais....

ALAIN.

S'il entre jamais, je veux jamais ne boire.
Auſſi bien eſt-ce un ſot, il nous a l'autre fois
Donné deux eſcus d'or qui n'eſtoient point de
poids.

ARNOLPHE.

Ayez donc pour ſouper tout ce que je deſire,
Et pour noſtre contract, comme je viens de dire,
Faites venir icy l'un ou l'autre au retour,
Le Notaire qui loge au coin de ce carfour.



SCENE II.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *assis.*

AGnes, pour m'écouter, laissez-là vostre ouvrage,
Levez un peu la teste, & tournez le visage:
Là, regardez-moy là, durant cet entretien;
Et jusqu'au moindre mot imprimez-le vous bien.
Je vous épouse, Agnes, & cent fois la journée
Vous devez benir l'heur de vostre destinée,
Contempler la bassesse où vous avez esté,
Et dans le mesme temps admirer ma bonté,
Qui de ce vil estat de pauvre Villageoise,
Vous fait monter au rang d'honorable Bourgeoise,
Et joüir de la couche & des embrassemens,
D'un homme qui fuyoit tous ces engagemens,
» Et dont à vingt partis fort capables de plaire,
» Le cœur a refusé l'honneur qu'il vous veut faire.
» Vous devez toûjours, dis-je, avoir devant les yeux
» Le peu que vous estiez sans ce nœud glorieux;
» Afin que cet objet d'autant mieux vous instruise,
» A meriter l'estat où je vous auray mise;
» A toûjours vous connoistre, & faire qu'à jamais
» Je puisse me loüer de l'acte que je fais.
Le mariage, Agnes, n'est pas un badinage,
A d'austeres devoirs le rang de femme engage;
Et vous n'y montez pas, à ce que je pretens,
Pour estre libertine & prendre du bon temps.
Vostre sexe n'est là que pour la dépendance;
Du costé de la barbe est la toute-puissance:

Bien qu'on ſoit deux moitiez de la ſocieté,
Ces deux moitiez pourtant n'ont point d'égalité:
L'une eſt moitié ſuprême, & l'autre ſubalterne:
L'une en tout eſt ſoûmiſe à l'autre qui gouverne;
Et ce que le ſoldat dans ſon devoir inſtruit,
Montre d'obeïſſance au Chef qui le conduit,
Le Valet à ſon Maiſtre, un Enfant à ſon Pere,
A ſon Superieur le moindre petit Frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obeïſſance, & de l'humilité,
Et du profond reſpect, où la femme doit eſtre
Pour ſon Mary, ſon Chef, ſon Seigneur, & ſon Maiſtre.
Lors qu'il jette ſur elle un regard ſerieux,
Son devoir auſſi-toſt eſt de baiſſer les yeux;
Et de n'oſer jamais le regarder en face,
Que quand d'un doux regard il luy veut faire grace:
C'eſt ce qu'entendent mal les femmes d'aujourd'huy.
Mais ne vous gaſtez pas ſur l'exemple d'autruy.
Gardez-vous d'imiter ces coquettes vilaines,
Dont par toute la Ville on chante les fredaines:
Et de vous laiſſer prendre aux aſſauts du malin,
C'eſt à dire, d'oüir aucun jeune blondin.
Songez qu'en vous faiſant moitié de ma perſonne,
C'eſt mon honneur, Agnes, que je vous abandonne;
Que cet honneur eſt tendre, & ſe bleſſe de peu;
Que ſur un tel ſujet il ne faut point de jeu,
Et qu'il eſt aux enfers des chaudieres boüillantes,
Où l'on plonge à jamais les femmes mal vivantes.
Ce que je vous dis-là ne ſont pas des chanſons,
Et vous devez du cœur devorer ces leçons.
Si voſtre ame les ſuit & fuit d'eſtre coquette,
Elle ſera toûjours comme un lis blanche & nette;
Mais s'il faut qu'à l'honneur elle faſſe un fauxbond,
Elle deviendra lors noire comme un charbon.

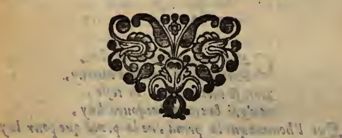
Vous

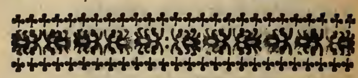
Vous paroiſtrez à tous un objet effroyable ;
Et vous irez un jour, vray partage du diable,
Boüillir dans les Enfers à toute éternité,
Dont vous veuille garder la celeſte Bonté.
Faites la reverence. Ainſi qu'une Novice
Par cœur dans le Convent doit ſçavoir ſon office,
Entrant au mariage il en faut faire autant :
Et voicy dans ma poche un écrit important
Qui vous enſeignera l'office de la femme.
J'en ignore l'Autheur : mais c'eſt quelque bonne
ame ;
Et je veux que ce ſoit voſtre unique entretien.

Il ſe leve.

Tenez ; voyons un peu ſi vous le lirez bien.

AGNES *lit.*





LES MAXIMES
DU MARIAGE.
OU
LES DEVOIRS
DE LA FEMME MARIE'E.

Avec ſon exercice journalier.

I. MAXIME.

CElle qu'un lien honneſte,
Fait entrer au lict d'autruy,
Doit ſe mettre dans la teſte,
Malgré le train d'aujourd'huy,
Que l'homme qui la prend, ne la prend que pour luy.

ARNOLPHE.

Je vous expliqueray ce que cela veut dire :
Mais pour l'heure preſente il ne faut rien que lire.

AGNES *pourſuit.*

II. MAXIME.

» *Elle ne ſe doit parer,*
» *Qu'autant que peut deſirer*

» *Le mary qui la possede.*
» *C'est luy que touche seul le soin de sa beauté ;*
» *Et pour rien doit estre compté,*
» *Que les autres la trouvent laide.*

III. MAXIME.

» *Loin ces estudes d'œillades,*
» *Ces eaux, ces blancs, ces pommades,*
» *Et mille ingrediens qui font des teints fleuris.*
» *A l'honneur tous les jours ce sont drogues mortelles,*
» *Et les soins de paroistre belles*
» *Se prennent peu pour les maris.*

IV. MAXIME.

» *Sous sa coëffe en sortant, comme l'honneur l'ordonne,*
» *Il faut que de ses yeux elle etouffe les coups ;*
» *Car pour bien plaire à son Epoux,*
» *Elle ne doit plaire à personne.*

V. MAXIME.

Hors ceux dont au mary la visite se rend,
La bonne regle deffend
De recevoir aucune ame ;
Ceux qui de galante humeur,
N'ont affaire qu'à Madame,
N'accomodent pas Monsieur.

VI. MAXIME.

Il faut des presens des hommes
Qu'elle se deffende bien :
Car dans le siecle où nous sommes,
On ne donne rien pour rien.

VII. MAXIME.

» *Dans ses meubles, dût-elle en avoir de l'ennuy,*
» *Il ne faut écritoire, ancre, papier, ny plumes ;*
» *Le mary doit, dans les bonnes coûtumes,*
» *Ecrire tout ce qui s'écrit chez luy.*

VIII. MAXIME.

» *Ces societez dereglées,*
Qu'on nomme belles assemblées,

» *Des femmes tous les jours corrompent les esprits,*
» *En bonne Politique on les doit interdire;*
» *Car c'est là que l'on conspire*
» *Contre les pauvres maris.*

IX. MAXIME.

Toute femme qui veut à l'honneur se voüer,
Doit se deffendre de joüer,
Comme d'une chose funeste:
Car le jeu fort decevant,
Pousse une femme souvent
A joüer de tout son reste.

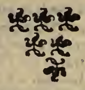
X. MAXIME.

» *Des promenades du temps,*
» *Ou repas qu'on donne aux champs,*
» *Il ne faut point qu'elle essaye.*
» *Selon les prudens cerveaux,*
» *Le mary dans ces cadeaux*
» *Est toûjours celuy qui paye.*

XI. MAXIME.

ARNOLPHE.

Vous acheverez seule, & pas à pas tantost
Je vous expliqueray ces choses comme il faut;
Je me suis souvenu d'une petite affaire:
Je n'ay qu'un mot à dire, & ne tarderay guere;
Rentrez & conservez ce Livre cherement.
Si le Notaire vient, qu'il m'attende un moment.



SCENE III.

ARNOLPHE.

Je ne puis faire mieux que d'en faire ma femme,
Ainsi que je voudray, je tourneray cette ame ;
Comme un morceau de cire entre mes mains elle est,
Et je luy puis donner la forme qui me plaist.
» Il s'en est peu falu que durant mon absence,
» On ne m'ait attrapé par son trop d'innocence :
» Mais il vaut beaucoup mieux, à dire verité,
» Que la femme qu'on a peche de ce costé.
» De ces sortes d'erreurs le remede est facile,
» Toute personne simple aux leçons est docile ;
» Et si du bon chemin on l'a fait écarter,
» Deux mots incontinent l'y peuvent rejetter.
Mais une femme habile est bien une autre beste,
Nostre sort ne dépend que de sa seule teste :
» De ce qu'elle s'y met, rien ne la fait gauchir,
» Et nos enseignemens ne font là que blanchir.
» Son bel esprit luy sert à railler nos maximes,
» A se faire souvent des vertus de ses crimes,
» Et trouver pour venir à ses coupables fins,
» Des détours à duper l'adresse des plus fins.
» Pour se parer du coup en vain on se fatigue,
» Une femme d'esprit est un diable en intrigue ;
Et dés que son caprice a prononcé tout bas
L'arrest de nostre honneur, il faut passer le pas.
Beaucoup d'honnestes gens en pourroient bien que dire.
Enfin mon étourdy n'aura pas lieu d'en rire.

Par ſon trop de caquet il a ce qu'il luy faut,
Voilà de nos François l'ordinaire defaut.
Dans la poſſeſſion d'une bonne fortune,
Le ſecret eſt toûjours ce qui les importune;
Et la vanité ſotte a pour eux tant d'appas,
Qu'ils ſe pendroient plûtoſt que de ne cauſer pas.
O que les femmes ſont du Diable bien tentées,
Lors qu'elles vont choiſir ces teſtes éventées;
Et que .... Mais le voicy : cachons-nous toûjours bien,
Et découvrons un peu quel chagrin eſt le ſien.

SCENE IV.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

JE reviens de chez vous, & le deſtin me montre
Qu'il n'a pas reſolu que je vous y rencontre.
Mais j'iray tant de fois, qu'enfin quelque moment ...

ARNOLPHE.

Hé mon Dieu, n'entrons point dans ce vain compliment.
Rien ne me faſche tant que ces ceremonies,
Et ſi l'on m'en croyoit, elles ſeroient bannies.
C'eſt un maudit uſage, & la pluſpart des gens
Y perdent ſottement les deux tiers de leur temps.
Mettons donc, ſans façon. Hé bien vos amourettes,
Puis-je, Seigneur Horace, apprendre où vous en eſtes?
J'eſtois tantoſt diſtrait par quelque viſion;
Mais depuis là-deſſus j'ay fait reflexion :

De vos premiers progrés j'admire la vîtesse,
Et dans l'évenement mon ame s'interesse.

HORACE.

Ma foy, depuis qu'à vous s'est découvert mon cœur,
Il est à mon amour arrivé du malheur.

ARNOLPHE.

Oh, oh! comment cela?

HORACE.

La fortune cruelle,
A ramené des champs le patron de la Belle.

ARNOLPHE.

Quel malheur!

HORACE.

Et de plus, à mon tres-grand regret;
Il a sceu de nous deux le commerce secret.

ARNOLPHE.

D'où diantre a-t-il si tost appris cette avanture?

HORACE.

Je ne sçay: mais enfin c'est une chose seure.
Je pensois aller rendre, à mon heure, à peu prés,
Ma petite visite à ses jeunes attraits,
Lors que changeant pour moy de ton & de visage,
Et Servante & Valet m'ont bouché le passage.
Et d'un, *retirez-vous, vous nous importunez*,
M'ont assez rudement fermé la porte au nez.

ARNOLPHE.

La porte au nez!

HORACE,

Au nez.

ARNOLPHE.

La chose est un peu forte.

HORACE.

J'ay voulu leur parler au travers de la porte:

Mais à tous mes propos ce qu'ils ont répondu,
C'est, *Vous n'entrerez point, Monsieur l'a défendu.*

ARNOLPHE.

Ils n'ont donc point ouvert?

HORACE.

Non. Et de la fenestre
Agnes m'a confirmé le retour de ce Maistre,
En me chassant de là d'un ton plein de fierté,
Accompagné d'un grez que sa main a jetté.

ARNOLPHE.

Comment d'un grez?

HORACE.

D'un grez de taille non petite,
Dont on a par ses mains regalé ma visite.

ARNOLPHE.

Diantre! ce ne sont pas des prunes que cela:
Et je trouve fascheux l'estat où vous voilà.

HORACE.

Il est vray, je suis mal par ce retour funeste.

ARNOLPHE.

Certes j'en suis fasché pour vous, je vous proteste.

HORACE.

Cet homme me rompt tout.

ARNOLPHE.

Ouy; mais cela n'est rien,
Et de vous racrocher vous trouverez moyen.

HORACE.

Il faut bien essayer par quelque intelligence,
De vaincre du jaloux l'exacte vigilance.

ARNOLPHE.

Cela vous est facile, & la fille, aprés tout,
Vous aime.

HORACE.

Asseurément.

ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

Vous en viendrez à bout.

HORACE.

Je l'espere.

ARNOLPHE.

Le grez vous a mis en déroute,
Mais cela ne doit pas vous étonner.

HORACE.

Sans doute;
Et j'ay compris d'abord que mon homme estoit là,
Qui sans se faire voir conduisoit tout cela.
Mais ce qui m'a surpris, & qui va vous surprendre,
C'est un autre incident que vous allez entendre,
Un trait hardy qu'a fait cette jeune beauté,
Et qu'on n'attendroit point de sa simplicité.
Il le faut avoüer, l'amour est un grand maistre,
Ce qu'on ne fut jamais il nous enseigne à l'estre,
Et souvent de nos mœurs l'absolu changement,
Devient par ses leçons l'ouvrage d'un moment.
De la nature en nous il force les obstacles,
Et ses effets soudains ont de l'air des miracles.
D'un avare à l'instant il fait un liberal;
Un Vaillant d'un Poltron; un Civil d'un Brutal;
Il rend agile à tout l'ame la plus pesante,
Et donne de l'esprit à la plus innocente.
Oui, ce dernier miracle éclate dans Agnes;
Car tranchant avec moy par ces termes exprés,
Retirez-vous, mon ame aux visites renonce;
Je sçay tous vos discours, & voila ma réponse.

Cette pierre ou ce grez dont vous vous étonniez,
Avec un mot de lettre est tombée à mes pieds;

Et j'admire de voir cette lettre ajuſtée,
Avec le ſens des mots, & la pierre jettée.
D'une telle action n'eſtes-vous pas ſurpris ?
L'Amour ſçait-il pas l'art d'aiguiſer les eſprits ?
Et peut on me nier que ſes flâmes puiſſantes,
Ne faſſent dans un cœur des choſes étonnantes ?
Que dites-vous du tout, & de ce mot d'écrit ?
Euh! n'admirez-vous point cette adreſſe d'eſprit ?
Trouvez-vous pas plaiſant de voir quel perſonnage,
A joué mon jaloux dans tout ce badinage.
Dites....

ARNOLPHE.

Oui fort plaiſant.

HORACE.

Arnolphe rit d'un air forcé.

Riez-en donc un peu.
Cet homme gendarmé d'abord contre mon feu,
Qui chez luy ſe retranche, & de grez fait parade,
Comme ſi j'y voulois entrer par eſcalade,
Qui pour me repouſſer dans ſon bizarre effroy,
Anime du dedans tous ſes gens contre moy,
Et qu'abuſe à ſes yeux par ſa machine même,
Celle qu'il veut tenir dans l'ignorance extrême.
Pour moy je vous l'avouë, encor que ſon retour
En un grand embarras jette icy mon amour,
Je tiens cela plaiſant autant qu'on ſçauroit dire;
Je ne puis y ſonger ſans de bon cœur en rire;
Et vous n'en riez pas aſſez à mon avis.

ARNOLPHE *avec un ris forcé.*

Pardonnez-moy, j'en ris tout autant que je puis.

HORACE.

Mais il faut qu'en amy je vous montre sa lettre.
Tout ce que son cœur sent, sa main a sceu l'y mettre :
Mais en termes touchans, & tout pleins de bonté,
De tendresse innocente, & d'ingenuité;
De la maniere enfin que la pure nature
Exprime de l'Amour la premiere blessure.

ARNOLPHE *bas.*

Voilà, fripponne, à quoy l'écriture te sert,
Et contre mon dessein l'art t'en fut découvert.

HORACE *lit.*

JE veux vous écrire, & je suis bien en peine par où je m'y prendray. J'ay des pensées que je desirerois que vous sceussiez : mais je ne sçay comment faire pour vous les dire, & je me deffie de mes paroles. Comme je commence à connoistre qu'on m'a toûjours tenuë dans l'ignorance, j'ay peur de mettre quelque chose qui ne soit pas bien, & d'en dire plus que je ne devrois. En verité je ne sçay ce que vous m'avez fait ; mais je sens que je suis fâchée à mourir de ce qu'on me fait faire contre vous, que j'auray toutes les peines du monde à me passer de vous, & que je serois bien aise d'estre à vous Peut-estre qu'il y a du mal à dire cela ; mais enfin je ne puis m'empescher de le dire, & je voudrois que cela se pust faire, sans qu'il y en eust. On me dit fort, que tous les jeunes hommes sont des trompeurs, qu'il ne les faut point écouter ; & que

tout ce que vous me dites, n'est que pour m'abuser: mais je vous asseure, que je n'ay pû encore me figurer cela de vous, & je suis si touchée de vos paroles, que je ne sçaurois croire qu'elles soient menteuses. Dites-moy franchement ce qui en est: car enfin, comme je suis sans malice, vous auriez le plus grand tort du monde, si vous me trompiez; & je pense que j'en mourrois de déplaisir.

ARNOLPHE.

Hom chienne!

HORACE.

Qu'avez-vous?

ARNOLPHE.

Moy? rien; c'est que je tousse.

HORACE.

Avez-vous jamais veu d'expression plus douce?
Malgré les soins maudits d'un injuste pouvoir,
Un plus beau naturel se peut-il faire voir?
Et n'est-ce pas sans doute un crime punissable,
De gaster meschamment ce fond d'ame admirable;
D'avoir dans l'ignorance & la stupidité,
Voulu de cet esprit étouffer la clarté?
L'amour a commencé d'en déchirer le voile,
Et si par la faveur de quelque bonne estoile,
Je puis, comme j'espere, à ce franc animal
Ce traistre, ce bourreau, ce faquin, ce brutal....

ARNOLPHE.

Adieu.

HORACE.

Comment si viste ?

ARNOLPHE.

Il m'est dans la pensée
Venu tout maintenant une affaire pressée.

HORACE

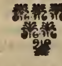
Mais ne sçauriez-vous point, comme on la tient de prés,
Qui dans cette maison pourroit avoir accés ?
J'en use sans scrupule, & ce n'est pas merveille,
Qu'on se puisse entre amis servir à la pareille.
Je n'ay plus là-dedans que gens pour m'observer ;
Et servante & valet que je viens de trouver,
N'ont jamais de quelque air que je m'y sois pû prendre,
Adoucy leur rudesse à me vouloir entendre.
J'avois pour de tels coups certaine vieille en main,
D'un genie à vray dire au dessus de l'humain.
Elle m'a dans l'abord servi de bonne sorte :
Mais depuis quatre jours la pauvre femme est morte.
Ne me pourriez-vous point ouvrir quelque moyen ?

ARNOLPHE.

Non vrayment, & sans moy vous en trouverez bien.

HORACE.

Adieu donc. Vous voyez ce que je vous confie.



SCENE V.

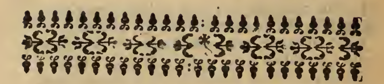
ARNOLPHE.

COmme il faut devant luy que je me mortifie !
Quelle peine à cacher mon déplaisir cuisant !
Quoy ! pour une innocente, un esprit si present !
Elle a feint d'estre telle à mes yeux, la traistresse;
Ou le diable à son ame a soufflé cette adresse.
» Enfin me voila mort par ce funeste écrit.
» Je voy qu'il a, le traistre, empaumé son esprit;
» Qu'à ma suppression il s'est ancré chez elle;
» Et c'est mon desespoir, & ma peine mortelle.
» Je souffre doublement dans le vol de son cœur,
» Et l'amour y pâtit aussi bien que l'honneur.
» J'enrage de trouver cette place usurpée,
» Et j'enrage de voir ma prudence trompée.
» Je sçay que pour punir son amour libertin,
» Je n'ay qu'à laisser faire à son mauvais destin;
» Que je seray vangé d'elle par elle-mesme:
» Mais il est bien fascheux de perdre ce qu'on aime.
Ciel! puis que pour un choix j'ay tant philosophé,
Faut-il de ses appas m'estre si fort coëffé ?
Elle n'a n'y parens, ny support, ny richesse,
Elle trahit mes soins, mes bontez, ma tendresse;
Et cependant je l'aime aprés ce lâche tour,
Jusqu'à ne me pouvoir passer de cet amour:
Sot, n'as-tu point de honte ? Ah, je créve, j'enrage,
Et je souffleterois mille fois mon visage.

Je veux entrer un peu : mais ſeulement pour voir
Quelle eſt ſa contenance aprés un trait ſi noir.
Ciel ! faites que mon front ſoit exempt de diſgrace ;
Ou bien s'il eſt écrit, qu'il faille que j'y paſſe,
Donnez-moy tout au moins pour de tels accidens,
La conſtance qu'on voit à de certaines gens.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE.



'AY peine, je l'avouë, à demeurer en place,
Et de mille soucis mon esprit s'embarasse,
Pour pouvoir mettre un ordre & dedans & dehors,
Qui du godelureau rompe tous les efforts.
De quel œil la traitresse a soustenu ma veuë!
De tout ce qu'elle a fait elle n'est point émeuë,
Et bien qu'elle me mette à deux doigts du trépas,
On diroit à la voir qu'elle n'y touche pas.
Plus en la regardant je la voyois tranquille,
Plus je sentois en moy s'echauffer une bile;
Et ces boüillans transports dont s'enflammoit mon cœur,
Y sembloient redoubler mon amoureuse ardeur.
J'estois aigry, fâché, desesperé contr'elle,
Et cependant jamais je ne la vis si belle;
Jamais ses yeux aux miens n'ont paru si perçans;
Jamais je n'eus pour eux des desirs si pressans,

Et je sens là-dedans qu'il faudra que je créve,
Si de mon triste sort la disgrace s'acheve.
Quoy? j'auray dirigé son éducation,
Avec tant de tendresse & de precaution?
Je l'auray fait passer chez moy dés son enfance,
Et j'en auray chery la plus tendre esperance?
Mon cœur aura bâty sur ses attraits naissans;
Et crû la mitonner pour moy durant treize ans?
Afin qu'un jeune fou dont elle s'amourache,
Me la vienne enlever jusques sur la moustache,
Lors qu'elle est avec moy mariée à demy.
Non parbleu, non parbleu, petit sot mon amy:
Vous aurez beau tourner, ou j'y perdray mes peines,
Ou je rendray, ma foy, vos esperances vaines,
Et de moy tout-à-fait vous ne vous rirez point.

SCENE II.

LE NOTAIRE, ARNOLPHE.

LE NOTAIRE.

AH, le voilà! Bon jour: me voicy tout à point, Pour dresser le Contract que vous souhaitez faire.

ARNOLPHE *sans le voir.*

Comment faire?

LE NOTAIRE.

Il le faut dans la forme ordinaire.

ARNOLPHE *sans le voir.*

A mes précautions je veux songer de prés.

LE NOTAIRE.

Je ne passeray rien contre vos interests.

ARNOLPHE *sans le voir.*
Il se faut garantir de toutes les surprises.
LE NOTAIRE.
Suffit qu'entre mes mains vos affaires soient mi-
ses.
Il ne vous faudra point de peur d'estre deceu,
Quittancer le Contract que vous n'ayez receu.
ARNOLPHE *sans le voir.*
J'ay peur si je vais faire éclater quelque chose,
Que de cet incident par la ville on ne cause.
LE NOTAIRE.
Et bien il est aisé d'empescher cet éclat ;
Et l'on peut en secret faire nostre contrat.
ARNOLPHE *sans le voir.*
Mais comment faudra-t-il qu'avec elle j'en sorte ?
LE NOTAIRE.
Le douaire se regle au bien qu'on vous apporte.
ARNOLPHE *sans le voir.*
Je l'aime ; & cet amour est mon grand embarras.
LE NOTAIRE.
On peut avantager une femme en ce cas.
ARNOLPHE *sans le voir.*
Quel traitement luy faire en pareille avanture ?
LE NOTAIRE.
L'ordre est que le futur doit douer la future
Du tiers du dot qu'elle a : mais cet ordre n'est
rien,
Et l'on va plus avant lors que l'on le veut bien.
ARNOLPHE *sans le voir.*
Si....
LE NOTAIRE. *Arnolphe l'appercevant.*
Pour le préciput, il les regarde ensemble.
Je dis que le futur peut comme bon luy semble
Douer la future.
ARNOLPHE *l'ayant apperceu.*
Euh !

LE NOTAIRE.

Il peut l'avantager
Lors qu'il l'aime beaucoup, & qu'il veut l'obliger,
Et cela par douaire, ou prefix qu'on appelle,
Qui demeure perdu par le trépas d'icelle;
Ou sans retour qui va de ladite à ses hoirs;
Ou coustumier, selon les differens vouloirs,
Ou par donation dans le contrat formelle,
Qu'on fait ou pure & simple, ou qu'on fait mutuelle,
Pourquoy hausser le dos? est-ce qu'on parle en fat,
Et que l'on ne sçait pas les formes du contrat?
Qui me les apprendra? personne, je présume.
Sçai-je pas qu'estant joints, on est par la Coûtume,
Communs en meubles, biens immeubles, & conquests,
A moins que par un acte on y renonce exprés?
Sçai-je pas que le tiers du bien de la future
Entre en communauté, pour....

ARNOLPHE.

Oui, c'est chose seure,
Vous sçavez tout cela: mais qui vous en dit mot?

LE NOTAIRE.

Vous qui me pretendez faire passer pour sot,
En me haussant l'épaule, & faisant la grimace.

ARNOLPHE.

La peste soit fait l'homme, & sa chienne de face.
Adieu: c'est le moyen de vous faire finir.

LE NOTAIRE.

Pour dresser un Contrat m'a-t-on pas fait venir?

ARNOLPHE.

Oui, je vous ay mandé; mais la chose est remise;
Et l'on vous mandera quand l'heure sera prise.
Voyez quel Diable d'homme avec son entretien!

LE NOTAIRE.

Je pense qu'il en tient, & je croy penser bien.

SCENE III.

LE NOTAIRE, ALAIN.
GEORGETTE.

LE NOTAIRE.

M'Estes-vous pas venu querir pour vostre Maistre ?

ALAIN.

Oui.

LE NOTAIRE.

J'ignore pour qui vous le pouvez connaistre :
Mais allez de ma part luy dire de ce pas,
Que c'est un fou fieffé.

GEORGETTE.

Nous n'y manquerons pas.

SCENE IV.

ALAIN, GEORGETTE.
ARNOLPHE.

ALAIN.

Monsieur....

ARNOLPHE

Approchez-vous, vous estes mes fidelles
Mes bons, mes vrais amis, & j'en sçay des nouvelles.

ALAIN.

Le Notaire.

ARNOLPHE.

Laiſſons, c'eſt pour quelqu'autre jour.
On vent à mon honneur jouer d'un mauvais tour:
Et quel affront pour vous, mes enfans, pourroit-c'eſtre,
Si l'on avoit oſté l'honneur à voſtre Maiſtre?
Vous n'oſeriez aprés paroiſtre en nul endroit,
Et chacun vous voyant vous montreroit au doigt.
Donc, puis qu'autant que moy l'affaire vous regarde,
Il faut de voſtre part faire une telle garde,
Que ce galant ne puiſſe en aucune façon....

GEORGETTE.

Vous nous avez tantoſt montré noſtre leçon.

ARNOLPHE.

Mais à ſes beaux diſcours, gardez bien de vous rendre.

ALAIN.

Oh! vrayment....

GEORGETTE.

Nous ſçavons comme il faut s'en défendre.

ARNOLPHE.

S'il venoit doucement: Alain, mon pauvre cœur,
Par un peu de ſecours ſoulage ma langueur.

ALAIN.

Vous eſtes un ſot.

ARNOLPHE.

Bon. *à Georgette* Georgette ma mignonne,
Tu me parois ſi douce, & ſi bonne perſonne.

GEORGETTE.

Vous eſtes un nigaut.

ARNOLPHE.

Bon. *à Alain.* Quel mal trouves-tu
Dans un deſſein honneſte, & tout plein de vertu?

ALAIN.

Vous estes un frippon.

ARNOLPHE.

Fort bien. *à Georgette.* Ma mort est seure,
Si tu ne prends pitié des peines que j'endure.

GEORGETTE.

Vous estes un beneſt, un impudent.

ARNOLPHE.

Fort bien.
Je ne ſuis pas un homme à vouloir rien pour rien
Je ſçay quand on me ſert en garder la memoire :
Cependant par avance, Alain, voilà pour boire,
Et voilà pour t'avoir, Georgette, un cottillon.
Ils tendent tous deux la main, & prennent l'argent.
Ce n'eſt de mes bien-faits qu'un ſimple échantillon.
Toute la courtoiſie, enfin, dont je vous preſſe,
C'eſt que je puiſſe voir voſtre belle Maiſtreſſe.

GEORGETTE *le pouſſant.*

A d'autres.

ARNOLPHE.

Bon cela.

ALAIN *le pouſſant.*

Hors d'icy.

ARNOLPHE.

Bon.

GEORGETTE *le pouſſant.*

Mais toſt.

ARNOLPHE.

Bon. Hola, c'eſt aſſez.

GEORGETTE.

Fais-je pas comme il faut ?

ALAIN.

Eſt-ce de la façon que vous voulez l'entendre ?

ARNOLPHE.

Oui, fort bien ; hors l'argent qu'il ne faloit pas prendre.

GEORGETTE.

Nous ne nous sommes pas souvenus de ce point.

ALAIN.

Voulez-vous qu'à l'instant nous recommencions?

ARNOLPHE.

Point.

Suffit, rentrez tous deux.

ALAIN.

Vous n'avez rien qu'à dire.

ARNOLPHE.

Non, vous dis-je, rentrez, puis que je le desire.
Je vous laisse l'argent; allez je vous rejoins,
Ayez bien l'œil à tout, & secondez mes soins.

SCENE V.

ARNOLPHE.

» JE veux pour espion qui soit d'exacte veuë,
» Prendre le Savetier du coin de nostre ruë.
» Dans la maison toûjours je pretends la tenir,
» Y faire bonne garde, & sur tout en bannir
» Vendeuses de Rubans, Perruquieres, Coëffeuses;
» Faiseuses de Mouchoirs, Gantieres, Revendeuses,
» Tous ces gens qui sous main travaillent chaque jour
» A faire reussir les mysteres d'amour.
Enfin j'ay veu le monde, & j'en sçay les finesses,
Il faudra que mon homme ait de grandes adresses,
Si Message ou Poulet de sa part peut entrer.

SCENE VI.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

LA place m'eſt heureuſe à vous y rencontrer.
Je viens de l'echapper belle, je vous jure.
Au ſortir d'avec vous ſans prévoir l'avanture,
Seule dans ce balcon j'ay veu paroiſtre Agnes,
Qui des arbres prochains prenoit un peu le frais,
Aprés m'avoir fait ſigne, elle a ſceu faire en ſorte,
Deſcendant au jardin, de m'en ouvrir la porte:
Mais à peine tous deux dans ſa chambre eſtions-nous,
Qu'elle a ſur les degrez entendu ſon jaloux;
Et tout ce qu'elle a pû, dans un tel acceſſoire,
C'eſt de me renfermer dans une grande armoire.
Il eſt entré d'abord, je ne le voyois pas,
Mais je l'oyois marcher, ſans rien dire, à grands pas;
Pouſſer de temps en temps des ſoûpirs pitoyables,
Et donnant quelquefois de grands coups ſur les tables,
Frappant un petit chien qui pour luy s'émouvoit;
Et jettant bruſquement les hardes qu'il trouvoit;
Il a meſme caſſé, d'une main mutinée,
Des vaſes dont la belle ornoit ſa cheminée.
Et ſans doute il faut bien qu'à ce becque cornu,
Du trait qu'elle a joué quelque jour ſoit venu.
Enfin aprés vingt tours ayant de la maniere,
Sur ce qui n'en peut mais déchargé ſa colere,
Mon jaloux inquiet ſans dire ſon ennuy,
Eſt ſorty de la chambre & moy de mon étuy.
Nous n'avons point voulu, de peur du perſonnage,
Riſquer à nous tenir enſemble davantage,

C'eſtoit

C'estoit trop hazarder : mais je dois cette nuit,
Dans sa chambre un peu tard m'introduire sans bruit:
En toussant par trois fois je me feray connoistre,
Et je dois au signal voir ouvrir la fenestre,
Dont avec une échelle & secondé d'Agnes,
Mon amour taschera de me gagner l'accez.
Comme à mon seul amy je veux bien vous l'apprendre,
L'allegresse du cœur s'augmente à la répandre,
Et goûtast-on cent fois un bon-heur tout parfait,
On n'en est pas content si quelqu'un ne le sçait.
Vous prendrez part, je pense, à l'heur de mes affaires,
Adieu, je vais songer aux choses necessaires.

SCENE VII.

ARNOLPHE.

QUoy l'astre qui s'obstine à me desesperer,
Ne me donnera pas le temps de respirer ?
Coup sur coup je verray par leur intelligence,
De mes soins vigilans confondre la prudence ?
» Et je seray la duppe en ma maturité,
» D'une jeune innocente & d'un jeune éventé ?
» En sage Philosophe on m'a veu vingt années,
» Contempler des maris les tristes destinées,
» Et m'instruire avec soin de tous les accidens,
» Qui font dans le malheur tomber les plus prudens.
» Des disgraces d'autruy profitant dans mon ame,
» J'ay cherché les moyens voulant prendre une femme,
» De pouvoir garantir mon front de tous affronts,
» Et le tirer du pair d'avec les autres fronts :

» Pour ce noble dessein j'ay crû mettre en pratique,
» Tout ce que peut trouver l'humaine politique;
» Et comme si du sort il estoit arresté,
» Que nul homme icy bas n'en seroit exempté,
» Aprés l'experience, & toutes les lumieres,
» Que j'ay pû m'acquerir sur de telles matieres,
» Aprés vingt ans & plus, de meditation,
» Pour me conduire en tout avec précaution,
» De tant d'autres maris j'aurois quitté la trace,
» Pour me trouver aprés dans la mesme disgrace!
Ah! bourreau de destin, vous en aurez menty:
De l'objet qu'on poursuit, je suis encor nanty;
Si son cœur m'est volé par ce blondin funeste,
J'empescheray du moins qu'on s'empare du reste;
Et cette nuit qu'on prend pour ce galant exploit,
Ne se passera pas si doucement qu'on croit.
Ce m'est quelque plaisir, parmy tant de tristesse,
Que l'on me donne avis du piege qu'on me dresse,
Et que cet étourdy qui veut m'estre fatal.
Fasse son confident de son propre Rival.

SCENE VIII.

CHRISALDE, ARNOLPHE.

CHRISALDE.

ET bien souperons-nous avant la promenade?

ARNOLPHE.

Non, je jeûne ce soir.

CHRISALDE.

D'où vient cette boutade?

ARNOLPHE.

De grace excusez-moy, j'ay quelqu'autre embaras.

CHRISALDE.

Vostre hymen resolu ne se fera-t il pas?

ARNOLPHE.

C'est trop s'inquieter des affaires des autres.

CHRISALDE.

Oh, oh, si brusquement! quels chagrins sont les vostres?
Seroit-il point, compere, à vostre passion,
Arrivé quelque peu de tribulation?
Je le jurerois presque à voir vostre visage.

ARNOLPHE.

Quoy qu'il m'arrive, au moins, auray-je l'avantage,
De ne pas ressembler à de certaines gens,
Qui souffrent doucement l'approche des galans.

CHRISALDE.

C'est un estrange fait qu'avec tant de lumieres,
Vous vous effarouchiez toûjours sur ces matieres;
Qu'en cela vous mettiez le souverain bon-heur,
Et ne conceviez point au monde d'autre honneur.

Estre avare, brutal, fourbe, méchant & lasche,
N'est rien à vostre avis auprés de cette tache;
Et de quelque façon qu'on puisse avoir vécu,
On est homme d'honneur quand on n'est point cocu.
A le bien prendre, au fond, pourquoy voulez-vous
croire,
Que de ce cas fortuit dépende nostre gloire?
Et qu'une ame bien née ait à se reprocher,
L'injustice d'un mal qu'on ne peut empescher?
Pourquoy voulez-vous, dis-je, en prenant une fem-
me,
Qu'on soit digne à son choix de loüange ou de blâme,
Et qu'on s'aille former un monstre plein d'effroy,
De l'affront que nous fait son manquement de foy?
Mettez-vous dans l'esprit qu'on peut du cocuage,
Se faire en galant homme une plus douce image;
Que des coups du hazard aucun n'estant garant,
Cet accident de soy doit estre indifferent;
Et qu'enfin tout le mal, quoy que le monde glo-
se,
N'est que dans la façon de recevoir la chose.
Et pour se bien conduire en ces difficultez,
Il y faut comme en tout fuir les extrémitez;
N'imiter pas ces gens un peu trop debonnaires,
Qui tirent vanité de ces sortes d'affaires:
De leurs femmes toûjours vont citant les galans,
En font par tout l'éloge & prosnent leurs talens;
Témoignent avec eux d'estroites simpathies;
Sont de tous leurs cadeaux, de toutes leurs par-
ties,
Et font qu'avec raison les gens sont estonnez,
De voir leur hardiesse à montrer là leur nez;
Ce procedé, sans doute, est tout-à-fait blâmable:
Mais l'autre extrémité n'est pas moins condamnable.
Si je n'approuve pas ces amis des galans,
Je ne suis pas aussi pour ces gens turbulens,

Dont l'imprudent chagrin qui tempeste & qui gronde,
Attire au bruit qu'il fait, les yeux de tout le monde;
Et qui par cet éclat semblent ne pas vouloir
Qu'aucun puisse ignorer ce qu'ils peuvent avoir.
Entre ces deux partis, il en est un honneste,
Où dans l'occasion l'homme prudent s'arreste;
Et quand on le sçait prendre on n'a point à rougir,
Du pis dont une femme avec nous puisse agir.
Quoy qu'on en puisse dire, enfin, le cocuage
Sous des traits moins affreux aisément s'envisage;
Et, comme je vous dis, toute l'habileté,
Ne va qu'à le sçavoir tourner du bon costé.

ARNOLPHE

Aprés ce beau discours, toute la confrairie
Doit un remercîment à vostre Seigneurie:
Et quiconque voudra vous entendre parler,
Montrera de la joye à s'y voir enroller.

CHRISALDE.

Je ne dis pas cela, car c'est ce que je blâme:
Mais comme c'est le sort qui nous donne une femme,
Je dis que l'on doit faire ainsi qu'au jeu de dez,
Où, s'il ne vous vient pas ce que vous demandez,
Il faut jouer d'adresse, & d'une ame reduite,
Corriger le hazard par la bonne conduite.

ARNOLPHE.

C'est à dire dormir & manger toûjours bien,
Et se persuader que tout cela n'est rien.

CHRISALDE.

Vous pensez vous mocquer: mais à ne vous rien feindre,
Dans le monde je voy cent choses plus à craindre,
Et dont je me ferois un bien plus grand malheur,
Que de cet accident qui vous fait tant de peur.
Pensez vous qu'à choisir de deux choses prescrites,
Je n'aimasse pas mieux estre ce que vous dites,

Que de me voir mary de ces femmes de bien,
Dont la mauvaise humeur fait un procez sur rien?
Ces dragons de vertu, ces honnestes diablesses,
Se retranchant toûjours sur leurs sages prouesses;
Qui pour un petit tort qu'elles ne nous font pas,
Prennent droit de traiter les gens de haut en bas,
Et veulent, sur le pied de nous estre fidelles,
Que nous soyons tenus à tout endurer d'elles.
Encor un coup, compere, apprenez qu'en effet,
Le Cocuage n'est que ce que l'on le fait,
Qu'on peut le souhaiter pour de certaines causes,
Et qu'il a ses plaisirs comme les autres choses.

ARNOLPHE.

Si vous estes d'humeur à vous en contenter,
Quant à moy ce n'est pas la mienne d'en taster;
Et plûtost que subir une telle avanture....

CHRISALDE.

Mon Dieu, ne jurez point de peur d'estre parjure.
Si le sort l'a reglé, vos soins sont superflus,
Et l'on ne prendra pas vostre avis là-dessus.

ARNOLPHE.

Moy, je serois cocu!

CHRISALDE.

Vous voila bien malade!
Mille gens le sont bien sans vous faire bravade;
Qui de mine, de cœur, de biens & de maison,
Ne feroient avec vous nulle comparaison.

ARNOLPHE.

Et moy, je n'en voudrois avec eux faire aucune.
Mais cette raillerie en un mot m'importune:
Brisons là, s'il vous plaist.

CHRISALDE.

Vous estes en courroux.
Nous en sçaurons la cause: Adieu, souvenez-vous,
Quoy que sur ce sujet vostre honneur vous inspire,

ARNOLPHE.

Que c'eſt eſtre à demy ce que l'on vient de dire,
Que de vouloir jurer qu'on ne le ſera pas.
Moy, je le jure encore, & je vais de ce pas.
Contre cet accident trouver un bon remede.

SCENE IX.

ARNOLPHE, ALAIN,
GEORGETTE.

ARNOLPHE.

MEs amis, c'eſt icy que j'implore voſtre aide:
Je ſuis édifié de voſtre affection,
Mais il faut qu'elle éclatte en cette occaſion;
Et ſi vous m'y ſervez ſelon ma confiance,
Vous eſtes aſſeurez de voſtre recompenſe.
L'homme que vous ſçavez, n'en faites point de bruit,
Veut, comme je l'ay ſceu, m'attraper cette nuit,
Dans la chambre d'Agnes entrer par eſcalade:
Mais il luy faut nous trois dreſſer une embuſcade.
Je veux que vous preniez chacun un bon baſton,
Et quand il ſera prés du dernier eſchelon,
(Car dans le temps qu'il faut j'ouvriray la feneſtre)
Que tous deux à l'envy vous me chargiez ce traiſtre:
Mais d'un air dont ſon dos garde le ſouvenir,
Et qui luy puiſſe apprendre à n'y plus revenir;
Sans me nommer pourtant en aucune maniere,
Ny faire aucun ſemblant que je ſeray derriere.
Auriez-vous bien l'eſprit de ſervir mon courroux?

ALAIN.

S'il ne tient qu'à frapper, mon Dieu tout eſt à nous,
Vous verrez, quand je bats, ſi j'y vais de main morte.

GEORGETTE.

La mienne , quoiqu'aux yeux elle ſemble moins forte,
N'en quitte pas ſa part à le bien étriller.

ARNOLPHE.

Rentrez donc, & ſur tout gardez de babiller.
Voila pour le prochain une leçon utile,
Et ſi tous les Maris qui ſont en cette Ville,
De leurs Femmes ainſi recevoient le Galant,
Le nombre des Cocus ne ſeroit pas ſi grand.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ARNOLPHE, ALAIN, GEORGETTE.

ARNOLPHE.



RAISTRES, qu'avez-vous fait par cette violence ?

ALAIN.

Nous vous avons rendu, Monsieur, obeïssance.

ARNOLPHE.

De cette excuse en vain vous voulez vous armer,
L'ordre estoit de le battre, & non de l'assommer ;
Et c'estoit sur le dos, & non pas sur la teste,
Que j'avois commandé qu'on fist choir la tempeste.
Ciel ! dans quel accident me jette icy le sort ?
Et que puis-je resoudre à voir cet homme mort ?
Rentrez dans la maison, & gardez de rien dire
De cet ordre innocent que j'ay pû vous prescrire.
Le jour s'en va paroistre & je vais consulter
Comment dans ce malheur je me dois comporter.
Helas ! que deviendray-je ? & que dira le pere,
Lors qu'inopinément il sçaura cette affaire ?

SCENE II.

HORACE, ARNOLPHE.

HORACE.

Il faut que j'aille un peu reconnoistre qui c'est.

ARNOLPHE.

Eust-on jamais préveu... Qui va-là ? s'il vous plaist.

HORACE.

C'est vous, Seigneur. Arnolphe ?

ARNOLPHE.

Ouy : mais vous...

HORACE.

C'est Horace.
Je m'en allois chez vous, vous prier d'une grace.
Vous sortez bien matin.

ARNOLPHE *bas.*

Quelle confusion !
Est-ce un enchantement ? est-ce une illusion ?

HORACE.

J'estois, à dire vray dans une grande peine ;
Et je benis du Ciel la bonté souveraine,
Qui fait qu'à point nommé je vous rencontre ainsi,
Je viens vous avertir que tout a réüssi,
Et mesme beaucoup plus que je n'eusse osé dire,
Et par un incident qui devoit tout détruire.
Je ne sçay point par où l'on a pû soupçonner
Cette assignation qu'on m'avoit sceu donner ;

Mais estant sur le point d'atteindre à la fenestre,
J'ay, contre mon espoir, veu quelques gens paroistre,
Qui sur moy brusquement levant chacun le bras,
M'ont fait manquer le pied & tomber jusqu'en bas;
Et ma cheute aux dépens de quelque meurtrisseure,
De vingt coups de baston m'a sauvé l'avanture.
Ces gens là (dont estoit je pense mon jaloux,)
Ont imputé ma cheute à l'effort de leurs coups;
Et comme la douleur un assez long espace
M'a fait sans remuer demeurer sur la place,
Ils ont crû tout de bon qu'ils m'avoient assommé;
Et chacun d'eux s'en est aussi-tost alarmé.
J'entendois tout le bruit dans le profond silence,
L'un l'autre ils s'accusoient de cette violence;
Et sans lumiere aucune, en querellant le sort,
Sont venus doucement taster si j'estois mort.
Je vous laisse à penser si dans la nuit obscure,
J'ay d'un vray trépassé sceu tenir la figure.
Ils se sont retirez avec beaucoup d'effroy;
Et comme je songeois à me retirer, moy,
De cette feinte mort la jeune Agnes émeuë,
Avec empressement est devers moy venuë:
Car les discours qu'entre-eux ces gens avoient tenus,
Jusques à son oreille estoient d'abord venus,
Et pendant tout ce trouble estant moins observée,
Du logis aisément elle s'estoit sauvée.
Mais me trouvant sans mal, elle a fait éclater
Un transport difficile à bien representer.
Que vous diray-je? enfin cette aimable personne
A suivi les conseils que son amour luy donne;
N'a plus voulu songer à retourner chez soy,
Et de tout son destin s'est commise à ma foy.
Considerez un peu par ce trait d'innocence,
Où l'expose d'un fou la haute impertinence;

Et quels fâcheux perils elle pourroit courir,
Si j'estois maintenant homme à la moins cherir.
Mais d'un trop pur amour mon ame est embrasée,
J'aimerois mieux mourir que l'avoir abusée;
Je luy vois des appas dignes d'un autre sort,
Et rien ne m'en sçauroit separer que la mort.
Je prévoy là-dessus l'emportement d'un pere:
Mais nous prendrons le temps d'appaiser sa colere.
A des charmes si doux je me laisse emporter,
Et dans la vie, enfin, il se faut contenter.
Ce que je veux de vous, sous un secret fidelle,
C'est que je puisse mettre en vos mains cette Belle:
Que dans vostre maison, en faveur de mes feux,
Vous luy donniez retraite au moins un jour ou deux:
Outre qu'aux yeux du monde il faut cacher sa fuite,
Et qu'on en pourroit faire une exacte poursuite;
Vous sçavez qu'une fille, aussi de sa façon
Donne avec un jeune homme un estrange soupçon;
Et comme c'est à vous, seur de vostre prudence,
Que j'ay fait de mes feux entiere confidence,
C'est à vous seul aussi, comme amy genereux,
Que je puis confier ce dépost amoureux.

ARNOLPHE.

Je suis, n'en doutez point, tout à vostre service.

HORACE.

Vous voulez bien me rendre un si charmant office?

ARNOLPHE.

Tres volontiers, vous dis-je, & je me sens ravir
De cette occasion que j'ay de vous servir;
Je rends graces au Ciel de ce qu'il me l'envoye,
Et n'ay jamais rien fait avec si grande joye.

HORACE

Que je suis redevable à toutes vos bontez!
J'avois de vostre part craint des difficultez:
Mais vous estes du monde, & dans vostre sagesse
Vous sçavez excuser le feu de la jeunesse.

Un de mes gens la garde au coin de ce détour.

ARNOLPHE.

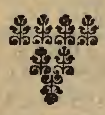
Mais comment ferons-nous ? car il fait un peu
jour.
Si je la prens icy, l'on me verra peut-estre,
Et s'il faut que chez moy vous veniez à paroistre,
Des valets causeront. Pour jouer au plus seur,
Il faut me l'amener dans un lieu plus obscur :
Mon allée est commode, & je l'y vais attendre.

HORACE.

Ce sont precautions qu'il est fort bon de prendre.
Pour moy je ne feray que vous la mettre en main,
Et chez moy sans éclat je retourne soudain.

ARNOLPHE.

Ah fortune ! ce trait d'avanture propice,
Repare tous les maux que m'a fait ton caprice.



SCENE III.

AGNES, HORACE, ARNOLPHE.

HORACE *à Agnes.*

NE soyez point en peine, où je vais vous mener,
C'est un logement seur que je vous fais donner.
Vous loger avec moy ce seroit tout détruire,
Entrez dans cette porte, & laissez-vous conduire.
Arnolphe luy prend la main sans qu'elle le connoisse.

AGNES.

Pourquoy me quittez-vous?

HORACE.

Chere Agnes, il le faut.

AGNES.

Songez donc, je vous prie, à revenir bien-tost.

HORACE.

J'en suis assez pressé par ma flâme amoureuse.

AGNES.

Quand je ne vous vois point, je ne suis point joyeuse.

HORACE.

Hors de vostre presence on me voit triste aussi.

AGNES.

Helas! s'il estoit vray, vous resteriez icy.

HORACE.

Quoy! vous pourriez douter de mon amour extrême?

AGNES.

Non, vous ne m'aimez pas autant que je vous aime. *Arnolphe la tire.*
Ah! l'on me tire trop.

HORACE.

C'eſt qu'il eſt dangereux,
Chere Agnes, qu'en ce lieu nous ſoyons veus tous deux.
Et ce parfait amy de qui la main vous preſſe,
Suit le zele prudent qui pour nous l'intereſſe.

AGNES.

Mais ſuivre un inconnu que....

HORACE.

N'apprehendez rien,
Entre de telles mains vous ne ſerez que bien.

AGNES.

Je me trouverois mieux entre celles d'Horace.
Et j'aurois....

à Arnolphe qui la tire encore.

Attendez.

HORACE.

Adieu, le jour me chaſſe.

AGNES.

Quand vous verray-je donc ?

HORACE.

Bien-toſt aſſeurément.

AGNES.

Que je vais m'ennuyer juſques à ce moment !

HORACE.

Grace au Ciel, mon bon-heur n'eſt plus en concurrence,
Et je puis maintenant dormir en aſſeurance.

SCENE IV.

ARNOLPHE, AGNES.

ARNOLPHE *le nez dans son manteau.*

Venez, ce n'est pas là que je vous logeray,
Et vostre giste ailleurs est par moy preparé,
Je pretends en lieu seur mettre vostre personne.
Me connoissez vous ?

AGNES *le reconnoissant.*

Hay.

ARNOLPHE.

Mon visage, friponne,
Dans cette occasion rend vos sens effrayez,
Et c'est à contre-cœur qu'icy vous me voyez :
Je trouble en ses projets l'amour qui vous possede,
N'appellez point des yeux le Galant à vostre aide.

Agnes regarde si elle ne verra point Horace.

Il est trop éloigné pour vous donner secours.
Ah, ah, si jeune encor, vous jouez de ces tours ;
Vostre simplicité qui semble sans pareille,
Demande si l'on fait les Enfans par l'oreille,
Et vous sçavez donner des rendez-vous la nuit,
Et pour suivre un Galant vous évader sans bruit.
Tu-dieu ! comme avec luy vostre langue cajole !
Il faut qu'on vous ait mis à quelque bonne école.
Qui diantre tout d'un coup vous en a tant appris ?
Vous ne craignez donc plus de trouver des esprits ?
Et ce Galant la nuit vous a donc enhardie ?
Ah ! Coquine, en venir à cette perfidie ?

Malgré tous mes bien-faits former un tel dessein !
Petit serpent que j'ay échauffé dans mon sein,
Et qui dés qu'il se sent, par une humeur ingrate,
Cherche à faire du mal à celuy qui le flate.

AGNES.

Pourquoy me criez-vous ?

ARNOLPHE.

J'ay grand tort en effet.

AGNES.

Je n'entends point de mal dans tout ce que j'ay fait.

ARNOLPHE.

Suivre un Galant n'est pas une action infame ?

AGNES.

C'est un homme qui dit qu'il me veut pour sa femme :
J'ay suivi vos leçons, & vous m'avez presché
Qu'il se faut marier pour oster le peché.

ARNOLPHE.

Ouy : mais pour femme moy je pretendois vous prendre,
Et je vous l'avois fait, me semble assez entendre.

AGNES.

Ouy : mais à vous parler franchement entre-nous,
Il est plus pour cela selon mon goust que vous.
Chez vous le mariage est fâcheux & penible,
Et vos discours en font une image terrible ;
Mais las ! il le fait luy si rempli de plaisirs,
Que de se marier il donne des desirs.

ARNOLPHE.

Ah ! c'est que vous l'aimez, traistresse.

AGNES.

Ouy, je l'aime.

ARNOLPHE

Et vous avez le front de le dire à moy-même ?

AGNES.

Et pourquoy, s'il est vray, ne le dirois-je pas?

ARNOLPHE.

Le deviez-vous aimer, impertinente?

AGNES.

Helas!

Est-ce que j'en puis mais; luy seul en est la cause,
Et je n'y songeois pas lors que se fit la chose.

ARNOLPHE.

Mais il faloit chasser cet amoureux desir.

AGNES.

Le moyen de chasser ce qui fait du plaisir?

ARNOLPHE.

Et ne sçavez-vous pas que c'estoit me déplaire?

AGNES.

Moy, point du tout: quel mal cela vous peut-il faire?

ARNOLPHE.

Il est vray, j'ay sujet d'en estre réjouy.
Vous ne m'aimez donc pas, à ce conte?

AGNES.

Vous?

ARNOLPHE.

Ouy.

AGNES.

Helas! non.

ARNOLPHE.

Comment, non?

AGNES.

Voulez-vous que je mente?

ARNOLPHE.

Pourquoy ne m'aimer pas, Madame l'impudente?

AGNES.

Mon Dieu, ce n'est pas moy que vous devez blâmer?
Que ne vous estes-vous comme luy fait aimer?

Je ne vous en ay pas empefché, que je penſe.

ARNOLPHE.

Je m'y ſuis efforcé de toute ma puiſſance :
Mais les ſoins que j'ay pris, je les ay perdu tous.

AGNES.

Vrayment, il en ſçait donc là-deſſus plus que vous :
Car à ſe faire aimer il n'a point eu de peine.

ARNOLPHE.

Voyez comme raiſonne & répond la vilaine.
Peſte, une Precieuſe en diroit-elle plus ?
Ah ! je l'ay mal connuë, ou, ma foy, là-deſſus
Une ſotte en ſçait plus que le plus habile homme.
Puis qu'en raiſonnement voſtre eſprit ſe conſomme,
La belle raiſonneuſe, eſt-ce qu'un ſi long-temps,
Je vous auray pour luy nourrie à mes dépens ?

AGNES.

Non, il vous rendra tout juſques au dernier double.

ARNOLPHE.

Elle a de certains mots où mon dépit redouble.
Me rendra-t-il, coquine, avec tout ſon pouvoir,
Les obligations que vous pouvez m'avoir ?

AGNES.

Je ne vous en ay pas de ſi grandes qu'on penſe.

ARNOLPHE.

N'eſt-ce rien que les ſoins d'élever voſtre enfance ?

AGNES.

Vous avez là dedans bien operé vrayment,
Et m'avez fait en tout inſtruire joliment.
Croit-on que je me flatte, & qu'enfin dans ma teſte,
Je ne juge pas bien que je ſuis une beſte ?
Moy-meſme j'en ay honte, & dans l'âge où je ſuis
Je ne veux plus paſſer pour ſotte, ſi je puis.

ARNOLPHE.

Vous fuyez l'ignorance, & voulez, quoy qu'il
 couste,
Apprendre du blondin quelque chose.

AGNES.

Sans doute,
C'est de luy que je sçay ce que je peux sçavoir,
Et beaucoup plus qu'à vous je pense luy devoir.

ARNOLPHE.

Je ne sçay qui me tient qu'avec une gourmade,
Ma main de ce discours ne vange la bravade.
J'enrage quand je voy sa picquante froideur,
Et quelques coups de poing satisferoient mon
 cœur.

AGNES.

Helas! vous le pouvez, si cela vous peut plaire.

ARNOLPHE.

Ce mot, & ce regard desarme ma colere,
Et produit un retour de tendresse de cœur,
Qui de son action efface la noirceur.
Chose étrange d'aimer! & que pour ces traistresses
Les hommes soient sujets à de telles foiblesses!
Tout le monde connoist leur imperfection,
Ce n'est qu'extravagance, & qu'indiscretion.
Leur esprit est méchant, & leur ame fragile,
Il n'est rien de plus foible, & de plus imbecille,
Rien de plus infidelle, & malgré tout cela,
Dans le monde on fait tout pour ces animaux-là.
Hé bien, faisons la paix; va petite traistresse,
Je te pardonne tout, & te rends ma tendresse,
Considere par-là l'amour que j'ay pour toy,
Et me voyant si bon, en revanche aime-moy.

AGNES.

Du meilleur de mon cœur, je voudrois vous com-
 plaire,
Que me coûteroit-il, si je le pouvois faire?

ARNOLPHE.

Mon pauvre petit cœur, tu le peux si tu veux,

Il fait un soûpir.

Ecoute seulement ce soûpir amoureux ;
Voy ce regard mourant, contemple ma personne,
Et quitte ce morveux, & l'amour qu'il te donne.
C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jetté sur toy,
Et tu seras cent fois plus heureuse avec moy.
Ta forte passion est d'estre brave & leste,
Tu le seras toûjours, va, je te le proteste.
Sans cesse, nuit & jour je te caresseray ;
Je te bouchonneray, baiseray, mangeray :
Tout comme tu voudras, tu pourras te conduire,
Je ne m'explique point, & cela c'est tout dire.

à part.

Jusqu'où la passion peut-elle faire aller !
Enfin à mon amour rien ne peut s'égaler.
Quelle preuve veux-tu que je t'en donne, ingrate ?
Me veux-tu voir pleurer ? veux-tu que je me batte ?
Veux-tu que je m'arrache un costé de cheveux ?
Veux-tu que je me tuë ? ouy, dy si tu le veux,
Je suis tout prest, cruelle, à te prouver ma flâme.

AGNES.

Tenez, tous vos discours ne me touchent point l'ame,
Horace avec deux mots en feroit plus que vous.

ARNOLPHE

Ah ! c'est trop me braver, trop pousser mon courroux,
Je suivray mon dessein, beste trop indocile,
Et vous dénicherez à l'instant de la Ville :
Vous rebutez mes vœux, & me mettez à bout ;
Mais un cul de Convent me vengera de tout.

Pour arriver icy mon pere a pris le frais,
J'ay trouvé qu'il mettoit pied à terre icy prés;
Et la cause en un mot d'une telle venuë,
Qui, comme je disois ne m'estoit pas connuë,
C'est qu'il m'a marié sans m'en écrire rien,
Et qu'il vient en ces lieux celebrer ce lien.
Jugez, en prenant part à mon inquietude,
S'il pouvoit m'arriver un contre-temps plus rude.
Cet Enrique, dont hier je m'informois à vous,
Cause tout le malheur dont je ressens les coups:
Il vient avec mon pere achever ma ruine,
Et c'est sa fille unique à qui l'on me destine.
J'ay dés leurs premiers mots pensé m'évanoüir;
Et d'abord sans vouloir plus long-temps les oüir,
Mon pere ayant parlé de vous rendre visite,
L'esprit plein de frayeur je l'ay devancé viste.
De grace, gardez-vous de luy rien découvrir
De mon engagement qui le pourroit aigrir.
Et tâchez, comme en vous il prend grande creance,
De le dissuader de cette autre alliance.

ARNOLPHE.

Oüy-da.

HORACE.

Conseillez-luy de differer un peu,
Et rendez en amy ce service à mon feu.

ARNOLPHE.

Je n'y manqueray pas.

HORACE.

C'est en vous que j'espere.

ARNOLPHE.

Fort bien.

HORACE.

Et je vous tiens mon veritable pere;
Dites-luy que mon âge... ha! je le voy venir,
Ecoutez les raisons que je vous puis fournir.

Ils demeurent en un coin du Theatre.

SCENE VII.

ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

ENRIQUE *à Chrisalde.*

AUssi-tost qu'à mes yeux je vous ay veu paroistre,
Quand on ne m'eust rien dit j'aurois sceu vous connoistre
J'ay reconnu les traits de cette aimable sœur,
Dont l'hymen autrefois m'avoit fait possesseur;
Et je serois heureux, si la Parque cruelle
M'eust laissé ramener cette épouse fidelle,
Pour jouïr avec moy des sensibles douceurs
De revoir tous les siens aprés nos longs malheurs.
Mais puisque du destin la fatale puissance
Nous prive pour jamais de sa chere presence,
Tâchons de nous resoudre, & de nous contenter
Du seul fruit amoureux qui m'en est pû rester.
" Il vous touche de prés, & sans vostre suffrage
" J'aurois tort de vouloir disposer de ce gage.
" Le choix du Fils d'Oronte est glorieux de soy,
" Mais il faut que ce choix vous plaise comme à moy.

CHRISALDE.

C'est de mon jugement avoir mauvaise estime,
Que douter si j'approuve un choix si legitime.

ARNOLPHE *à Horace.*

Ouy, je veux vous servir de la bonne façon.

HORACE.

Gardez encore un coup...

ARNOLPHE.

ARNOLPHE.

N'ayez aucun ſoupçon.

ORONTE *à Arnolphe.*

Ah ! que cette embraſſade eſt pleine de tendreſſe !

ARNOLPHE.

Que je ſens à vous voir, une grande allegreſſe !

ORONTE.

Je ſuis icy venu....

ARNOLPHE.

Sans m'en faire recit,
Je ſçay ce qui vous meine.

ORONTE.

On vous l'a déja dit ?

ARNOLPHE.

Ouy.

ORONTE.

Tant mieux.

ARNOLPHE.

Voſtre fils à cet hymen reſiſte,
Et ſon cœur prévenu n'y voit rien que de triſte :
Il m'a meſme prié de vous en détourner ;
Et moy tout le conſeil que je vous puis donner,
C'eſt de ne pas ſouffrir que ce nœud ſe differe,
Et de faire valoir l'autorité de pere.
Il faut avec vigueur ranger les jeunes gens,
Et nous faiſons contre-eux à leur eſtre indulgens.

HORACE.

Ah traiſtre !

CHRISALDE.

Si ſon cœur a quelque repugnance,
Je tiens qu'on ne doit pas luy faire reſiſtance.
Mon frere, que je croy, ſera de mon avis.

ARNOLPHE.

Quoy ? ſe laiſſera-t-il gouverner par ſon fils ?
Eſt-ce que vous voulez qu'un pere ait la molleſſe
De ne ſçavoir pas faire obeïr la jeuneſſe ?

Il seroit beau vrayment, qu'on le vist aujourd'huy
Prendre loy de qui la doit recevoir de luy.
Non, non, c'est mon intime, & sa gloire est la mienne,
Sa parole est donnée, il faut qu'il la maintienne;
Qu'il fasse voir icy de fermes sentimens,
Et force de son fils tous les attachemens.

ORONTE.

C'est parler comme il faut, & dans cette alliance,
C'est moy qui vous réponds de son obeïssance.

CHRISALDE *à Arnolphe.*

Je suis surpris pour moy, du grand empressement
Que vous me faites voir pour cet engagement,
Et ne puis deviner quel motif vous inspire...

ARNOLPHE.

Je sçay ce que je fais, & dis ce qu'il faut dire.

ORONTE.

Ouy, ouy, Seigneur Arnolphe; il est...

CHRISALDE.

Ce nom l'aigrit,
C'est Monsieur de la Souche, on vous l'a déja dit,

ARNOLPHE.

Il n'importe.

HORACE.

Qu'entens-je?

ARNOLPHE *se tournant vers Horace.*

Ouy, c'est-là le mystere,
Et vous pouvez juger ce que je devois faire.

HORACE.

En quel trouble...

SCENE VIII.

GEORGETTE, ENRIQUE, ORONTE, CHRISALDE, HORACE, ARNOLPHE.

GEORGETTE.

MOnsieur, si vous n'estes auprés ;
Nous aurons de la peine à retenir Agnes :
Elle veut à tous coups s'échapper, & peut-estre
Qu'elle se pourroit bien jetter par la fenestre.

ARNOLPHE.

Faites-la moy venir ; aussi bien de ce pas
Pretens-je l'emmener. Ne vous en fâchez pas :
Un bonheur continu rendroit l'homme superbe,
Et chacun a son tour, comme dit le Proverbe.

HORACE.

Quels maux peuvent, ô Ciel ! égaler mes ennuis ?
Et s'est-on jamais veu dans l'abysme où je suis ?

ARNOLPHE *à Oronte.*

Pressez viste le jour de la Ceremonie,
J'y prens part, & déja moy-mesme je m'en prie.

ORONTE.

C'est bien là mon dessein.



SCENE IX.

AGNES, ALAIN, GEORGETTE, ORONTE, ENRIQUE, ARNOLPHE, HORACE, CHRISALDE.

ARNOLPHE.

Venez, Belle, venez;
Qu'on ne ſçauroit tenir, & qui vous mutinez.
Voicy voſtre Galant, à qui pour recompenſe.
Vous pouvez faire une humble & douce reverence. *à Horace.*
Adieu, l'évenement trompe un peu vos ſouhaits:
Mais tous les amoureux ne ſont pas ſatisfaits.

AGNES.

Me laiſſez-vous, Horace, emmener de la ſorte?

HORACE.

Je ne ſçais où j'en ſuis, tant ma douleur eſt forte.

ARNOLPHE.

Allons, cauſeuſe, allons.

AGNES.

Je veux reſter icy.

ORONTE.

Dites-nous ce que c'eſt que ce myſtere cy.
Nous nous regardons tous ſans le pouvoir comprendre.

ARNOLPHE.

Avec plus de loiſir je pourray vous l'apprendre.
Juſqu'au revoir.

ORONTE.

Où donc pretendez-vous aller?
Vous ne nous parlez point, comme il nous faut parler.

ARNOLPHE.

Je vous ay conseillé malgré tout ſon murmure,
D'achever l'hymenée.

ORONTE.

Ouy, mais pour le conclure
Si l'on vous a dit tout, ne vous a-t-on pas dit
Que vous avez chez-vous celle dont il s'agit?
La fille qu'autrefois de l'aimable Angelique,
Sous des liens ſecrets eut le Seigneur Enrique.
Surquoy voſtre diſcours eſtoit-il donc fondé?

CHRISALDE.

Je m'étonnois auſſi de voir ſon procedé.

ARNOLPHE.

Quoy?

CHRISALDE.

D'un hymen ſecret ma ſœur eut une fille,
Dont on cacha le ſort à toute la famille.

ORONTE.

Et qui ſous de feints noms pour ne rien découvrir,
Par ſon époux aux champs fut donnée à nourrir.

CHRISALDE.

Et dans ce temps le ſort luy declarant la guerre,
L'obligea de ſortir de ſa natale terre.

ORONTE.

» Et d'aller eſſuyer mille perils divers,
» Dans ces lieux ſeparez de nous par tant de mers.

CHRISALDE.

» Où ſes ſoins ont gagné ce que dans ſa patrie
» Avoient pû luy ravir l'impoſture & l'envie!

ORONTE.

Et de retour en France, il a cherché d'abord
Celle à qui de ſa fille il confia le ſort.

CHRISALDE.

Et cette Payſanne a dit avec franchiſe,
Qu'en vos mains à quatre ans elle l'avoit remi-
ſe.

ORONTE.

» Et qu'elle l'avoit fait sur vostre charité,
» Par un accablement d'extrême pauvreté.

CHRISALDE.

» Et luy plein de transport, & d'allegresse en l'ame,
» A fait jusqu'en ces lieux conduire cette femme.

ORONTE

Et vous allez, enfin, la voir venir icy,
Pour rendre aux yeux de tous ce mystere éclaircy.

CHRISALDE.

Je devine à peu prés quel est vostre supplice:
Mais le sort en cela ne vous est que propice.
Si n'estre point cocu vous semble un si grand bien,
Ne vous point marier en est le vray moyen.

ARNOLPHE *s'en allant tout transporté & ne pouvant parler.*

Oh!

ORONTE.

D'où vient qu'il s'enfuit sans rien dire?

HORACE.

Ah mon pere!
Vous sçaurez pleinement ce surprenant mystere.
Le hazard en ces lieux avoit executé
Ce que vostre sagesse avoit premedité.
J'estois par les doux nœuds d'une amour mutuelle,
Engagé de parole avecque cette Belle;
Et c'est elle en un mot que vous venez chercher,
Et qui pour mon refus a pensé vous fâcher.

ENRIQUE.

Je n'en ay point douté d'abord que je l'ay veuë,
Et mon ame depuis n'a cessé d'estre émeuë.
Ah! ma fille, je cede à des transports si doux.

CHRISALDE.

J'en ferois de bon cœur, mon frere, autant que vous ;
Mais ces lieux & cela ne s'accomodent gueres.
Allons dans la maison débrouiller ces mysteres,
Payer à nostre amy ses soins officieux,
Et rendre grace au Ciel qui fait tout pour le mieux.

FIN.



LA CRITIQUE DE L'ESCOLE DES FEMMES.

COMEDIE.

Repreſentée pour la premiere fois à Paris, ſur le Theâtre du Palais Royal, le Vendredy premier Juin 1663.

Par la Troupe de Monſieur Frere Unique du Roy.



A LA REYNE MERE.



ADAME,

Je sçay bien que VOSTRE MAJESTÉ *n'a que faire de toutes nos Dedicaces, & que ces pretendus devoirs, dont on*

luy dit élegamment qu'on s'acquitte envers elle, sont des hommages, à dire vray, dont elle nous dispenseroit tres-volontiers. Mais je ne laisse pas d'avoir l'audace de luy dédier La Critique de l'Escole des Femmes ; *& je n'ay pû refuser cette petite occasion de pouvoir témoigner ma joye à* VOSTRE MAJESTE' *sur cette heureuse convalescence, qui redonne à nos vœux la plus grande, & la meilleure Princesse du monde, & nous promet en elle de longues années d'une santé vigoureuse. Comme chacun regarde les choses du costé de ce qui le touche, je me réjouïs dans cette allegresse generale, de pouvoir encore avoir l'honneur de divertir* VOSTRE MAJESTE', *Elle,* MADAME, *qui prouve si bien que la veritable devotion n'est point contraire aux honnestes divertissemens ; qui de ses hautes pensées, & de ses importantes occupations, descend si humainement dans le plaisir de nos spectacles, & ne dédaigne pas rire de cette mesme bouche, dont elle prie si bien Dieu. Je flatte, dis-je, mon es-*

prit de l'esperance de cette gloire ; j'en attends le moment avec toutes les impatiences du monde, & quand je joüiray de ce bonheur, ce sera la plus grande joye que puisse recevoir,

MADAME,

DE VOSTRE MAJESTE',

Le tres-humble, tres-obeïssant,
& tres-obligé serviteur,
MOLIERE.

LES PERSONNAGES.

URANIE.

ELISE.

CLIMENE.

GALOPIN, Laquais.

LE MARQUIS.

DORANTE, ou le Chevalier.

LYSIDAS, Poëte.



I. Sauvé fec.

LA CRITIQ. DE L'ESCOLE DES FEMES



LA CRITIQUE DE L'ESCOLE DES FEMMES.

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

URANIE, ELISE.

URANIE.



Uoy, Cousine, personne ne t'est venu rendre visite?

ELISE.

Personne du monde.

URANIE.

Vrayment voilà qui m'étonne, que nous ayons

esté seules, l'une & l'autre, tout aujourd'huy.

ELISE.

Cela m'estonne aussi; car ce n'est gueres nostre coustume, & vostre maison, Dieu mercy, est le refuge ordinaire de tous les Faineans de la Cour.

URANIE.

L'aprés-dinée, à dire vray, m'a semblé fort longue.

ELISE.

Et moy je l'ay trouvée fort courte.

URANIE.

C'est que les beaux esprits, Cousine, aiment la solitude.

ELISE.

Ah! tres-humble servante au bel esprit, vous sçavez que ce n'est pas là que je vise.

URANIE.

Pour moy j'aime la compagnie, je l'avouë.

ELISE.

Je l'aime aussi; mais je l'aime choisie, & la quantité des sottes visites qu'il vous faut essuyer parmy les autres, est cause bien souvent que je prens plaisir d'estre seule.

URANIE.

La delicatesse est trop grande, de ne pouvoir souffrir que des gens triez.

ELISE.

Et la complaisance est trop generale, de souffrir indifferemment toutes sortes de personnes.

URANIE.

Je gouste ceux qui sont raisonnables, & me divertis des extravagans.

ELISE.

Ma foy, les extravagans ne vont gueres loin sans vous ennuyer, & la pluspart de ces gens-là ne sont plus plaisans dés la seconde visite. Mais,

à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de nostre Marquis incommode ? pensez-vous me le laisser toûjours sur les bras, & que je puisse durer à ses turlupinades perpetuelles.

URANIE.

Ce langage est à la mode, & l'on le tourne en plaisanterie à la Cour.

ELISE.

Tant pis pour ceux qui le font, & qui se tuënt tout le jour à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations du Louvre de vieilles équivoques ramassées parmy les bouës des Halles & de la Place Maubert! La jolie façon de plaisanter pour des Courtisans, & qu'un homme montre d'esprit lors qu'il vient vous dire: Madame, vous estes dans la Place Royale, & tout le monde vous voit de trois lieuës de Paris; car chacun vous voit de bon œil: à cause que Boneüil est un village à trois lieuës d'icy. Cela n'est-il pas bien galant & bien spirituel! & ceux qui trouvent ces belles rencontres, n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier?

URANIE.

On ne dit pas cela aussi, comme une chose spirituelle, & la pluspart de ceux qui affectent ce langage, sçavent bien eux-mesmes qu'il est ridicule.

ELISE.

Tant pis encore de prendre peine à dire des sottises, & d'estre mauvais plaisans de dessein formé. Je les en tiens moins excusables, &, si j'en estois juge, je sçay bien à quoy je condamnerois tous ces Messieurs les Turlupins.

URANIE.

Laissons cette matiere, qui t'échauffe un peu

trop, & disons que Dorante vient bien tard, à mon avis, pour le soupet que nous devons faire ensemble.

ELISE.

Peut-estre l'a-t-il oublié, & que...

SCENE II.

GALOPIN, URANIE, ELISE.

GALOPIN.

VOila Climene, Madame, qui vient icy pour vous voir.

URANIE.

Eh mon Dieu! quelle visite!

ELISE.

Vous vous plaignez d'estre seule; aussi le Ciel vous en punit.

URANIE.

Viste, qu'on aille dire que je n'y suis pas.

GALOPIN.

On a déja dit que vous y estiez.

URANIE.

Et qui est le sot, qui l'a dit?

GALOPIN.

Moy, Madame.

URANIE.

Diantre soit le petit vilain. Je vous apprendray bien à faire vos réponses de vous-mesme.

GALOPIN.

Je vais luy dire, Madame, que vous voulez estre sortie.

URANIE.

Arreftez, animal, & la laiffez monter, puis que la fottife eft faite.

GALOPIN.

Elle parle encore à un homme dans la ruë.

URANIE.

Ah! Coufine, que cette vifite m'embarraffe à l'heure qu'il eft!

ELISE.

Il eft vray que la Dame eft un peu embaraffante de fon naturel: j'ay toûjours eu pour elle une furieufe averfion; & n'en déplaife à la qualité, c'eft la plus fotte befte qui fe foit jamais meflée de raifonner.

URANIE.

L'épithete eft un peu forte.

ELISE.

Allez, allez, elle merite bien cela, & quelque chofe de plus, fi on luy faifoit juftice. Eft-ce qu'il y a une perfonne qui foit plus veritablement qu'elle, ce qu'on appelle Precieufe, à prendre le mot dans fa plus mauvaife fignification?

URANIE.

Elle fe défend bien de ce nom, pourtant.

ELISE.

Il eft vray, elle fe défend du nom; mais non pas de la chofe: car enfin elle l'eft depuis les pieds jufques à la tefte, & la plus grande façonniere du monde. Il femble que tout fon corps foit démonté, & que les mouvemens de fes hanches, de fes épaules & de fa tefte, n'aillent que par refforts. Elle affecte toûjours un ton de voix languiffant, & niais; fait la mouë pour montrer une petite bouche, & roule les yeux, pour les faire paroiftre grands.

URANIE.

Doucement donc: fi elle venoit à entendre.

ELISE.

Point, point, elle ne monte pas encor. Je me souviens toûjours du soir qu'elle eut envie de voir Damon, sur la reputation qu'on luy donne, & les choses que le public a veuës de luy. Vous connoissez l'homme, & sa naturelle paresse à soustenir la conversation. Elle l'avoit invité à souper, comme bel esprit, & jamais il ne parut si sot, parmy une demy douzaine de gens à qui elle avoit fait feste de luy, & qui le regardoient avec de grands yeux, comme une personne qui ne devoit pas estre faite comme les autres. Ils pensoient tous qu'il estoit-là pour défrayer la Compagnie de bons mots; que chaque parole qui sortoit de sa bouche devoit estre extraordinaire; qu'il devoit faire des *Impromptus* sur tout ce qu'on disoit, & ne demander à boire qu'avec une pointe. Mais il les trompa fort par son silence; & la Dame fut aussi mal satisfaite de luy, que je le fus d'elle.

URANIE.

Tay-toy, je vais la recevoir à la porte de la chambre.

ELISE.

Encore un mot. Je voudrois bien la voir mariée avec le Marquis, dont nous avons parlé. Le bel assemblage que ce seroit d'une Precieuse, & d'un Turlupin!

URANIE.

Veux-tu te taire? la voicy.



SCENE III.

CLIMENE, URANIE, ELISE, GALOPIN.

URANIE.

VRayment c'eſtbien tard que . . .

CLIMENE.

Eh de grace, ma chere, faites-moy viſte donner un ſiege.

URANIE.

Un fauteüil promptement.

CLIMENE.

Ah! mon Dieu!

URANIE.

Qu'eſt-ce donc?

CLIMENE.

Je n'en puis plus.

URANIE.

Qu'avez-vous?

CLIMENE.

Le cœur me manque.

URANIE

Sont-ce vapeurs, qui vous ont priſes?

CLIMENE.

Non.

URANIE.

Voulez-vous qu'on vous délace?

CLIMENE.

Mon Dieu non. Ah!

URANIE.

Quel eſt donc voſtre mal? & depuis quand vous a-t-il pris?

CLIMENE.

Il y a plus de trois heures, & je l'ay apporté du Palais Royal.

URANIE.

Comment ?

CLIMENE.

Je viens de voir, pour mes pechez, cette méchante Rapsodie de l'Escole des Femmes. Je suis encore en défaillance du mal de cœur que cela m'a donné, & je pense que je n'en reviendray de plus de quinze jours.

ELISE.

Voyez un peu comme les maladies arrivent sans qu'on y songe.

URANIE.

Je ne sçay pas de quel temperamment nous sommes ma cousine & moy; mais nous fusmes avant-hier à la mesme Piece, & nous en revinsmes toutes deux saines & gaillardes.

CLIMENE.

Quoy, vous l'avez veuë ?

URANIE.

Ouï, & écoutée d'un bout à l'autre.

CLIMENE.

Et vous n'en avez pas esté jusques aux convulsions, ma chere ?

URANIE.

Je ne suis pas si delicate, Dieu mercy; & je trouve pour moy que cette Comedie seroit plûtost capable de guerir les gens que de les rendre malades.

CLIMENE.

Ah mon Dieu, que dites-vous là! Cette proposition peut-elle estre avancée par une personne, qui ait du revenu en sens commun ? Peut-on, impunément, comme vous faites, rompre en visiere

rissiere à la raison ? & dans le vray de la chose, est-il un esprit si affamé de plaisanterie, qu'il puisse taster des fadaises dont cette Comedie est assaisonnée ? Pour moy, je vous avouë, que je n'ay pas trouvé le moindre grain de sel dans tout cela. Les enfans par l'oreille m'ont paru d'un goust detestable : La tarte à la crême m'a affady le cœur ; & j'ay pensé vomir au potage.

ELISE.

Mon Dieu que tout cela est dit élegamment ! J'aurois crû que cette Piece estoit bonne : mais Madame a une éloquence si persuasive, elle tourne les choses d'une maniere si agréable, qu'il faut estre de son sentiment, malgré qu'on en ait.

URANIE.

Pour moy je n'ay pas tant de complaisance ; & pour dire ma pensée, je tiens cette Comedie une des plus plaisantes que l'Autheur ait produites.

CLIMENE.

Ah ! vous me faites pitié, de parler ainsi, & je ne sçaurois vous souffrir cette obscurité de discernement. Peut-on, ayant de la vertu, trouver de l'agrément dans une piece, qui tient sans cesse la pudeur en alarme, & salit à tous momens l'imagination ?

ELISE.

Les jolies façons de parler, que voilà ! Que vous estes Madame, une rude joüeuse en Critique ; & que je plains le pauvre Moliere de vous avoir pour ennemie.

CLIMENE.

Croyez-moy, ma chere, corrigez de bonne foy vostre jugement, & pour vostre honneur, n'allez point dire par le monde que cette Comedie vous ait plû,

URANIE.

Moy, je ne ſçay pas ce que vous y avez trouvé qui bleſſe la pudeur.

CLIMENE.

Helas tout, & je mets en fait, qu'une honneſte femme ne la ſçauroit voir, ſans confuſion; tant j'y ay découvert d'ordures & de ſaletez.

URANIE.

Il faut donc que pour les ordures, vous ayez des lumieres que les autres n'ont pas: car pour moy je n'y en ay point veu.

CLIMENE.

C'eſt que vous ne voulez pas y en avoir veu, aſſeurément: car enfin toutes ces ordures, Dieu mercy, y ſont à viſage découvert. Elles n'ont pas la moindre enveloppe qui les couvre; & les yeux les plus hardis ſont effrayez de leur nudité.

ELISE.

Ah?

CLIMENE.

Hay, hay, hay.

URANIE.

Mais encore, s'il vous plaiſt, marquez-moy une de ces ordures que vous dites.

CLIMENE.

Helas! eſt-il neceſſaire de vous les marquer?

URANIE.

Oüy: je vous demande ſeulement un endroit, qui vous ait fort choquée

CLIMENE.

En faut-il d'autre que la ſcene de cette Agnes, lors qu'elle dit ce que l'on luy a pris?

URANIE.

Et que trouvez-vous là de ſale?

CLIMENE.

Ah!

URANIE.

De grace!

CLIMENE.

Fy.

URANIE.

Mais encor?

CLIMENE.

Je n'ay rien à vous dire.

URANIE.

Pour moy, je n'y entends point de mal.

CLIMENE.

Tant pis pour vous.

URANIE.

Tant mieux plûtoſt, ce me ſemble. Je regarde les choſes du coſté qu'on me les montre; & ne les tourne point, pour y chercher ce qu'il ne faut pas voir.

CLIMENE.

L'honneſteté d'une femme....

URANIE.

L'honneſteté d'une femme n'eſt pas dans les grimaces. Il ſied mal de vouloir eſtre plus ſage, que celles qui ſont ſages. L'affectation en cette matiere eſt pire qu'en toute autre; & je ne voy rien de ſi ridicule, que cette délicateſſe d'honneur, qui prend tout en mauvaiſe part; donne un ſens criminel aux plus innocentes paroles; & s'offenſe de l'ombre des choſes. Croyez-moy; celles qui font tant de façons n'en ſont pas eſtimées plus femmes de bien. Au contraire, leur ſeverité myſterieuſe, & leurs grimaces affectées irritent la cenſure de tout le monde, contre les actions de leur vie. On eſt ravi de découvrir ce qu'il y peut avoir à redire; & pour tomber dans l'exemple, il y avoit l'autre

jour des Femmes à cette Comedie, vis-à-vis de la Loge où nous estions, qui par les mines qu'elles affecterent durant toute la Piece, leurs detournemens de teste, & leurs cachemens de visage, firent dire de tous costez cent sottises de leur conduite, que l'on n'auroit pas dites sans cela; & quelqu'un mesme des Laquais cria tout haut, qu'elles estoient plus chastes des oreilles que de tout le reste du corps.

CLIMENE.

Enfin il faut estre aveugle dans cette Piece & ne pas faire semblant d'y voir les choses.

URANIE.

Il ne faut pas y vouloir voir ce qui n'y est pas.

CLIMENE.

Ah! je soustiens encore un coup, que les saletez y crevent les yeux.

URANIE.

Et moy, je ne demeure pas d'accord de celà.

CLIMENE.

Quoy! la pudeur n'est pas visiblement blessée, par ce que dit Agnes dans l'endroit dont nous parlons?

URANIE.

Non vraiment; elle ne dit pas un mot, qui de soy ne soit fort honneste: & si vous voulez entendre dessous quelqu'autre chose, c'est vous qui faites l'ordure, & non pas elle; puis qu'elle parle seulement d'un ruban qu'on luy a pris.

CLIMENE.

Ah! ruban, tant qu'il vous plaira; mais ce, *le* où elle s'arreste, n'est pas mis pour des prunes. Il vient sur ce *le* d'estranges pensées. Ce, *le*, scandalise furieusement: & quoy que vous puissiez di-

re, vous ne ſçauriez deffendre l'inſolence de ce, *le*.

ELISE.

Il eſt vray, ma Couſine, je ſuis pour Madame contre ce, *le*. Ce, *le*, eſt inſolent au dernier point. Et vous avez tort de défendre ce *le*.

CLIMENE.

Il a une obſcenité qui n'eſt pas ſupportable.

ELISE.

Comment dites-vous ce mot-là, Madame?

CLIMENE.

Obſcenité, Madame.

ELISE.

Ah! mon Dieu! obſcenité. Je ne ſçay ce que ce mot veut dire; mais je le trouve le plus joly du monde.

CLIMENE.

Enfin vous voyez, comme voſtre ſang prend mon party.

URANIE.

Eh! mon Dieu; c'eſt une cauſeuſe, qui ne dit pas ce qu'elle penſe. Ne vous y fiez pas beaucoup, ſi vous m'en voulez croire.

ELISE.

Ah! que vous eſtes meſchante, de me vouloir rendre ſuſpecte à Madame! Voyez un peu où j'en ſerois, ſi elle alloit croire ce que vous dites. Serois-je ſi malheureuſe, Madame, que vous euſſiez de moy cette penſée?

CLIMENE.

Non, non, je ne m'arreſte pas à ſes paroles, & je vous croy plus ſincere, qu'elle ne dit.

ELISE.

Ah! que vous avez bien raiſon, Madame, & que vous me rendrez juſtice, quand vous croirez que je vous trouve la plus engageante perſonne du

monde ; que j'entre dans tous vos ſentimens, & ſuis charmée de toutes les expreſſions, qui ſortent de voſtre bouche.

CLIMENE.

Helas ! je parle ſans affectation.

ELISE.

On le voit bien, Madame, & que tout eſt naturel en vous. Vos paroles, le ton de voſtre voix, vos regards, vos pas, voſtre action, & voſtre ajuſtement, ont je ne ſçay quel air de qualité, qui enchante les gens. Je vous étudie des yeux & des oreilles, & je ſuis ſi remplie de vous, que je taſche d'eſtre voſtre ſinge, & de vous contrefaire en tout.

CLIMENE

Vous vous mocquez de moy, Madame.

ELISE.

Pardonnez-moy, Madame. Qui voudroit ſe mocquer de vous ?

CLIMENE.

Je ne ſuis pas un bon modele, Madame.

ELISE.

O que ſi, Madame.

CLIMENE.

Vous me flatez, Madame.

ELISE.

Point du tout, Madame.

CLIMENE.

Epargnez-moy, s'il vous plaiſt, Madame.

ELISE.

Je vous épargne auſſi, Madame, & je ne dis pas la moitié de ce que je penſe. Madame.

CLIMENE.

Ah mon Dieu ! briſons là, de grace : Vus me jetteriez dans une confuſion épouventable.

A Uranie.

Enfin nous voila deux contre vous, & l'opiniastreté sied si mal aux personnes spirituelles...

SCENE IV.

LE MARQUIS, CLIMENE, GALOPIN, URANIE, ELISE.

GALOPIN.

Arrestez s'il vous plaist, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tu ne me connois pas, sans doute.

GALOPIN.

Si fait, je vous connois; mais vous n'entrerez pas.

LE MARQUIS.

Ah que de bruit, petit laquais!

GALOPIN.

Cela n'est pas bien de vouloir entrer malgré les gens.

LE MARQUIS.

Je veux voir ta Maistresse.

GALOPIN.

Elle n'y est pas, vous dis-je.

LE MARQUIS.

La voila dans sa chambre.

GALOPIN.

Il est vray, la voila; mais elle n'y est pas.

URANIE.

Qu'est-ce donc qu'il y a là.

LE MARQUIS.

C'est vostre Laquais, Madame, qui fait le sot.

GALOPIN.

Je luy dis que vous n'y estes pas, Madame, & il ne veut pas laisser d'entrer.

URANIE.

Et pourquoy dire à Monsieur que je n'y suis pas ?

GALOPIN.

Vous me grondastes l'autre jour, de luy avoir dit que vous y estiez.

URANIE.

Voyez cet insolent ! je vous prie, Monsieur, de ne pas croire ce qu'il dit : c'est un petit écervelé, qui vous a pris pour un autre.

LE MARQUIS.

Je l'ay bien veu, Madame, & sans vostre respect, je luy aurois appris à connoistre les gens de qualité.

ELISE.

Ma cousine vous est fort obligée de cette déference.

URANIE.

Un siege donc, impertinent.

GALOPIN..

N'en voilà-t-il pas un ?

URANIE.

Approche-le.

LE MARQUIS.

Le petit Laquais pousse le siege rudement.

Vostre petit Laquais, Madame, a du mépris pour ma personne.

ELISE.

Il auroit tort, sans doute.

LE MARQUIS.

C'est peut-estre que je paye l'interest de ma mauvaivaise mine : hay, hay, hay, hay.

ELISE

L'âge le rendra plus éclairé en honnestes gens.

LE MARQUIS.

Sur quoy en estiez-vous, Mesdames, lors que je vous ay interrompuës ?

URANIE.

Sur la Comedie de l'Escole des Femmes.

LE MARQUIS.

Je ne fais que d'en sortir.

CLIMENE.

Et bien, Monsieur, comment la trouvez-vous, s'il vous plaist ?

LE MARQUIS.

Tout à fait impertinente.

CLIMENE.

Ah ! que j'en suis ravie !

LE MARQUIS.

C'est la plus méchante chose du monde. Comment, diable ; à peine ay-je pû trouver place. J'ay pensé estre étouffé à la porte, & jamais on ne m'a tant marché sur les pieds. Voyez comme mes canons, & mes rubans en sont ajustez, de grace.

ELISE.

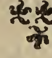
Il est vray que cela crie vengeance contre l'Escole des Femmes, & que vous la condamnez avec justice.

LE MARQUIS.

Il ne s'est jamais fait, je pense, une si méchante Comedie.

URANIE.

Ah ! voicy Dorante que nous attendions.



SCENE V.

DORANTE, LE MARQUIS, CLIMENE, ELISE, URANIE.

DORANTE.

NE bougez, de grace, & n'interrompez point voſtre diſcours. Vous eſtes-là ſur une matiere qui depuis quatre jours fait preſque l'entretien de toutes les maiſons de Paris, & jamais on n'a rien veu de ſi plaiſant, que la diverſité des jugemens, qui ſe font là-deſſus. Car enfin j'ay oüi condamner cette Comedie à certaines gens, par les meſmes choſes, que j'ay veu d'autres eſtimer le plus.

URANIE.

Voila Monſieur le Marquis, qui en dit force mal.

LE MARQUIS.

Il eſt vray, je la trouve déteſtable, morbleu déteſtable du dernier déteſtable; ce qu'on appelle déteſtable.

DORANTE.

Et moy, mon cher Marquis, je trouve le jugement déteſtable.

LE MARQUIS.

Quoy Chevalier, eſt-ce que tu pretends ſoûtenir cette Piece?

DORANTE.

Oüi, je pretends la ſoûtenir.

LE MARQUIS.

Parbleu, je la garantis déteſtable.

DORANTE.

La caution n'eſt pas Bourgeoiſe. Mais, Marquis, par quelle raiſon, de grace cette Comedie eſt-elle ce que tu dis ?

LE MARQUIS.

Pourquoy, elle eſt déteſtable ?

DORANTE.

Ouï.

LE MARQUIS.

Elle eſt déteſtable, parce qu'elle eſt déteſtable.

DORANTE.

Aprés cela il n'y a plus rien à dire : voila ſon procez fait. Mais encore inſtruis-nous, & nous dis les défauts qui y ſont.

LE MARQUIS.

Que ſçay-je moy ? je ne me ſuis pas ſeulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je ſçay bien que je n'ay jamais rien veu de ſi méchant Dieu me ſauve ; & Dorilas, contre qui j'eſtois, a eſté de mon avis.

DORANTE.

L'authorité eſt belle, & te voila bien appuyé.

LE MARQUIS.

Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le Parterre y fait : je ne veux point d'autre choſe, pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE.

Tu es donc, Marquis, de ces Meſſieurs du bel air, qui ne veulent pas que le Parterre ait du ſens commun, & qui ſeroient faſchez d'avoir ry avec luy, fuſt-ce de la meilleure choſe du monde ? Je vis l'autre jour ſur le Theatre un de nos amis qui ſe rendit ridicule par-là. Il écouta

toute la Piece avec un ſerieux le plus ſombre du monde : & tout ce qui égayoit les autres ridoit ſon front. A tous les éclats de riſée, il hauſſoit les épaules & regardoit le Parterre en pitié ; & quelquefois auſſi le regardant avec dépit, il luy diſoit tout haut, *Ry donc, Parterre, ry donc* Ce fut une Comedie, que le chagrin de noſtre amy ; il la donna en galant homme à toute l'aſſemblée & chacun demeura d'accord qu'on ne pouvoit pas mieux joüer, qu'il fit. Apprens. Marquis, je te prie, & les autres auſſi, que le bon ſens n'a point de place determinée à la Comedie ; que la difference du demy Loüis d'or, & de la piece de quinze ſols ne fait rien du tout au bon gouſt ; que debout ou aſſis l'on peut donner un mauvais jugement ; & qu'enfin, à le prendre en general, je me fierois aſſez à l'approbation du Parterre, par la raiſon qu'entre ceux qui le compoſent, il y en a pluſieurs qui ſont capables de juger d'une piece ſelon les régles & que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger qui eſt de ſe laiſſer prendre aux choſes, & de n'avoir ny prévention aveugle, ny complaiſance affectée, ny delicateſſe ridicule.

LE MARQUIS.

Te voila donc, Chevalier, le défenſeur du Parterre. Parbleu, je m'en réjoüis, & je ne manqueray pas de l'avertir, que tu es de ſes amis Hay, hay, hay ; hay, hay, hay.

DORANTE.

Ry tant que tu voudras : je ſuis pour le bon ſens, & ne ſçaurois ſouffrir les ébullitions de cerveau, de nos Marquis de Maſcarille J'enrage de voir de ces gens qui ſe traduiſent en ridicules, malgré leur qualité ; de ces gens qui dé-

cident toûjours, & parlent hardiment de toutes choses, sans s'y connoistre ; qui dans une Comedie se recrieront aux méchants endroits, & ne bransleront pas à ceux qui sont bons ; qui voyant un tableau ou écoutant un concert de musique blâment de mesme, & loüent tout à contre-sens ; prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, & ne manquent jamais de les estropier, & de les mettre hors de place. Eh! Morbleu, Messieurs, taisez-vous, quand Dieu ne vous a pas donné la connoissance d'une chose ; n'apprestez point à rire à ceux qui vous entendent parler ; & songez qu'en ne disant mot, on croira peut-estre que vous estes d'habiles gens.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu le prens là...

DORANTE.

Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toy que je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui deshonorent les gens de Cour par leurs manieres extravagantes, & font croire parmy le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moy je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible ; & je les dauberay tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS.

Dy-moy, un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit ?

DORANTE.

Oüy sans doute, & beaucoup.

URANIE.

C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS.

Demandez-luy ce qu'il luy semble de l'Escole

des Femmes : vous verrez qu'il vous dira, qu'elle ne luy plaist pas.

DORANTE.

Eh mon Dieu ! il y en a beaucoup que le trop d'esprit gaste ; qui voyent mal les choses à force de lumiere ; & mesme qui seroient bien faschez d'estre de l'avis des autres pour avoir la gloire de decider.

URANIE.

Il est vray ; nostre amy est de ces gens-là, sans doute. Il veut estre le premier de son opinion, & qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumieres, dont il se vange hautement en prenant le contraire party. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit, & je suis seure que si l'Autheur luy eust montré sa Comedie, avant que de la faire voir au public, il l'eust trouvée la plus belle du monde.

LE MARQUIS.

Et que direz-vous de la Marquise Araminte, qui la publie par tout pour épouvantable, & dit qu'elle n'a pû jamais souffrir les ordures dont elle est pleine ?

DORANTE.

Je diray que cela est digne du Caractere qu'elle a pris ; & qu'il y a des personnes, qui se rendent ridicules, pour vouloir avoir trop d'honneur. Bien qu'elle ait de l'esprit, elle a suivy le mauvais exemple de celles, qui estant sur le retour de l'âge, veulent remplacer de quelque chose ce qu'elles voyent qu'elles perdent ; & pretendent que les grimaces d'une pruderie scrupuleuse, leur tiendront lieu de jeunesse, & de beauté. Celle-cy pousse l'affaire plus avant qu'aucune, & l'habileté de son scrupule décou-

vre des saletez, où jamais personne n'en avoit veu. On tient qu'il va, ce scrupule, jusques à défigurer nostre langue, & qu'il n'y a point presque de mots, dont la severité de cette Dame ne veüille retrancher ou la teste ou la queuë, pour les syllabes des-honnestes qu'elle y trouve.

URANIE.

Vous estes bien fou, Chevalier.

LE MARQUIS.

Enfin, Chevalier, tu crois défendre ta Comedie en faisant la Satyre de ceux qui la condamnent.

DORANTE.

Non pas; mais je tiens que cette Dame se scandalise à tort...

ELISE.

Tout beau, Monsieur le Chevalier: il pourroit y en avoir d'autres qu'elle, qui seroient dans les mesmes sentimens.

DORANTE.

Je sçay bien que ce n'est pas vous au moins; & que lors que vous avez vû cette representation.....

ELISE.

Il est vray; mais j'ay changé d'avis: & Madame sçait appuyer le sien, par des raisons si convaincantes, qu'elle m'a entraisné de son costé.

DORANTE.

Ah! Madame, je vous demande pardon; & si vous le voulez, je me dédiray, pour l'amour de vous, de tout ce que j'ay dit.

CLIMENE.

Je ne veux pas que ce soit pour l'amour de moy, mais pour l'amour de la raison: car enfin cette piece, à le bien prendre, est tout à fait indé-

fendable; & je ne conçois pas...

URANIE.

Ah ! voicy l'Autheur, Monsieur Lysidas : il vient tout à propos pour cette matiere. Monsieur Lysidas prenez un siege vous-mesme, & vous mettez-là.

SCENE VI.

LYSIDAS, DORANTE, LE MARQUIS, ELISE, URANIE, CLIMENE.

LYSIDAS.

MAdame, Je viens un peu tard : mais il m'a falu lire ma Piece chez Madame la Marquise, dont je vous avois parlé, & les loüanges qui luy ont esté données, m'ont retenu une heure plus que je ne croyois.

ELISE.

C'est un grand charme que les loüanges pour arrester un Autheur.

URANIE.

Asseyez-vous donc, Monsieur Lysidas, nous lirons vostre Piece aprés souper.

LYSIDAS.

Tous ceux qui estoient-là, doivent venir à sa premiere representation & m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE.

Je le croy : mais encore une fois asseyez-vous, s'il vous plaist : Nous sommes icy sur une matiere que je seray bien-aise que nous poussions.

LYSIDAS.

Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE.

Nous verrons. Poursuivons de grace nostre discours.

LYSIDAS.

Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenuës.

URANIE.

Voila qui est bien. Enfin j'avois besoin de vous; lors que vous estes venu, & tout le monde estoit icy contre moy.

ELISE.

Il s'est mis d'abord de vostre costé: mais maintenant qu'il sçait que Madame est à la teste du party contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMENE.

Non, non, je ne voudrois pas qu'il fist mal sa Cour auprés de Madame vostre cousine, & je permets à son esprit d'estre du party de son cœur.

DORANTE.

Avec cette permission, Madame, je prendray la hardiesse de me défendre.

URANIE.

Mais auparavant sçachons un peu les sentimens de Monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Sur quoy, Madame?

URANIE.

Sur le sujet de l'Escole des Femmes.

LYSIDAS.

Ha, ha!

DORANTE.

Que vous en ſemble ?

LYSIDAS.

Je n'ay rien à dire là-deſſus ; & vous ſçavez qu'entre nous autres Autheurs, nous devons parler des Ouvrages les uns des autres, avec beaucoup de circonſpection.

DORANTE.

Mais encore, entre-nous, que penſez-vous de cette Comedie ?

LYSIDAS.

Moy, Monſieur ?

URANIE.

De bonne foy, dites-nous voſtre avis.

LYSIDAS.

Je la trouve fort belle.

DORANTE.

Aſſeurément ?

LYSIDAS.

Aſſeurément ; pourquoy non ? N'eſt-elle pas en effet la plus belle du monde ?

DORANTE.

Hom, Hom, vous eſtes un meſchant diable, Monſieur Lyſidas ; vous ne dites pas ce que vous penſez.

LYSIDAS.

Pardonnez-moy.

DORANTE.

Mon Dieu, je vous connois ! ne diſſimulons point.

LYSIDAS.

Moy, Monſieur ?

DORANTE.

Je voy bien que le bien que vous dites de cette Piece n'eſt que par honneſteté ; & que dans le fond du cœur, vous eſtes de l'avis de

beaucoup de gens, qui la trouvent mauvaiſe.

LYSIDAS.

Hay, hay, hay.

DORANTE.

Avoüez, ma foy, que c'eſt une meſchante choſe que cette Comedie.

LYSIDAS.

Il eſt vray qu'elle n'eſt pas approuvée par les connoiſſeurs.

LE MARQUIS.

Ma foy, Chevalier, tu en tiens & te voilà payé de ta raillerie, ah, ah, ah, ah, ah.

DORANTE.

Pouſſe, mon cher Marquis, pouſſe.

LE MARQUIS.

Tu vois que nous avons les Sçavans de noſtre coſté.

DORANTE.

Il eſt vray, le jugement de Monſieur Lyſidas eſt quelque choſe de conſiderable: mais Monſieur Lyſidas veut bien que je ne me rende pas pour cela. Et puiſque j'ay bien l'audace de me défendre contre les ſentimens de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les ſiens.

ELISE.

Quoy vous voyez contre vous Madame, Monſieur le Marquis, & Monſieur Lyſidas; & vous oſez reſiſter encore? Fy! que cela eſt de mauvaiſe grace.

CLIMENE.

Voila qui me confond, pour moy, que des perſonnes raiſonnables ſe puiſſent mettre en teſte de donner protection aux ſottiſes de cette Piece!

LE MARQUIS.

Dieu me damne, Madame, elle est miserable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE.

Cela est bien-tost dit, Marquis; il n'est rien plus aisé que de trancher ainsi, & je ne vois aucune chose, qui puisse estre à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS.

Parbleu, tous les autres Comediens qui estoient là pour la voir, en ont dit tous les maux du monde.

DORANTE.

Ah! je ne dis plus mot, tu as raison, Marquis; puisque les autres Comediens en disent du mal, il faut les en croire asseurément. Ce sont tous gens éclairez, & qui parlent sans interest, il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMENE.

Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sçay fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette Piece; non plus que les Satyres des-obligeantes qu'on y voit contre les Femmes.

URANIE.

Pour moy je m'en garderay bien de m'en offenser, & de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de Satyres tombent directement sur les mœurs, & ne frappent les personnes que par reflexion. N'allons point nous appliquer à nous mesmes les traits d'une censure generale; profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les Theatres, doivent estre regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics où il

ne faut jamais témoigner qu'on se voye ; & c'est se taxer hautement d'un defaut, que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMENE.

Pour moy je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir ; & je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'estre cherchée dans les peintures qu'on fait là des Femmes qui se gouvernent mal.

ELISE.

Asseurément, Madame, on ne vous y cherchera point · vostre conduite est assez connue ; & ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE.

Aussi, Madame, n'ay je rien dit qui aille à vous; & mes paroles, comme les Satyres de la Comedie, demeurent dans la these generale.

CLIMENE.

Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre Je ne sçay pas de quelle façon vous recevez les injures qu'on dit à nostre sexe dans un certain endroit de la Piece ; & pour moy je vous avoue que je suis dans une colere epouventable de voir que cet Autheur impertinent nous appelle des animaux.

URANIE.

Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler ?

DORANTE.

Et puis, Madame, ne sçavez-vous pas que les injures des Amans n'offensent jamais ? qu'il est des amours emportez aussi-bien que des doucereux ; & qu'en de pareilles occasions les paroles les plus estranges, & quelque chose de pis

encore, ſe prennent bien ſouvent pour des marques d'affection par celles meſmes qui les reçoivent.

ELISE.

Dites tout ce que vous voudrez, je ne ſçaurois digerer cela, non plus que le potage, & la tarte à la creſme, dont Madame a parlé tantoſt.

LE MARQUIS.

Ah! ma foy oüy, tarte à la creſme. Voila ce que j'avois remarqué tantoſt; tarte à la creſme. Que je vous ſuis obligé, Madame, de m'avoir fait ſouvenir de tarte à la creſme. Y a-t-il aſſez de pommes en Normandie pour tarte à la creſme! Tarte à la creſme, morbleu, tarte à la creſme.

DORANTE.

Et bien que veux-tu dire, tarte à la creſme?

LE MARQUIS.

Parbleu, tarte à la creſme, Chevalier.

DORANTE.

Mais encore?

LE MARQUIS.

Tarte à la creſme.

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raiſons.

LE MARQUIS.

Tarte à la creſme.

URANIE.

Mais il faut expliquer ſa penſée, ce me ſemble.

LE MARQUIS.

Tarte à la creſme, Madame.

URANIE.

Que trouvez-vous-là à redire?

LE MARQUIS.

Moy, rien; tarte à la creſme.

URANIE.

Ah! je le quitte.

ELISE.

Monſieur le Marquis s'y prend bien, & vous bourre de la belle maniere. Mais je voudrois bien que Monſieur Lyſidas vouluſt les achever, & leur donner quelques petits coups de ſa façon.

LYSIDAS.

Ce n'eſt pas ma coûtume de rien blâmer, & je ſuis aſſez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais enfin, ſans choquer l'amitié que Monſieur le Chevalier témoigne pour l'Autheur, on m'avouëra que ces ſortes de Comedies, ne ſont pas proprement des Comedies, & qu'il y a une grande difference de toutes ces bagatelles, à la beauté des Pieces ſerieuſes. Cependant tout le monde donne là dedans aujourd'huy ; on ne court plus qu'à cela ; & l'on voit une ſolitude effroyable aux grands ouvrages, lors que des ſottiſes ont tout Paris. Je vous avouë que le cœur m'en ſaigne quelquefois, & cela eſt honteux pour la France.

CLIMENE.

Il eſt vray que le gouſt des gens eſt etrangement gaſté là-deſſus, & que le ſiecle s'encanaille furieuſement.

ELISE.

Celuy-là eſt joly encore, s'encanaille. Eſt-ce vous qui l'avez inventé, Madame ?

CLIMENE.

Hé !

ELISE.

Je m'en ſuis bien bien doutée !

DORANTE.

Vous croyez donc, Monſieur Lyſidas, que tout l'eſprit & toute la beauté ſont dans les Poëmes ſerieux, & que les pieces Comiques ſont des

niaiſeries qui ne meritent aucune loüange ?

URANIE.

Ce n'eſt pas mon ſentiment, pour moy. La Tragedie, ſans doute, eſt quelque choſe de beau quand elle eſt bien touchée : mais la Comedie a ſes charmes, & je tiens que l'une n'eſt pas moins difficile que l'autre.

DORANTE.

Aſſeurément, Madame, & quand pour la difficulté, vous mettriez un plus du coſté de la Comedie, peut-eſtre que vous ne vous abuſeriez pas. Car enfin, je trouve qu'il eſt bien plus aiſé de ſe guinder ſur de grands ſentimens, de braver en Vers la Fortune, accuſer les Deſtins & dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, & de rendre agréablement ſur le Theatre les defauts de tout le monde. Lors que vous peignez des Heros, vous faites ce que vous voulez : ce ſont des portraits à plaiſir, où l'on ne cherche point de reſſemblance ; & vous n'avez qu'à ſuivre les traits d'une imagination qui ſe donne l'eſſor, & qui ſouvent laiſſe le vray pour attraper le merveilleux Mais lors que vous peignez les hommes, il faut peindre d'aprés Nature ; on veut que ces portraits reſſemblent : & vous n'avez rien fait ſi vous n'y faites reconnoiſtre les gens de voſtre ſiecle. En un mot dans les pieces ſerieuſes, il ſuffit, pour n'eſtre point blâmé, de dire des choſes qui ſoient de bon ſens, & bien écrites. Mais ce n'eſt pas aſſez dans les autres, il y faut plaiſanter ; & c'eſt une eſtrange entrepriſe que celle de faire rire les honneſtes gens.

CLIMENE.

Je crois eſtre du nombre des honneſtes gens ;

&

& cependant je n'ay pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ay veu.

LE MARQUIS.

Ma foy, ny moy non plus.

DORANTE.

Pour toy, Marquis, je ne m'en estonne pas, c'est que tu n'y as point trouvé de Turlupinades.

LYSIDAS.

Ma foy, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut gueres mieux, & toutes les plaisanteries y sont assez froides à mon avis.

DORANTE.

La Cour n'a pas trouvé cela....

LYSIDAS.

Ah! Monsieur, la Cour?

DORANTE.

Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la Cour ne se connoist pas à ces choses; & c'est le refuge ordinaire de vous autres Messieurs les Auteurs, dans le mauvais succés de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siecle, & le peu de lumiere des Courtisans. Sçachez, s'il vous plaist, Monsieur Lysidas, que les Courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres, qu'on peut estre habile avec un point de Venise, & des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte, & un petit rabat uny; que la grande épreuve de toutes vos Comedies, c'est le jugement de la Cour; que c'est son goust qu'il faut estudier pour trouver l'art de réüssir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes, & sans mettre en ligne de compte tous les gens sçavans qui y sont, que du simple bon sens naturel & du commerce de tout le beau monde, on s'y fait

une maniere d'eſprit, qui ſans comparaiſon, juge plus finement des choſes que tout le ſçavoir enroüillé des Pedans.

URANIE.

Il eſt vray que pour peu qu'on y demeure, il vous paſſe-là tous les jours aſſez de choſes devant les yeux, pour acquerir quelque habitude de les connoiſtre; & ſur tout pour ce qui eſt de la bonne & mauvaiſe plaiſanterie.

DORANTE.

La Cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, & je ſuis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foy, il y en a un grand nombre parmy les beaux Eſprits de profeſſion; & ſi l'on joüe quelques Marquis, je trouve qu'il y a bien plus dequoy jouer les Autheurs, & que ce ſeroit une choſe plaiſante à mettre ſur le Theatre, que leurs grimaces ſçavantes, & leurs rafinemens ridicules: leur vicieuſe coûtume d'aſſaſſiner les gens de leurs ouvrages; leur friandiſe de loüanges; leurs ménagemens de penſées; leur trafic de réputation; & leurs ligues offenſives & défenſives, auſſi-bien que leurs guerres d'eſprit, & leurs combats de Proſe, & de Vers.

LYSIDAS.

Moliere eſt bien-heureux, Monſieur, d'avoir un protecteur auſſi chaud que vous Mais enfin, pour venir au fait, il eſt queſtion de ſçavoir ſi ſa Piece eſt bonne, & je m'offre d'y montrer par tout cent defauts viſibles.

URANIE.

C'eſt une eſtrange choſe de vous autres Meſſieurs les Poëtes, que vous condamniez toûjours les Pieces où tout le monde court, & ne diſiez

jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine invincible, & pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE.

C'est qu'il est genereux de se ranger du costé des affligez.

URANIE.

Mais de grace, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point apperceuë.

LYSIDAS.

Ceux qui possedent Aristote & Horace voyent d'abord, Madame, que cette Comedie peche contre toutes l. regles de l'art.

URANIE.

Je vous avouë que je n'ay aucune habitude avec ces Messieurs-là ; & que je ne sçay point les regles de l'Art.

DORANTE.

Vous estes de plaisantes gens avec vos regles dont vous embarassez les ignorans, & nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous oüir parler, que ces regles de l'Art soient les plus grands mysteres du monde, & cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut oster le plaisir que l'on prend à ces sortes de Poëmes ; & le mesme bon sens qui a fait autrefois ces observations, les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace & d'Aristote. Je voudrois bien sçavoir si la grande regle de toutes les regles n'est pas de plaire, & si une piece de Theatre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sor-

tes de choſes, & que chacun ne ſoit pas juge du plaiſir qu'il y prend ?

URANIE.

J'ay remarqué une choſe de ces Meſſieurs-là ; c'eſt que ceux qui parlent le plus des regles, & qui les ſçavent mieux que les autres, font des Comedies que perſonne ne trouvent belles.

DORANTE.

Et c'eſt ce qui marque, Madame, comme on doit s'arreſter peu à leurs diſputes embarraſſantes. Car enfin, ſi les Pieces qui ſont ſelon les regles ne plaiſent pas, & que celles qui plaiſent ne ſoient pas ſelon les regles, il faudroit de neceſſité que les regles euſſent eſté mal faites. Mocquons-nous donc de cette chicanne où ils veulent aſſujettir le gouſt du public, & ne conſultons dans une Comedie que l'effet qu'elle fait ſur nous. Laiſſons-nous aller de bonne foy aux choſes qui nous prennent par les entrailles, & ne cherchons point de raiſonnement pour nous empeſcher d'avoir du plaiſir.

URANIE.

Pour moy, quand je vois une Comedie, je regarde ſeulement ſi les choſes me touchent, & lors que je m'y ſuis bien divertie : je ne vais point demander ſi j'ay eu tort, & ſi les regles d'Ariſtote me deffendoient de rire.

DORANTE.

C'eſt juſtement comme un homme qui auroit trouvé une ſauſſe excellente, & qui voudroit examiner ſi elle eſt bonne, ſur les preceptes du Cuiſinier François.

URANIE.

Il eſt vray & j'admire les rafinemens de certaines gens, ſur des choſes que nous devons ſentir nous-meſmes.

DORANTE.

Vous avez raiſon, Madame, de les trouver eſtranges tous ces rafinemens myſterieux. Car enfin s'ils ont lieu, nous voilà reduits à ne nous plus croire; nos propres ſens ſeront eſclaves en toutes choſes; & juſques au manger & au boire nous n'oſerons plus trouver rien de bon, ſans le congé de Meſſieurs les Experts.

LYSIDAS.

Enfin, Monſieur toute voſtre raiſon, c'eſt que l'Eſcole des Femmes a plû; & vous ne vous ſouciez point qu'elle ne ſoit pas dans les regles, pourveu . . .

DORANTE.

Tout beau, Monſieur Lyſidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art eſt de plaire, & que cette Comedie ayant plû à ceux pour qui elle eſt faite, je trouve que c'eſt aſſez pour elle, & qu'elle doit peu ſe ſoucier du reſte. Mais avec cela, je ſoûtiens qu'elle ne peche contre aucune des regles dont vous parlez. Je les ay leuës, Dieu mercy, autant qu'un autre, & je ferois voir aiſément, que peut-eſtre n'avons-nous point de piece au Theatre plus reguliere que celle-là.

ELISE.

Courage, Monſieur Lyſidas, nous ſommes perdus ſi vous reculez

LYSIDAS.

Quoy, Monſieur, la Protaſe, l'Epitaſe & la Peripetie ?. . . .

DORANTE.

Ah! Monſieur Lyſidas, vous nous aſſommez avec vos grands mots. Ne paroiſſez point ſi ſçavant, de grace; humaniſez voſtre diſcours, & parlez pour eſtre entendu. Penſez-vous qu'un nom Grec donne plus de poids à vos raiſons?

Et ne trouveriez-vous pas qu'il fuſt auſſi beau de dire l'expoſition du ſujet que la Protaſe; le nœud que l'Epitaſe ; & le dénoüement, que la Peripetie ?

LYSIDAS.

Ce ſont termes de l'art dont il eſt permis de ſe ſervir. Mais puis que ces mots bleſſent vos oreilles, je m'expliqueray d'une autre façon, & je vous prie de répondre poſitivement à trois ou quatre choſes que je vais dire. Peut-on ſouffrir une piece qui peche contre le nom propre des Pieces de Theatre ? car enfin le nom de Poeme Dramatique vient d'un mot Grec, qui ſignifie agir, pour montrer que la nature de ce Poëme conſiſte dans l'action; & dans cette Comedie-cy il ne ſe paſſe point d'actions, & tout conſiſte en des recits que vient faire, ou Agnes ou Horace.

LE MARQUIS.

Ah, ah, Chevalier.

CLIMENE.

Voilà qui eſt ſpirituellement remarqué, & c'eſt prendre le fin des choſes.

LYSIDAS.

Eſt-il rien de ſi peu ſpirituel, ou pour mieux dire, rien de ſi bas, que quelques mots où tout le monde rit, & ſur tout celuy des enfans par l'oreille ?

CLIMENE.

Fort bien.

ELISE.

Ah !

LYSIDAS.

La Scene du valet & de la Servante au dedans de la maiſon, n'eſt-elle pas d'une longueur ennuyeuſe, & tout-à-fait impertinente ?

LE MARQUIS.

Cela eſt vray.

CLIMENE.

Aſſeurément.

ELISE.

Il a raiſon.

LYSIDAS.

Arnolphe ne donne-t-il pas trop librement ſon argent à Horace ? & puis que c'eſt le perſonnage ridicule de la piece, faloit-il luy faire faire l'action d'un honneſte homme ?

LE MARQUIS.

Bon, la remarque eſt encore bonne.

CLIMENE.

Admirable.

ELISE.

Merveilleuſe.

LYSIDAS.

Le ſermon & les maximes ne ſont-elles pas des choſes ridicules, & qui choquent meſme le reſpect que l'on doit à nos myſteres ?

LE MARQUIS.

C'eſt bien dit.

CLIMENE.

Voila parlé comme il faut.

ELISE.

Il ne ſe peut rien de mieux.

LYSIDAS.

Et ce Monſieur de la Souche, enfin, qu'on nous fait un homme d'eſprit & qui paroiſt ſi ſerieux en tant d'endroits, ne deſcend-il point dans quelque choſe de trop Comique, & de trop outré au cinquiéme Acte, lors qu'il explique à Agnes la violence de ſon amour avec ces roulemens d'yeux extravagans, ces ſoûpirs ridicules, & ces larmes niaiſes qui font rire tout le monde ?

LE MARQUIS.

Morbleu, merveille!

CLIMENE.

Miracle.

ELISE.

Vivat Monsieur Lysidas.

LYSIDAS.

Je laisse cent mille autres choses de peur d'estre ennuyeux.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, te voila mal ajusté.

DORANTE.

Il faut voir.

LE MARQUIS.

Tu as trouvé ton homme, ma foy.

DORANTE.

Peut-estre.

LE MARQUIS.

Répond, répond, répond, répond.

DORANTE.

Volontiers. Il...

LE MARQUIS.

Répond donc, je te prie.

DORANTE.

Laisse-moy donc faire. Si...

LE MARQUIS.

Parbleu, je te défie de répondre.

DORANTE.

Ouy, si tu parle toûjours.

CLIMENE.

De grace, écoutons ses raisons.

DORANTE.

Premierement, il n'est pas vray de dire que toute la piece n'est qu'en recits. On y voit beaucoup d'actions qui se passent sur la Scene, & les recits eux-mesmes y sont des actions suivant la

constitution

constitution du sujet, dautant qu'ils sont tous faits innocemment ces recits à la personne interessée, qui par là entre à tous coups dans une confusion à réjouïr les spectateurs, & prend à chaque nouvelle toutes les mesures qu'il peut pour se parer du malheur qu'il craint.

URANIE.

Pour moy je trouve que la beauté du sujet de l'Escole des Femmes consiste dans cette confidence perpetuelle ; & ce qui me paroist assez plaisant, c'est qu'un homme qui a de l'esprit & qui est averty de tout par une innocente qui est sa maistresse, & par un étourdy qui est son rival, ne puisse avec cela éviter ce qui luy arrive.

LE MARQUIS.

Bagatelle, bagatelle.

CLIMENE.

Foible réponse !

ELISE.

Mauvaises raisons.

DORANTE.

Pour ce qui est des enfans par l'oreille, ils ne sont plaisans que par reflexion à Arnolphe ; & l'Autheur n'a pas mis cela pour estre de soy un bon mot: mais seulement pour une chose qui caracterise l'homme, & peint d'autant mieux son extravagance, qu'il rapporte une sottise triviale qu'a dite Agnes, comme la chose la plus belle du monde, & qui luy donne une joye inconcevable.

LE MARQUIS.

C'est mal répondre.

CLIMENE.

Cela ne satisfait point.

ELISE.

C'est ne rien dire.

DORANTE.

Quant à l'argent qu'il donne librement, outre que la lettre de ſon meilleur amy luy eſt une caution ſuffiſante, il n'eſt pas incompatible qu'une perſonne ſoit ridicule en de certaines choſes, & honneſte-homme en d'autres. Et pour la Scene d'Alain & de Georgette dans le logis, que quelques-uns ont trouvée longue & froide, il eſt certain qu'elle n'eſt pas ſans raiſon; & de meſme qu'Arnolphe ſe trouve attrapé pendant ſon voyage par la pure innocence de ſa maîtreſſe, il demeure au retour long-temps à ſa porte par l'innocence de ſes valets, afin qu'il ſoit par tout puny par les choſes dont il a crû faire la ſeureté de ſes précautions.

LE MARQUIS.

Voila des raiſons qui ne valent rien.

CLIMENE.

Tout cela ne fait que blanchir.

ELISE.

Cela fait pitié.

DORANTE.

Pour le diſcours moral que vous appellez un ſermon, il eſt certain que de vrais devots qui l'ont ouy, n'ont pas trouvé qu'il choquaſt ce que vous dites; & ſans doute que ces paroles d'enfer & de chaudieres boüillantes ſont aſſez juſtifiées par l'extravagance d'Arnolphe & par l'innocence de celle à qui il parle. Et quant au tranſport amoureux du cinquiéme Acte qu'on accuſe d'eſtre trop outré & trop Comique, je voudrois bien ſçavoir ſi ce n'eſt pas faire la Satyre des Amans, & ſi les honneſtes gens meſme, & les plus ſerieux en de pareilles occaſions, ne font pas des choſes...

LE MARQUIS.

Ma foy, Chevalier, tu ferois mieux de te taire.

DORANTE.

Fort bien. Mais enfin si nous nous regardions nous-mesmes, quand nous sommes bien amoureux....

LE MARQUIS.

Je ne veux pas seulement t'écouter.

DORANTE.

Escoute moy si tu veux. Est-ce que dans la violence de la passion ?...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

Il chante.

DORANTE.

Quoy ?...

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

DORANTE.

Je ne sçay pas si....

LE MARQUIS.

La, la, la, la, lare, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il me semble que...

LE MARQUIS.

La, la, la, lare, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la.

URANIE.

Il se passe des choses assez plaisantes dans nostre dispute. Je trouve qu'on en pourroit bien faire une petite Comedie ; & que cela ne seroit pas trop mal à la queuë de l'Escole des Femmes.

DORANTE.

Vous avez raison.

LE MARQUIS.

Parbleu, Chevalier, tu jouërois là dedans un rôlle qui ne te seroit pas avantageux.

DORANTE.

Il eſt vray, Marquis.

CLIMENE.

Pour moy, je ſouhaiterois que cela ſe fiſt, pourveu qu'on traitaſt l'affaire comme elle s'eſt paſſée.

ELISE.

Et moy je fournirois de bon cœur mon perſonnage.

LYSIDAS.

Je ne refuſerois pas le mien, que je penſe.

URANIE.

Puis que chacun en ſeroit content, Chevalier, faites un Memoire de tout, & le donnez à Moliere que vous connoiſſez, pour le mettre en Comedie.

CLIMENE.

Il n'auroit garde, ſans doute, & ce ne ſeroit pas vers à ſa loüange.

URANIE.

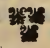
Point, point, je connois ſon humeur; il ne ſe ſoucie pas qu'on fronde ſes pieces, pourveu qu'il y vienne du monde.

DORANTE.

Oüy; mais quel dénoüement pourroit-il trouver à cecy? Car il ne ſçauroit y avoir ny mariage, ny reconnoiſſance; & je ne ſçay point par où l'on pourroit faire finir la diſpute.

URANIE.

Il faudroit reſver quelque incident pour cela.



SCENE VII. ET DERNIERE.

GALOPIN, LYSIDAS, DORANTE, LE MARQUIS, CLIMENE, ELISE, URANIE.

GALOPIN.

Madame, on a ſervi ſur table.

DORANTE.

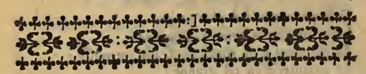
Ah ! voilà juſtement ce qu'il faut pour le dénouement que nous cherchions ; & l'on ne peut rien trouver de plus naturel. On diſputera fort & ferme de part & d'autre, comme nous avons fait, ſans que perſonne ſe rende ; un petit laquais viendra dire qu'on a ſervi, on ſe levera, & chacun ira ſouper.

URANIE.

La Comedie ne peut pas mieux finir, & nous ferons bien d'en demeurer-là.

FIN.





REMERCIEMENT AU ROY,

FAIT PAR J. B. P. DE MOLIERE, en l'année 1663. aprés avoir esté honoré d'une Pension par Sa Majesté.



VOSTRE paresse enfin me scandalise,
Ma Muse obeïssez-moy ;
Il faut ce matin, sans remise
Aller au lever du Roy
Vous sçavez bien pourquoy,
Et ce vous est une honte,
De n'avoir pas esté plus prompte,
A le remercier de ses fameux bien-faits :
Mais il vaut mieux tard que jamais :
Faites donc vostre compte ;
D'aller au Louvre accomplir mes souhaits.
Gardez-vous bien d'estre en Muse bastie ;
Un air de Muse est choquant dans ces lieux :
On y veut des objets à réjoüir les yeux,
Vous en devez estre avertie,
Et vous ferez vostre cour beaucoup mieux ;
Lors qu'en Marquis vous serez travestie.
Vous sçavez ce qu'il faut pour paroistre Marquis,
N'oubliez rien de l'air, ny des habits :
Arborez un chapeau chargé de trente plumes
Sur une perruque de prix ;
Que le rabat soit des plus grands volumes,

Et le pourpoint des plus petits:
Mais sur tout je vous recommande
Le manteau d'un ruban sur le dos retroussé:
La galanterie en est grande,
Et parmy les Marquis de la plus haute bande,
C'est pour estre placé.
Avec vos brillantes hardes,
Et vostre ajustement,
Faites tout le trajet de la Salle des Gardes,
Et vous peignant galamment,
Portez de tous costez vos regards brusquement;
Et ceux que vous pourrez connoistre,
Ne manquez pas d'un haut ton,
De les saluër par leur nom,
De quelque rang qu'ils puissent estre;
Cette familiarité
Donne, à quiconque en use, un air de qualité.
Gratez du peigne à la porte.
De la chambre du Roy;
Ou si comme je prévoy,
La presse s'y trouve forte,
Montrez de loin vostre chapeau;
Ou montez sur quelque chose,
Pour faire voir vostre muzeau,
Et criez, sans aucune pause,
D'un ton rien moins que naturel,
Monsieur l'Huissier pour le Marquis un tel.
Jettez-vous dans la foule, & tranchez du notable:
Coudoyez un chacun, point du tout de quartier,
Pressez, poussez, faites le Diable,
Pour vous mettre le premier;
Et quant mesme l'Huissier,
A vos desirs inexorable,
Vous trouveroit en face un Marquis repoussable,
Ne demordez point pour cela.
Tenez toûjours ferme là;

A déboucher la porte il iroit trop du voſtre :
Faites qu'aucun n'y puiſſe penetrer ,
Et qu'on ſoit obligé de vous laiſſer entrer ,
Pour faire entrer quelqu'autre.
Quand vous ſerez entré , ne vous relâchez pas ;
Pour aſſieger la chaiſe , il faut d'autres combats ;
Tâchez d'en eſtre des plus proches ,
En y gagnant le terrain pas à pas ;
Et ſi des aſſiegeans le prévenant amas
En bouche toutes les approches ,
Prenez le party doucement ,
D'attendre le Prince au paſſage :
Il connoiſtra voſtre viſage ,
Malgré voſtre déguiſement ;
Et lors , ſans tarder davantage ,
Faites-luy voſtre compliment.

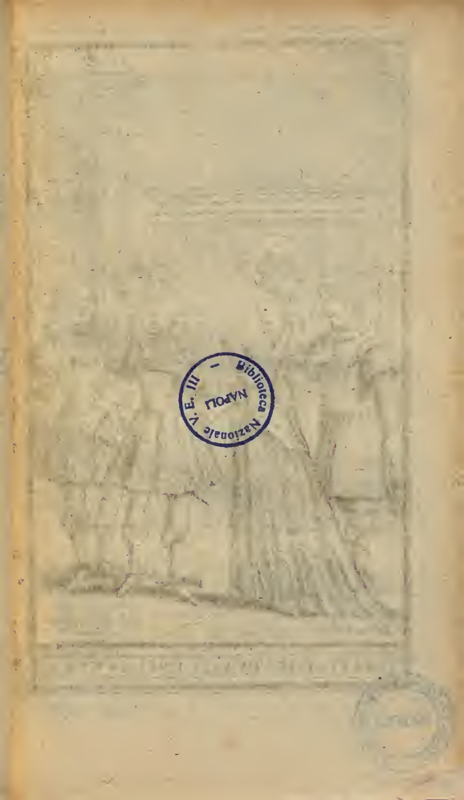
Vous pourriez aiſément l'étendre ,
Et parler des tranſports , qu'en vous font éclater
Les ſurprenans bien-faits , que ſans les meriter ,
Sa liberale main ſur vous daigne répandre ,
Et des nouveaux efforts , où s'en va vous porter
L'excés de cet honneur où vous n'oſiez pretendre ;
Luy dire comme vos deſirs
Sont , aprés ſes bontez, qui n'ont point de pareilles ,
D'employer à ſa gloire , ainſi qu'à ſes plaiſirs
Tout voſtre art & toutes vos veilles ;
Et là deſſus luy promettre merveilles.
Sur ce chapitre on n'eſt jamais à ſec :
Les Muſes ſont de grandes prometteuſes ,
Et comme vos Sœurs les cauſeuſes ,
Vous ne manquerez pas , ſans doute par le bec :
Mais les Grands Princes n'aiment gueres
Que les complimens qui ſont courts ;
Et le noſtre ſur tous a bien d'autres affaires.
Que d'écouter tous vos diſcours.

La loüange & l'encens n'est pas ce qui le touche :
Dés que vous ouvrirez la bouche
Pour luy parler de grace, & de bienfait
Il comprendra d'abord ce que vous voudrez dire,
Et se mettant doucement à sourire,
D'un air qui sur les cœurs fait un charmant effet,
Il passera comme un trait ;
Et cela vous doit suffire,
Voila vostre compliment fait.



LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTE'E.

Festes galantes & magnifiques, faites par le Roy à Versailles le 7. May 1664.





LES PLAISIRS DE L'ILE ENCHANTÉE



LES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTE'E.

COURSE DE BAGUE, Collation ornée de Machines, Comedie de Moliere intitulée la Princesse d'Elide, meslée de Danse & de Musique, Ballet du Palais d'Alcine, Feu d'artifice : & autres Festes galantes & magnifiques, faites par le Roy à Versailles, le 7. May 1664. & continuées plusieurs autres jours.



E Roy voulant donner aux Reines & à toute sa Cour, le plaisir de quelques Festes peu communes, dans un lieu orné de tous les agrémens qui peuvent faire

admirer une Maison de Campagne, choisit Versailles à quatre lieuës de Paris. C'est un Chasteau qu'on peut nommer un Palais Enchanté, tant les ajustemens de l'art ont bien secondé les soins que la Nature a pris pour le rendre parfait : il charme de toutes manieres, tout y rit dehors & dedans : l'or & le marbre y disputent de beauté & d'éclat : Et quoy qu'il n'y ait pas cette grande estenduë qui se remarque en quelques autres Palais de Sa Majesté ; toutes choses y sont si polies, si bien entenduës & si achevées, que rien ne les peut égaler. Sa Symmetrie, la richesse de ses meubles, la beauté de ses promenades, & le nombre infiny de ses fleurs, comme de ses orangers, rendent les environs de ce lieu dignes de sa rareté singuliere : La diversité des bestes contenuës dans les deux Parcs, & dans la Mesnagerie, où plusieurs courts en Estoilles sont accompagnées de Viviers pour les animaux aquatiques, avec de grands bastimens, joignent le plaisir avec la magnificence, & en font une maison accomplie.



CE

CE fut en ce beau lieu où toute la Cour se rendit le cinquiéme de May, que le Roy traita plus de six cens personnes jusqu'au quatorziéme ; outre une infinité de gens necessaires à la danse & à la Comedie, & d'Artisans de toutes sortes venus de Paris ; si bien que cela paroissoit une petite armée.

Le Ciel mesme sembla favoriser les desseins de Sa Majesté, puis qu'en une saison presque toûjours pluvieuse, on en fut quitte pour un peu de vent, qui sembla n'avoir augmenté, qu'afin de faire voir que la prévoyance & la puissance du Roy estoient à l'épreuve des plus grandes incommoditez De hautes toiles, des bastimens de bois faits presque en un instant, & un nombre prodigieux de flambeaux de cire blanche, pour suppléer à plus de quatre mille bougies chaque journée, resisterent à ce vent ; qui par tout ailleurs eust rendu ces divertissemens comme impossibles à achever.

Monsieur de Vigarini, Gentilhomme Modenois, fort sçavant en toutes ces choses, inventa & proposa celles-cy ; & le Roy commanda au Duc de Saint Aignan, qui se trouva lors en fonction de premier Gentilhomme de sa Chambre, & qui avoit donné plusieurs sujets de Balets fort agréables, de faire un dessein où elles fussent toutes comprises avec liaison & avec ordre, de sorte qu'elles ne pouvoient manquer de bien reüssir.

Il prit pour sujet le Palais d'Alcine, qui donna lieu au Titre des Plaisirs de l'Isle Enchantée, puis que selon l'Arioste, le brave Roger & plusieurs autres bons Chevaliers y furent retenus par les doubles charmes de la beauté, quoy qu'empruntée, & du sçavoir de cette Magicienne ; & en furent délivrez aprés beaucoup de temps consommé dans les délices, par la bague qui détruisoit les enchantemens : C'estoit cel-

le d'Angelique, que Melisse sous la forme du vieux Athlas mit enfin au doigt de Roger.

On fit donc en peu de jours orner un Rond où quatre grandes allées aboutissent entre de hautes palissades ; de quatre Portiques de trente cinq pieds d'élevation & de vingt-deux en quarré d'ouverture ; & de plusieurs festons enrichis d'or, & de diverses peintures avec les armes de sa Majesté.

Toute la Cour s'y estant placée le septiéme, il entra dans la place sur les six heures du soir un Heraut d'armes, representé par M. des Bardins, vestu d'un habit à l'antique couleur de feu en broderie d'argent, & fort bien monté.

Il estoit suivi de trois Pages : celuy du Roy, M. d'Artagnan, marchoit à la teste de deux autres fort richement habillé de couleur de feu, livrée de Sa Majesté, portant sa Lance & son Escu, dans lequel brilloit un Soleil de pierreries, avec ces mots,

Nec Cesso, nec Erro.

Faisant allusion à l'attachement de Sa Majesté aux affaires de son Estat, & à la maniere avec laquelle il agit : ce qui estoit encore representé par ces quatre vers du President de Perigny Autheur de la mesme Devise.

CE n'est pas sans raison que la terre & les cieux,
Ont tant d'estonnement pour un objet si rare ;
Qui dans son cours penible, autant que glorieux
Jamais ne se repose, & jamais ne s'égare.

Les deux autres Pages estoient aux Ducs de Saint Aignan & de Noailles ; Le premier Mareschal de Camp, & l'autre Juge des Courses.

Celuy du Duc de Saint Aignan portoit l'Escu de sa Devise, & estoit habillé de sa livrée de toile d'argent enrichie d'or, avec des plumes incarnates & noires, & les rubans de mesme: Sa devise estoit, un Tymbre d'horloge, avec ces mots,

De mi golpes mi Ruido.

Le Page du Duc de Noailles estoit vestu de couleur de feu, argent & noir, & le reste de la livrée semblable: La Devise qu'il portoit dans son Escu, estoit un Aigle, avec ces mots,

Fidelis & audax.

Quatre trompettes & deux Tymballiers, marchoient aprés ces Pages, habillés de Satin couleur de feu, & argent; leurs plumes de la mesme livrée, & les caparaçons de leurs chevaux couverts d'une pareille broderie, avec des Soleils d'or fort éclatans aux banderoles des Trompettes, & aux couvertures des Timballes.

Le Duc de Saint Aignan, Mareschal de Camp, marchoit aprés eux armé à la Grecque, d'une cuirasse de toile d'argent couverte de petites écailles d'or, aussi-bien, que son bas de soye; & son Casque estoit orné d'un Dragon, & d'un grand nombre de plumes blanches, meslées d'incarnat & de noir: Il montoit un cheval blanc bardé de mesme, & representoit Guidon le Sauvage.

Pour le Duc de Saint Aignan, *representant Guidon le Sauvage.*

MADRIGAL.

Les combats que j'ay faits en l'Isle dangereuse,
Quand de tant de Guerriers je demeuray vainqueur,
Suivis d'une espreuve amoureuse,
Ont signalé ma force aussi-bien que mon cœur.
La vigueur qui fait mon estime,
Soit quelle embrasse un party legitime,
Ou qu'elle vienne à s'echapper;
Fait dire, pour ma gloire, aux deux bouts de la Terre,
Qu'on n'en void point en toute guerre,
Ny plus souvent ny mieux frapper.

POUR LE MESME.

Seul contre dix Guerriers, seul contre dix Pucelles,
C'est avoir sur les bras deux estranges querelles.
Qui sort à son honneur de ce double combat,
Doit estre, ce me semble, un terrible Soldat.

Huit Trompettes & deux Tymbaliers, vestus comme les premiers marchoient aprés le Mareschal de Camp.

Le Roy representant Roger les suivoit, montant un des plus beaux chevaux du monde, dont le harnois couleur de feu éclatoit d'or, d'argent & de pierreries. Sa Majesté estoit armée à la façon des Grecs comme tous ceux de sa Quadrille, & portoit une cuirasse de lames d'argent, couverte d'une riche broderie d'or & de diamans. Son port & toute son action estoient dignes de son rang; son

Casque tout couvert de plumes couleur de feu, avoit une grace incomparable ; & jamais un air plus libre, ny plus guerrier, n'a mis un mortel au dessus des autres hommes.

SONNET.

Pour le ROY, *Representant* ROGER.

Quelle taille, quel port a ce fier Conquerant !
Sa personne éblouit quiconque l'examine,
Et quoy que par son Poste il soit déja si Grand,
Quelque chose de plus éclate dans sa mine.
Son front de ses Destins est l'auguste garant,
Par delà ses Ayeux sa vertu l'achemine;
Il fait qu'on les oublie, & de l'air qu'il s'y prend,
Bien loin derriere luy laisse son Origine.
De ce cœur genereux c'est l'ordinaire employ,
D'agir plus volontiers pour Autruy que pour Soy,
Là principalement sa force est occupée :
Il efface l'esclat des Heros anciens,
N'a que l'honneur en veuë, & ne tire l'épée
Que pour des interests qui ne sont pas les siens.

Le Duc de Noailles, Juge du Camp, sous le nom d'Oger le Danois, marchoit aprés le Roy portant la couleur de feu & le noir sous une riche broderie d'argent ; & ses plumes aussi bien que tout le reste de son équipage estoient de cette mesme livrée.

Le Duc de Noailles. *Oger le Danois, Juge du Camp.*

Ce Paladin s'applique à cette seule affaire
De servir dignement le plus puissant des Rois ;
Comme pour bien juger il faut sçavoir bien faire,
Je doute que personne appelle de sa voix.

Le Duc de Guise & le Comte d'Armagnac marchoient ensemble aprés luy. Le premier portant le nom d'Aquilant le Noir, avoit un habit de cette couleur en broderie d'or & de geaix ; ses plumes, son cheval, & sa lance assortissoient à sa livrée. Et l'autre representant Griffon le Blanc, portoit sur un habit de toile d'argent plusieurs rubis, & montoit un cheval blanc bardé de la mesme couleur.

Le Duc de Guise. *Aquilant le Noir.*

La Nuit a ses beautez de mesme que le jour,
Le Noir est ma couleur je l'ay toûjours aimée ;
Et si l'obscurité convient à mon Amour,
Elle ne s'etend pas jusqu'à ma Renommée.

Le Comte d'Armagnac. *Griffon le Blanc.*

Voyez quelle candeur en moy le Ciel a mis,
Aussi nulle beauté ne s'en verra trompée ;
Et quand il sera temps d'aller aux ennemis,
C'est où je me feray tout blanc de mon épée.

Les Ducs de Foix & de Coaslin qui paroissoient ensuite, estoient vestus, l'un d'incarnat avec or & argent, & l'autre de vert, blanc & ar-

gent : Toute leur livrée & leurs chevaux estant dignes du reste de leur équipage.

Pour le Duc de Foix. *Renaud.*

IL porte un nom celebre, il est jeune, il est sage.
A vous dire le vray c'est pour aller bien haut;
Et c'est un grand bon heur que d'avoir à son âge
La chaleur necessaire, & le flegme qu'il faut.

Le Duc de Coaslin. *Dudon.*

TRop avant dans la Gloire on ne peut s'engager,
J'auray vaincu sept Rois, & par mon grand courage,
Les verray tous soûmis au pouvoir de ROGER,
Que je ne seray pas content de mon Ouvrage.

Aprés eux marchoient le Comte du Lude & le Prince de Marsillac : le premier vestu d'incarnat & blanc ; & l'autre de jaune, blanc & noir, enrichis de broderie d'argent, leur livrée de mesme, & fort bien montez.

Le Comte du Lude. *Astolphe.*

DE tous les Paladins qui sont dans l'Univers
Aucun n'a pour l'Amour l'ame plus échauffée,
Entreprenant toûjours mille projets divers,
Et toûjours enchanté par quelque jeune FE'E.

Le Prince de Marsillac. *Brandimart.*

MEs vœux seront contens, mes souhaits accomplis,
Et ma bonne fortune à son comble arrivée ;
Quand vous sçaurez mon zele, aimable FLEUR DE LYS.
Au milieu de mon cœur profondement gravée.

Le Marquis de Villequier & de Soyecourt marchoient ensuite ; l'un portoit le bleu, & argent, & l'autre le bleu, blanc & noir, avec or & argent ; leurs plumes, & les harnois de leurs chevaux estoient de la mesme couleur, & d'une pareille richesse.

Le Marquis de Villequier. *Richardet.*

PErsonne comme moy n'est forty galamment
D'une intrigue où sans doute il faloit quelque adresse ;
Personne à mon avis plus agreablement
N'est demeuré fidelle en trompant sa Maistresse.

Le Marquis de Soyecourt. *Olivier.*

VOicy l'honneur du Siecle, auprés de qui nous sommes,
Et mesme les Geants, de mediocres hommes,
Et ce franc Chevalier à tout venant tout prest.
Toûjours pour quelque Jouste a la lance en arrest.

Les Marquis d'Humieres & de la Valliere les suivoient : Ce premier portant la couleur de chair & argent, & l'autre gris de lin, blanc & argent toute leur livrée estant la plus riche, & la mieux assortie du monde.

Le Marquis d'Humieres. *Ariodant.*

JE tremble dans l'accez de l'amoureuse fiévre,
Ailleurs sans vanité je ne tremblay jamais,
Et ce charmant objet, l'adorable GENEVRE,
Est l'unique vainqueur à qui je me soûmets.

Le

Le Marquis de la Valliere. *Zerbin.*

Quelques beaux sentimens que la gloire nous donne,
Quand on est amoureux au souverain degré,
Mourir entre les bras d'une belle Personne
Est de toutes les morts la plus douce à mon gré.

Monsieur le Duc marchoit seul, portant pour sa livrée la couleur de feu, blanc & argent : un grand nombre de Diamans estoient attachez sur la magnifique broderie, dont sa cuirasse & son bas de soye estoient couverts, son casque & le harnois de son cheval en estant enrichis.

Monsieur le Duc. *Roland.*

Roland fera bien loin son grand nom retentir,
La Gloire deviendra sa fidelle Compagne,
Il est sorti d'un sang qui brûle de sortir,
Quand il est question de se mettre en campagne :
Et pour ne vous en point mentir,
C'est le pur sang de Charlemagne.

UN Char de dix-huit pieds de haut, de vingt-quatre de long, & de quinze de large, paroissoit ensuite éclatant d'or & de diverses couleurs : Il representoit celuy d'Apollon, en l'honneur duquel se celebroient autrefois les Jeux Pythiens, que ces Chevaliers s'estoient proposez d'imiter en leurs Courses & en leur équipage : Cette Divinité brillante de lumieres estoit assise au plus haut du Char, ayant à ses pieds les quatre Aages ou Siecles, distinguez par de riches habits, & par ce qu'ils portoient à la main.

le Blanc, ayant pour Deviſe une Hermine, avec ces mots,

Ex candore decus.

Le Duc de Foix repreſentant Renaud, ayant pour deviſe un Vaiſſeau dans la Mer, avec ces mots,

Longe levis aura feret.

Le Duc de Coaſlin, repreſentant Dudon, ayant pour Deviſe un Soleil, & l'Heliotrope ou Tourneſol, avec ces mots,

Splendor ab obſequio.

Le Comte du Lude, repreſentant Aſtolphe, ayant pour Deviſe un Chiffre en forme de nœud, avec ces mots,

Non ſia mai ſciolto.

Le Prince de Marſillac, repreſentant Brandimart, ayant pour Deviſe une Montre en relief, dont on voit tous les reſſorts, avec ces mots,

Chieto fuor, commoto dentro.

Le Marquis de Villequier, repreſentant Richardet, ayant pour Deviſe un Aigle qui plane devant le Soleil, avec ces mots,

Uni militat Aſtro.

Le Marquis de Soyecourt, repreſentant Olivier, ayant pour Deviſe la Maſſuë d'Hercule, avec ces mots,

Vix æquat fama labores.

Le Marquis d'Humieres, repreſentant Ariodant, ayant pour Deviſe toutes ſortes de Couronnes, avec ces mots,

No quiero menos.

Le Marquis de la Valliere, repreſentant Zerbin, ayant pour Deviſe un Phœnix ſur un bucher allumé par le Soleil, avec ces mots,

Hoc juvat uri.

Monſieur le Duc, repreſentant Roland, ayant

Pour Devise un Dard entortillé de Lauriers, avec ces mots,

Certo ferit.

Vingt Pasteurs chargez des diverses pieces de la Barriere, qui devoit estre dressée pour la Course de Bague, formoient la derniere Troupe qui entra dans la lice : Ils portoient des vestes couleur de feu, enrichies d'argent, & des coeffures de mesme.

Aussi-tost que ces Troupes furent entrées dans le Camp, elles en firent le tour, & aprés avoir salué les Reines, elles se separerent, & prirent chacune leur poste · Les Pages à la teste, les Trompettes & les Tymballiers se croisants, s'allerent poster sur les aisles : Le Roy s'avançant au milieu, prit sa place vis à vis du haut Dais · Monsieur le Duc proche de sa Majesté : Les Ducs de saint Aignan & de Noailles à droit & à gauche : Les dix Chevaliers en haye aux deux costez du Char : Leurs Pages au mesme ordre derriere eux : Les Signes & les Heures comme ils estoient entrez.

Lors qu'on eut fait alte en cet estat, un profond silence causé tout ensemble par l'attention & par le respect, donna le moyen à Mademoiselle de Brie, qui representoit le Siecle d'Airain, de commencer ces vers à la louange de la Reine, adressez à Apollon, representé par le Sieur de la Grange.

LE SIECLE D'AIRAIN à Apollon.

Brillant Pere du jour, Toy de qui la puissance
Par ses divers aspects nous donna la naissance ;
Toy l'espoir de la Terre, & l'ornement des Cieux ;
Toy le plus necessaire & le plus beau des Dieux ;
Toy dont l'activité, dont la bonté suprême
Se fait voir & sentir en tous lieux par soy-même :
Dis-nous par quel destin, ou par quel nouveau choix
Tu celebre tes Jeux aux rivages François.

APOLLON.

Si ces lieux fortunez ont tout ce qu'eut la Grece,
De gloire, de valeur, de merite & d'adresse ;
Ce n'est pas sans raison qu'on y voit transferez
Ces Jeux qu'à mon honneur la terre a consacrez.
J'ay toûjours pris plaisir à verser sur la France
De mes plus doux Rayons la benigne influence :
Mais le charmant objet qu'Hymen y fait regner,
Pour elle maintenant me fait tout dedaigner.
Depuis un si long-temps que pour le bien du monde
Je fais l'immense tour de la terre & de l'onde,
Jamais je n'ay rien veu si digne de mes feux,
Jamais un sang si noble, un cœur si genereux,
Jamais tant de lumiere avec tant d'innocence ;
Jamais tant de jeunesse avec tant de prudence ;
Jamais tant de grandeur avec tant de bonté ;
Jamais tant de sagesse avec tant de beauté.
Mille Climats divers qu'on vit sous la puissance
De tous les Demy-Dieux dont elle prit naissance
Cedant à son merite autant qu'à leur devoir,
Se trouveront un jour unis sous son pouvoir.
Ce qu'eurent de grandeurs & la France & l'Espagne,
Les droits de Charle-Quint, les droits de Charle-Magne,

En elle avec leur ſang heureuſement tranſmis,
Rendront tout l'Univers à ſon Trône ſoûmis :
Mais un Titre plus grand, un plus noble partage
Qui l'eſleve plus haut, qui luy plaiſt davantage;
Un Nom qui tient en ſoy les plus grands noms unis,
C'eſt le Nom glorieux d'Epouſe de LOUIS.

LE SIECLE D'ARGENT.

Quel deſtin fait briller avec tant d'injuſtice
Dans le ſiecle de fer un Aſtre ſi propice?

LE SIECLE D'OR.

Ah! ne murmure point contre l'ordre des Dieux:
Loin de s'enorgueillir d'un don ſi précieux,
Ce ſiecle qui du Ciel a merité la haine,
En devroit augurer ſa ruine prochaine,
Et voir qu'une vertu qu'il ne peut ſuborner,
Vient moins pour l'ennoblir que pour l'exterminer.
Si-toſt qu'elle paroiſt dans cette heureuſe terre,
Voy comme elle en bannit les fureurs de la guerre :
Comment depuis ce jour d'infatigables mains
Travaillent ſans relâche au bon-heur des humains;
Par quels ſecrets reſſorts un Heros ſe prepare
A chaſſer les horreurs d'un ſiecle ſi barbare,
Et me faire revivre avec tous les plaiſirs,
Qui peuvent contenter les innocens deſirs.

LE SIECLE DE FER.

Je ſçay quels ennemis ont entrepris ma perte,
Leurs deſſeins ſont connus, leur trâme eſt découverte,
Mais mon cœur n'en eſt pas à tel point abattu...

APOLLON.

Contre tant de grandeur, contre tant de vertu,
Tous les monstres d'Enfer unis pour ta défense,
Ne feroient qu'une foible & vaine resistance;
L'Univers opprimé de ton joug rigoureux,
Va gouster par ta fuite un destin plus heureux:
Il est temps de ceder à la Loy souveraine,
Que t'imposent les vœux de cette Auguste Reine;
Il est temps de ceder aux travaux glorieux
D'un Roy favorisé de la Terre & des Cieux:
Mais icy trop long-temps ce different m'arreste,
A de plus doux combats cette Lice s'appreste,
Allons la faire ouvrir, & ployons des Lauriers,
Pour couronner le front de nos fameux Guerriers.

TOus ces recits achevez, la Course de Bague commença, en laquelle aprés que le Roy eut fait admirer l'adresse & la grace qu'il a en cet exercice, comme en tous les autres, & plusieurs belles Courses de tous ces Chevaliers: le Duc de Guise, les Marquis de Soyecourt & de la Valliere demeurerent à la dispute, dont ce dernier emporta le prix; qui fut une épée d'or enrichie de Diamans, avec des boucles de baudrier de valeur, que donna la Reine Mere, & dont elle l'honora de sa main.

La nuit vint cependant à la fin des Courses, par la justesse qu'on avoit eu à les commencer: Et un nombre infini de lumieres ayant éclairé tout ce beau lieu, l'on vid entrer dans la mesme place.

Trente-quatre Concertans fort bien vestus, qui devoient préceder les Saisons; & faisoient le plus agreable concert du monde.

Pendant que les Saisons se chargeoient de mets delicieux qu'elles devoient porter, pour servir devant leurs Majestez la magnifique collation qui estoit preparée : les douzes Signes du Zodiaque, & les quatre Saisons danserent dans le rond une des plus belles entrées de Ballet qu'on eût encore veuë.

Le Printemps parut ensuite sur un cheval d'Espagne, representé par Mademoiselle du Parc, qui avec le sexe & les avantages d'une femme, faisoit voir l'adresse d'un homme : Son habit estoit vert en broderie d'argent, & de fleurs au naturel.

L'Esté le suivoit, representé par le Sieur du Parc, sur un Elephant couvert d'une riche housse.

L'Automne aussi avantageusement vestu, representé par le Sieur de la Thorilliere, venoit aprés monté sur un Chameau.

L'Hyver suivoit sur un Ours, representé par le Sieur Bejar.

Leur suite estoit composée de quarante-huit personnes, qui portoient toutes sur leurs testes de grands bassins pour la collation.

Les douze premiers couverts de fleurs, portoient, comme des Jardiniers, des Corbeilles peintes de vert & d'argent, garnies d'un grand nombre de porcelaines, si remplies de confitures & d'autres choses delicieuses de la saison, qu'ils estoient courbez sous cet agreable faix.

Douze autres, comme Moissonneurs, vestus d'habits conformes à cette profession, mais fort riches, portoient des bassins de cette couleur incarnate, qu'on remarque au Soleil Levant, & suivoient l'Esté.

Douze vestus en Vendangeurs, estoient couverts de feuilles de vignes & de grappes de raisins ; & portoient dans des paniers feuille-morte, remplis de petits bassins de cette mesme couleur, divers a-

tres fruits & confitures à la ſuite de l'Automne.

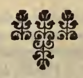
Les douze derniers, eſtoient des Vieillards gelez, dont les fourrures & la démarche marquoient la froideur & la foibleſſe, portant dans des baſſins couverts d'une glace & d'une nége ſi bien contrefaites, qu'on les euſt priſes pour la choſe meſme, ce qu'ils devoient contribuer à la Collation, & ſuivoient l'Hyver.

Quatorze Concertans de Pan & de Diane precedoient ces deux Divinitez, avec une agreable Harmonie de Flutes & de Muſettes.

Elles venoient enſuite ſur une Machine fort ingenieuſe en forme d'une petite Montagne ou Roche ombragée de pluſieurs arbres : mais ce qui eſtoit plus ſurprenant, c'eſt qu'on la voyoit portée en l'air, ſans que l'artifice qui la faiſoit mouvoir, ſe puſt découvrir à la veuë.

Vingt autres perſonnes les ſuivoient, portant des viandes de la Menagerie de Pan, & de la Chaſſe de Diane.

Dix-huit Pages du Roy fort richement veſtus, qui devoient ſervir les Dames à Table, faiſoient les derniers de cette Troupe ; laquelle eſtant rangée, Pan, Diane & les Saiſons ſe preſentans devant la Reine ; le Printemps luy adreſſa le premier ces Vers.



LE PRINTEMPS.

A LA REINE.

ENtre toutes les fleurs nouvellement écloses,
Dont mes Jardins sont embellis,
Méprisant les jasmins, les œillets & les roses,
Pour payer mon tribut j'ay fait choix de ces lys,
Que de vos premiers ans vous avez tant cheris :
LOUIS les fait briller du couchant à l'aurore,
Tout l'Univers charmé les respecte & les craint ;
Mais leur regne est plus doux & plus puissant encore,
Quand ils brillent sur vostre teint.

L'ESTE'.

Surpris un peu trop promptement,
J'apporte à cette Feste un leger ornement ;
Mais avant que ma saison passe,
Je feray faire à vos Guerriers,
Dans les campagnes de la Thrace,
Une ample moisson de Lauriers.

L'AUTOMNE.

Le Printemps orgueilleux de la beauté des fleurs,
Qui luy tomberent en partage,
Pretend de cette Feste avoir tout l'avantage,
Et nous croit obscurcir par ses vives couleurs :
Mais vous vous souviendrez, Princesse sans seconde,
De ce fruit précieux qu'a produit ma saison,
Et qui croist dans vostre maison,
Pour faire quelque jour les delices du Monde.

L' H Y V E R.

La nége, les glaçons que j'apporte en ces lieux,
Sont des mets les moins precieux,
Mais ils ſont des plus neceſſaires,
Dans une Feſte où mille objets charmans,
De leurs œillades meurtrieres,
Font naiſtre tant d'embrazemens.

D I A N E.

A L A R E I N E.

Nos bois, nos rochers, nos montagnes,
Tous nos chaſſeurs, & mes compagnes
Qui m'ont toûjours rendu des honneurs ſouverains,
Depuis que parmi nous ils vous ont veu paroiſtre
Ne veulent plus me reconnoiſtre,
Et chargez de preſens viennent avecque moy
Vous porter ce tribut pour marque de leur foy.
Les habitans legers de cet heureux boccage,
De tomber dans vos rets font leur ſort le plus doux,
Et n'eſtiment rien davantage,
Que l'heur de perir de vos coups:
Amour dont vous avez la grace & le viſage,
A le meſme ſecret que vous.

P A N.

Jeune Divinité, ne vous eſtonnez pas,
Lors que nous vous offrons en ce fameux repas
L'eſlite de nos bergeries:
Si nos troupeaux gouſtent en paix
Les herbages de nos prairies,
Nous devons ce bon-heur à vos divins attraits.

CEs Recits achevez, une grande Table en forme de Croiſſant, ronde d'un coſté, où

l'on devoit couvrir,& garnie de fleurs de l'autre côté où elle estoit creuse, vint à se découvrir.

Trente-six Violons tres-bien vestus, parurent derriere sur un petit Theatre : pendant que Messieurs de la Marche & Parfait Pere, Frere, & Fils Controlleurs Generaux ; sous les noms de l'Abondance, de la Joye, de la Propreté, & de la Bonne Chere, la firent ouvrir par les Plaisirs, par les Jeux, par les Ris, & par les Delices.

Leurs Majestez s'y mirent en cet ordre, qui prévint tous les embarras, qui eussent pû naistre pour les rangs.

La Reine Mere estoit assise au milieu de la Table, & avoit à sa main droite.

LE ROY.

Mademoiselle d'Alençon.
Madame la Princesse.
Mademoiselle d'Elbœuf.
Madame de Bethune.
Madame la Duchesse de Crequy.

MONSIEUR.

Madame la Duchesse de S. Aignan.
Madame la Marefchalle du Plessis.
Madame la Marefchalle d'Estampes.
Madame de Gourdon.
Madame de Montespan.
Madame d'Humieres.
Mademoiselle de Brancas.
Madame d'Armagnac.
Madame la Comtesse de Soissons.
Madame la Princesse de Bade.
Mademoiselle de Grançay.

De l'autre costé estoient assises,

LA REINE.

Madame de Carignan.
Madame de Flaix.
Madame la Ducheſſe de Foix.
Madame de Brancas.
Madame de Froulay
Madame la Ducheſſe de Navailles.
Mademoiſelle d'Ardennes.
Mademoiſelle de Cologon.
Madame de Cruſſol.
Madame de Montauzier.

Madame.

Madame la Princeſſe Benedicte.
Madame la Ducheſſe.
Madame de Rouvroy.
Mademoiſelle de la Mothe.
Madame de Marsé.
Mademoiſelle de la Valliere.
Mademoiſelle d'Artigny.
Mademoiſelle du Belloy.
Mademoiſelle de Dampierre.
Mademoiſelle de Fiennes.

La ſomptuoſité de cette Collation paſſoit tout ce qu'on en pourroit écrire, tant par l'abondance, que par la delicateſſe des choſes qui y furent ſervies : Elle faiſoit auſſi le plus bel objet qui puiſſe tomber ſous les ſens ; puis que dans la nuit auprés de la verdeur de ces hautes paliſſades, un nombre infini de Chandeliers peints de vert &

d'argent, portant chacun vingt-quatre bougies, & deux cens flambeaux de cire blanche, tenus par autant de perſonnes veſtuës en Maſques, rendoient une clarté preſque auſſi grande & plus agreable que celle du jour Tous les Chevaliers avec leurs Caſques couverts de plumes de differentes couleurs, & leurs habits de la Courſe eſtoient appuyez ſur la Barriere ; & ce grand nombre d'Officiers richement veſtus, qui ſervoient, en augmentoient encore ſa beauté, & rendoient ce rond une choſe enchantée. duquel aprés la Collation, leurs Majeſtez & toute la Cour, ſortirent par le Portique oppoſé à la Barriere, & dans un grand nombre de Caleſches fort ajuſtées, reprirent le chemin du Chaſteau.

Fin de la premiere Journée.



LA PRINCESSE D'ELIDE,

COMEDIE GALANTE,

meslée de Musique & d'Entrées de Ballet.

Representée pour la premiere fois à Versailles, le 8. May 1664. & donnée depuis au Public sur le Theâtre du Palais Royal, le 9. Novembre de la mesme année 1664.

Par la Troupe de Monsieur Frere Unique du Roy.

SECONDE



SECONDE JOURNE'E

DES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTE'E.

LORS que la nuit du ſecond jour fut venuë, Leurs Majeſtez ſe rendirent dans un autre rond, environné de paliſſades comme le premier, & ſur la meſme ligne, s'avançant toûjours vers le Lac, où l'on feignoit que le Palais d'Alcine eſtoit baſti.

Le deſſein de cette ſeconde Feſte, eſtoit que Roger & les Chevaliers de ſa Quadrille, aprés avoir fait des merveilles aux Courſes, que par l'ordre de la belle Magicienne ils avoient faites en faveur de la Reine, continuoient en ce meſme deſſein pour le divertiſſement ſuivant; & que l'Iſle flotante n'ayant point éloigné le rivage de la France, ils donnoient à ſa Majeſté le plaiſir d'une Comedie, dont la Scene eſtoit en Elide.

Le Roy fit donc couvrir de toiles, en ſi peu de temps qu'on avoit lieu de s'en étonner, tout ce rond d'une eſpece de Domes pour défendre contre le vent le grand nombre de Flambeaux, & de Bougies qui devoient éclairer le Theatre, dont la decoration eſtoit

fort agreable. Auffi-toft qu'on eut tiré la toile, un grand Concert de plufieurs Inftrumens fe fit entendre : Et l'Aurore reprefentée par Mademoifelle Hilaire, ouvrit la Scene, & chanta ce Recit.

PREMIER INTERMEDE.

SCENE I.

RECIT DE L'AURORE.

Quand l'Amour à vos yeux offre un choix
agreable,
Jeunes beautez laiffez vous enflâmer :
Mocquez-vous d'affecter cet orgueil indomptable,
Dont on vous dit qu'il eft beau de s'armer ;
Dans l'age où l'on eft aimable,
Rien n'eft fi beau que d'aimer.

Soûpirez librement pour un amant fidelle,
Et bravez ceux qui voudroient vous blâmer ?
Un cœur tendre eft aimable, & le nom de cruelle
N'eft pas un nom à fe faire eftimer,
Dans le temps où l'on eft belle,
Rien n'eft fi beau que d'aimer.



SCENE II.

VALETS DE CHIENS, ET MUSICIENS.

Pendant que l'Aurore chantoit ce recit, quatre Valets de Chiens estoient couchez sur l'Herbe, dont l'un (sous la figure de Lyciscas) representé par le Sieur de Moliere, excellent Acteur, de l'invention duquel estoient les Vers & toute la Piece, se trouvoit au milieu de deux, & un autre à ses pieds, qui estoient les Sieurs Estival, Don, & Blondel de la Musique du Roy, dont les voix estoient admirables.

Ceux-cy en se resveillant à l'arrivée de l'Aurore, si-tost qu'elle eut chanté, s'écrierent en Concert.

Hola? hola? debout, debout, debout.
Pour la Chasse ordonnée, il faut preparer tout.
Hola? ho debout, viste debout.

Ier

Jusqu'aux plus sombres lieux le jour se communique.

IIme.

L'air sur les fleurs en perles se resout.

IIIme.

Les Rossignols commencent leur Musique,
Et leurs petits concerts retentissent par tout.

TOUS ENSEMBLE.

Sus, sus debout, viste debout.

Parlant à Lyciscas qui dormoit.

Qu'est-cecy, Lyciscas? quoy? tu ronfles encore,
Toy qui promettois tant de devancer l'Aurore?
Allons debout, viste debout,
Pour la Chasse ordonnée il faut preparer tout,
Debout, viste debout, depeschons, debout.

LYCISCAS *en s'éveillant.*

Par la morbleu vous estes de grands braillards, vous autres, & vous avez la gueule ouverte de bon matin.

MUSICIENS.

Ne vois-tu pas le jour qui se répand par tout?
Allons debout, Lyciscas debout.

LYCISCAS.

Hé! laissez-moy dormir encore un peu, je vous conjure?

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciscas debout.

LYCISCAS.

Je ne vous demande plus qu'un petit quart-d'heure.

MUSICIENS.

Point, point, debout, viste debout.

LYCISCAS.

Hé! je vous prie.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Un moment.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

De grace.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Eh!

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Je...

MUSICIENS.

Debout,

LYCISCAS.

J'auray fait incontinent.

MUSICIENS.

Non, non, debout, Lyciſcas debout:
Pour la Chaſſe ordonnée il faut preparer tout;
Viſte debout, dépeſchons debout.

LYCISCAS.

Et bien laiſſez-moy, je vais me lever: Vous eſtes d'eſtranges gens de me tourmenter comme cela: Vous ferez cauſe que je ne me porteray pas bien de toute la journée; car, voyez-vous, le ſommeil eſt neceſſaire à l'homme, & lors qu'on ne dort pas ſa refection, il arrive.... que.... on n'eſt....

I er.

Lyciſcas.

II me.

Lyciſcas.

III me.

Lyciſcas.

TOUS ENSEMBLE.

Lyciſcas.

LYCISCAS.

Diable ſoit les brailleurs, je voudrois que vous euſſiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

MUSICIENS.

Debout, debout, viſte debout, depeſchons debout.

LYCISCAS.

Ah! quelle fatigue de ne pas dormir ſon ſoû.

I er.

Hola? oh.

II me.

Hola? oh.

III me.

Hola? oh.

TOUS ENSEMBLE.

Oh ! oh ! oh ! oh ! oh !

LYCISCAS.

Oh ! oh ! oh ! oh La peste soit des gens avec leurs chiens de hurlemens, je me donne au Diable si je ne vous assomme : Mais voyez un peu quel diable d'enthousiasme il leur prend, de me venir chanter aux oreilles comme cela Je....

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Encore.

MUSICIENS.

Debout.

LYCISCAS.

Le Diable vous emporte.

MUSICIENS.

Debout

LYCISCAS *en se levant.*

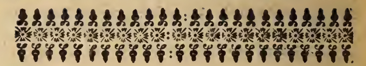
Quoy toûjours ? a-t-on jamais veu une pareille furie de chanter ? par le sang bleu j'enrage ; puis que me voila éveillé, il faut que j'éveille les autres, & que je les tourmente comme on m'a fait. Allons ho ? Messieurs, debout, debout, viste, c'est trop dormir. Je vais faire un bruit de Diable par tout, Debout, debout, debout ! Allons viste, ho, ho, ho ! Debout, debout, pour la Chasse ordonnée il faut preparer tout ; debout, debout, Lyciscas debout : ho ! ho ! ho ! ho ! ho.

Lyciscas s'estant levé avec toutes les peines du monde, & s'estant mis à crier de toute sa force, plusieurs Cors & Trompes de Chasse se firent entendre, & concertées avec les Violons commencerent l'air d'une entrée, sur laquelle six Valets de Chiens danserent avec beaucoup de justesse & de disposition, reprenant à

certaines cadences le son de leurs Cors & Trompes. C'estoient les Sieurs Paysan, Chicanneau, Noblet, Pesan, Bonard, & la Pierre.

NOMS DES ACTEURS de la Comedie.

LA PRINCESSE D'ELIDE.
Mademoiselle de Moliere.
AGLANTE, Cousine de la Princesse.
Mademoiselle du Parc
CINTHIE, Cousine de la Princesse.
Mademoiselle de Brie.
PHILIS, Suivante de la Princesse.
Mademoiselle Bejart.
IPHITAS, Pere de la Princesse.
Le Sieur Hubert.
EURIALE, ou le Prince d'Ithaque.
Le Sieur de la Grange.
ARISTOMENE, ou le Prince de Messene.
Le Sieur du Croisy.
THEOCLE, ou le Prince de Pyle.
Le Sieur Bejart.
ARBATE, Gouverneur du Prince d'Ithaque.
Le Sieur de la Torilliere.
MORON, Plaisant de la Princesse.
Le Sieur de Moliere.
Un Suivant.
Le Sieur Prevost.

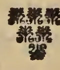


ACTE PREMIER.

ARGUMENT.



ETTE Chasse qui se preparoit ainsi, estoit celle d'un Prince d'Elide, lequel estant d'humeur galante & magnifique, & souhaitant que la Princesse sa Fille se resolust à aimer & à penser au mariage, qui estoit fort contre son inclination, avoit fait venir en sa Cour les Princes d'Ithaque, de Messene & de Pyle; afin que dans l'exercice de la Chasse qu'elle aimoit fort, & dans d'autres Jeux, comme des Courses de Chars & semblables magnificences, quelqu'un de ces Princes pust luy plaire, & devenir son Epoux.



SCENE

SCENE PREMIERE.

Uriale, Prince d'Ithaque, amoureux de la Princesse d'Elide, & Arbate son Gouverneur, lequel indulgent à la passion du Prince, le loue de son amour au lieu de l'en blasmer, en des termes fort galants.

EURIALE, ARBATE.

ARBATE.

Ce silence resveur, dont la sombre habitude;
Vous fait à tous momens chercher la solitude;
Ces longs soûpirs que laisse échaper vostre cœur,
Et ces fixes regards si chargez de langueur,
Disent beaucoup sans doute à des gens de mon âge,
Et je pense, Seigneur, entendre ce langage:
Mais sans vostre congé de peur de trop risquer,
Je n'ose m'enhardir jusques à l'expliquer.

EURIALE.

Explique, explique Arbate, avec toute licence
Ces soûpirs, ces regards & ce morne silence:
Je te permets icy de dire que l'Amour
M'a rangé sous ses loix, & me brave à son tour:
Et je consens encor que tu me fasses honte,
Des foiblesses d'un cœur qui souffre qu'on le dompte.

ARBATE.

Moy vous blâmer, Seigneur, des tendres mouvemens,
Où je voy qu'aujourd'huy penchent vos sentimens;
Le chagrin des vieux jours ne peut aigrir mon ame
Contre les doux transports de l'amoureuse flâme,

Et tu sçais que l'orgueil sous des traits si charmans
Arme contre l'Amour ses jeunes sentimens ;
Et comment elle fuit en cette illustre Feste.
Cette foule d'amans qui briguent sa conqueste.
Ah ! qu'il est bien peu vray que ce qu'on doit aimer
Aussi-tost qu'on le voit prend droit de nous charmer;
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flâmes,
Où le Ciel en naissant a destiné nos ames !
A mon retour d'Argos je passay dans ces lieux,
Et ce passage offrit la Princesse à mes yeux :
Je vis tous les appas dont elle est revestuë,
Mais de l'œil dont on voit une belle Statuë :
Leur brillante jeunesse observée à loisir
Ne porta dans mon ame aucun secret desir,
Et d'Ithaque en repos je revis le rivage,
Sans m'en estre en deux ans rappellé nulle image.
Un bruit vient cependant à répandre à ma Cour
Le celebre mépris qu'elle fait de l'Amour ;
On publie en tous lieux que son ame hautaine
Garde pour l'Hymenée une invincible haine,
Et qu'un Arc à la main, sur l'épaule un Carquois,
Comme une autre Diane elle hante les bois,
N'aime rien que la Chasse, & de toute la Grece
Fait soûpirer en vain l'heroïque jeunesse.
Admire nos esprits, & la fatalité :
Ce que n'avoit point fait sa veuë & sa beauté,
Le bruit de ses fiertez en mon ame fit naistre
Un transport inconnu, dont je ne fus point maistre :
Ce dédain si fameux eut des charmes secrets,
A me faire avec soin rappeller tous ses traits,
Et mon esprit jettant de nouveaux yeux sur elle
M'en refit une image & si noble, & si belle ;
Me peignit tant de gloire, & de telles douceurs
A pouvoir triompher de toutes ses froideurs,

Que mon cœur aux brillans d'une telle victoire
Vit de sa liberté s'évanouïr la gloire ;
Contre une telle amorce il eut beau s'indigner,
Sa douceur sur mes sens prit tel droit de regner,
Qu'entraisné par l'effort d'une occulte puissance
J'ay d'Ithaque en ces lieux fait voile en diligence,
Et je couvre un effet de mes vœux enflammez
Du desir de paroistre à ces Jeux renommez,
Où l'Illustre Iphitas, Pere de la Princesse,
Assemble la pluspart des Princes de la Grece.

ARBATE.

Mais à quoy bon, Seigneur, les soins que vous prenez?
Et pourquoy ce secret où vous vous obstinez ?
Vous aimez, dites-vous, cette illustre Princesse,
Et venez à ses yeux signaler vostre adresse ;
Et nuls empressemens, paroles, ny soûpirs
Ne l'ont instruite encor de vos bruslans desirs.
Pour moy je n'entends rien à cette politique
Qui ne veut point souffrir que vostre cœur s'explique ;
Et je ne sçay quel fruit peut pretendre un amour
Qui fuit tous les moyens de se produire au jour.

EURIALE.

Et que feray-je, Arbate, en declarant ma peine,
Qu'attirer les dédains de cette ame hautaine,
Et me jetter au rang de ces Princes soûmis
Que le titre d'amans luy peint en ennemis ?
Tu vois les souverains de Messene & de Pyle
Luy faire de leurs cœurs un hommage inutile,
Et de l'éclat pompeux des plus hautes vertus
En appuyer en vain les respects assidus :
Ce rebut de leurs soins, sous un triste silence,
Retient de mon amour toute la violence,
Je me tiens condamné dans ces Rivaux fameux,
Et je lis mon arrest au mépris qu'on fait d'eux.

ARBATE.

Et c'eſt dans ce mépris, & dans cette humeur fiere
Que voſtre ame à ſes vœux doit voir plus de lumiere,
Puiſque le ſort vous donne à conquerir un cœur
Que défend ſeulement une ſimple froideur,
Et qui n'impoſe point à l'ardeur qui vous preſſe
De quelque attachement l'invincible tendreſſe:
Un cœur préoccupé reſiſte puiſſamment;
Mais quand une ame eſt libre, on la force aiſément,
Et toute la fierté de ſon indifference
N'a rien dont ne triomphe un peu de patience.
Ne luy cachez donc plus le pouvoir de ſes yeux,
Faites de voſtre flâme un éclat glorieux,
Et bien loin de trembler de l'exemple des autres,
Du rebut de leurs vœux enflez l'eſpoir des voſtres:
Peut-eſtre pour toucher ſes ſeveres appas,
Aurez-vous des ſecrets que ces Princes n'ont pas;
Et ſi de ſes fiertez l'imperieux caprice
Ne vous fait éprouver un deſtin plus propice,
Au moins eſt-ce un bon-heur en ces extrémitez
Que de voir avec ſoy ſes Rivaux rebutez.

EURIALE.

J'aime à te voir preſſer cet aveu de ma flâme,
Combattant mes raiſons tu chatouilles mon ame;
Et par ce que j'ay dit je voulois preſſentir
Si de ce que j'ay fait tu pourrois m'applaudir:
Car, enfin, puis qu'il faut t'en faire confidenc,
On doit à la Princeſſe expliquer mon ſilence,
Et peut-eſtre au moment que je t'en parle icy,
Le ſecret de mon cœur, Arbate, eſt éclaircy.
Cette Chaſſe, où pour fuïr la foule qui l'adore,
Tu ſçais qu'elle eſt allée au lever de l'Aurore,

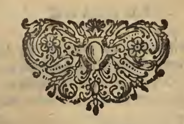
Eſt le temps que Moron pour declarer mon feu
A pris.

ARBATE.

Moron, Seigneur ?

EURIALE.

Ce choix t'étonne un peu;
Par ſon titre de fou tu crois le bien connoiſtre,
Mais ſçache qu'il l'eſt moins qu'il ne le veut paroiſtre,
Et que malgré l'employ qu'il exerce aujourd'huy
Il a plus de bon ſens que tel qui rit de luy:
La Princeſſe ſe plaiſt à ſes bouffonneries,
Il s'en eſt fait aimer par cent plaiſanteries,
Et peut dans cet accez dire & perſuader
Ce que d'autres que luy n'oſeroient hazarder;
Je le voy propre, enfin, à ce que j'en ſouhaite,
Il a pour moy, dit-il, une amitié parfaite,
Et veut, (dans mes Eſtats ayant receu le jour)
Contre tous mes Rivaux appuyer mon amour:
Quelque argent mis en main pour ſoûtenir ce zele.....



SCENE II.

Moron représenté par le Sieur de Moliere, arrive, & ayant le souvenir d'un furieux Sanglier, devant lequel il avoit fuy à la Chasse, demande secours, & rencontrant Euriale & Arbate, se met au milieu d'eux pour plus de seureté, aprés leur avoir témoigné sa peur, & leur disant cent choses plaisantes sur son peu de bravoure.

MORON, ARBATE, EURIALE.

MORON *sans estre veu.*

Au secours ! sauvez-moy de la beste cruelle !

EURIALE.

Je pense oüir sa voix ?

MORON *sans estre veu.*

A moy de grace, à moy.

EURIALE.

C'est luy-mesme, où court-il avec un tel effroy ?

MORON.

Où pourray-je éviter ce Sanglier redoutable ?
Grands Dieux ! preservez-moy de sa dent effroyable ;
Je vous promets pourveu qu'il ne m'attrape pas,
Quatre livres d'encens, & deux veaux des plus gras.
Ha ! je suis mort.

EURIALE.

Qu'as-tu ?

MORON.

Je vous croyois la beste
Dont à me diffamer j'ay veu la gueule preste,

Seigneur, & je ne puis revenir de ma peur.

EURIALE.

Qu'est-ce ?

MORON.

O que la Princesse est d'une estrange humeur !
Et qu'à suivre la Chasse & ses extravagances,
Il nous faut essuyer de sottes complaisances !
Quel diable de plaisir trouvent tous les Chasseurs
De se voir exposez à mille & mille peurs ?
Encore si c'estoit qu'on ne fust qu'à la Chasse
Des Liévres, des Lapins, & des jeunes Dains, passe :
Ce sont des animaux d'un naturel fort doux,
Et qui prennent toûjours la fuite devant nous :
Mais aller attaquer de ces bestes vilaines
Qui n'ont aucun respect pour les faces humaines,
Et qui courent les gens qui les veulent courir,
C'est un sot passe-temps que je ne puis souffrir.

EURIALE.

Dis-nous donc ce que c'est.

MORON *en se retournant.*

Le penible exercice
Où de nostre Princesse a volé le caprice !....
J'en aurois bien juré qu'elle auroit fait le tour,
Et la Course des Chars se faisant en ce jour,
Il falloit affecter ce contre-temps de Chasse
Pour mépriser ces Jeux avec meilleure grace,
Et faire voir.... Mais chut, achevons mon recit,
Et reprenons le fil de ce que j'avois dit.
Qu'ay-je dit ?

EURIALE.

Tu parlois d'exercice penible.

MORON.

Ah ! ouï, succombant donc à ce travail horrible,
Car en Chasseur fameux j'estois enharnaché,
Et dés le point du jour je m'estois découché ;

Je me suis écarté de tous en galant homme,
Et trouvant un lieu propre à dormir d'un bon somme
J'essayois ma posture, & m'ajustant bien-tost,
Prenois deja mon ton pour ronfler comme il faut,
Lors qu'un murmure affreux m'a fait lever la veuë;
Et j'ay d'un vieux buisson de la forest touffuë
Veu sortir un Sanglier d'une énorme grandeur
Pour....

EURIALE.

Qu'est-ce ?

MORON.

Ce n'est rien n'ayez point de frayeur :
Mais laissez-moy passer entre vous deux pour cause,
Je seray mieux en main pour vous conter la chose.
J'ay donc veu ce Sanglier, qui par nos gens chassé,
Avoit d'un air affreux tout son poil herissé ;
Ses deux yeux flamboyans ne lançoient que menace
Et sa gueule faisoit une laide grimace,
Qui parmy de l'écume à qui l'osoit presser
Montroit de certains crocs.... Je vous laisse à penser,
A ce terrible aspect j'ay ramassé mes armes ;
Mais le faux animal sans en prendre d'allarmes
Est venu droit à moy, qui ne luy disois mot.

ARBATE.

Et tu l'as de pied ferme attendu ?

MORON.

Quelque sot ;
J'ay jetté tout par terre, & couru comme quatre.

ARBATE.

Fuïr devant un Sanglier ayant dequoy l'abattre,
Ce trait, Moron, n'est pas genereux....

MORON.

J'y consens ;
Il n'est pas genereux, mais il est de bon sens.

ARBATE.

Mais par quelques exploits si l'on ne s'éternise ?

MORON.

Je suis vostre valet, j'aime mieux que l'on dise,
C'est icy qu'en fuyant sans se faire prier,
Moron sauva ses jours des fureurs d'un Sanglier ?
Que si l'on y disoit, Voila l'illustre place
Où le brave Moron, d'une heroïque audace,
Affrontant d'un Sanglier l'impetueux effort,
Par un coup de ses dents vit terminer son sort.

EURIALE.

Fort bien....

MORON.

Ouy, j'aime mieux, n'en déplaise à la gloire,
Vivre au monde deux jours que mille ans dans l'histoire.

EURIALE.

En effet ton trépas fâcheroit tes amis ;
Mais si de ta frayeur ton esprit est remis,
Puis-je te demander si du feu qui me brûle ;....

MORON.

Il ne faut pas, Seigneur, que je vous dissimule,
Je n'ay rien fait encor, & n'ay point rencontré
De temps pour luy parler qui fust selon mon gré :
L'office de bouffon a des prerogatives ;
Mais souvent on rabbat nos libres tentatives :
Le discours de vos feux est un peu delicat,
Et c'est chez la Princesse une affaire d'estat.
Vous sçavez de quel titre elle se glorifie,
Et qu'elle a dans la teste une Philosophie

Qui declare la guerre au conjugal lien,
Et vous traite l'Amour de Deïté de rien.
Pour n'effaroucher point ſon humeur de tygreſſe
Il me faut manier la choſe avec adreſſe;
Car on doit regarder comme l'on parle aux grands,
Et vous eſtes par fois d'aſſez fâcheuſes gens.
Laiſſez-moy doucement conduire cette trame,
Je me ſens-là pour vous un zele tout de flâme,
Vous eſtes né mon Prince, & quelques autres nœuds
Pourroient contribuer au bien que je vous veux:
Ma mere dans ſon temps paſſoit pour aſſez belle,
Et naturellement n'eſtoit pas fort cruelle;
Feu voſtre Pere alors, ce Prince genereux,
Sur la galanterie eſtoit fort dangereux,
Et je ſçay qu'Elpenor, qu'on appelloit mon Pere;
A cauſe qu'il eſtoit le mary de ma Mere,
Contoit pour grand honneur aux Paſteurs d'aujourd'huy,
Que le Prince autrefois eſtoit venu chez luy,
Et que durant ce temps il avoit l'avantage
De ſe voir ſalué de tous ceux du village:
Baſte, quoy qu'il en ſoit, je veux par mes travaux....
Mais voicy la Princeſſe & deux de nos Rivaux.

SCENE III.

LA Princeſſe d'Elide parut enſuite, avec les Princes de Meſſene & de Pyle, leſquels firent remarquer en eux des caracteres bien differens de celuy du Prince d'Ithaque; & luy cederent dans le cœur de la

Princesse tous les avantages qu'il y pouvoit desirer: Cette aimable Princesse ne témoigna pas pourtant que le merite de ce Prince eust fait aucune impression sur son esprit, & qu'elle l'eust quasi remarqué; elle témoigna toûjours, comme une autre Diane, n'aimer que la Chasse & les Forests, & lors que le Prince de Messene voulut luy faire valoir le service qu'il luy avoit rendu, en la desfaisant d'un fort grand Sanglier qui l'avoit attaquée; elle luy dit que sans rien diminuer de sa reconnoissance, elle trouvoit son secours d'autant moins considerable, qu'elle en avoit tué toute seule d'aussi furieux, & fust peut-estre bien encore venuë à bout de celuy-cy.

LA PRINCESSE & sa suite.

ARISTOMENE, THEOCLE, EURIALE, ARBATE, MORON.

ARISTOMENE.

Reprochez-vous, Madame, à vos justes alarmes,
Ce peril dont tous deux avons sauvé vos charmes?
J'aurois pensé pour moy qu'abattre sous nos coups
Ce Sanglier qui portoit sa fureur jusqu'à vous,
Estoit une avanture (ignorant vostre Chasse)
Dont à nos bons destins nous deussions rendre grace:
Mais à cette froideur je connois clairement
Que je dois concevoir un autre sentiment,
Et quereller du sort la fatale puissance
Qui me fait avoir part à ce qui vous offence.

THEOCLE.

Pour moy je tiens, Madame, à sensible bon-heur
L'action où pour vous a volé tout mon cœur,

Et ne puis consentir malgré vostre mumure,
A quereller le sort d'une telle avanture :
D'un objet odieux je sçay que tout déplaist;
Mais deust vostre couroux estre plus grand qu'il n'est,
C'est extrême plaisir, quand l'amour est extrême,
De pouvoir d'un peril affranchir ce qu'on aime.

LA PRINCESSE.

Et pensez-vous, Seigneur, puis qu'il me faut parler,
Qu'il eust en ce peril dequoy tant m'ébranler ?
Que l'Arc, & que le Dard, pour moy si pleins de charmes,
Ne soient entre mes mains que d'inutiles armes ?
Et que je fasse, enfin, mes plus frequens emplois,
De parcourir nos monts, nos plaines & nos bois;
Pour n'oser en chassant concevoir l'esperance
De suffire moy seule à ma propre deffence ?
Certes avec le temps j'aurois bien profité
De ces soins assidus dont je fais vanité,
S'il faloit que mon bras dans une telle queste,
Ne pûst pas triompher d'une chetive beste :
Du moins si pour pretendre à de sensibles coups
Le commun de mon sexe est si mal avec vous,
D'un étage plus haut accordez-moy la gloire,
Et me faites tous deux cette grace de croire,
Seigneur, que quel que fust le Sanglier d'aujourd'huy,
J'en ay mis bas, sans vous, de plus méchans que luy.

THEOCLE.

Mais, Madame....

LA PRINCESSE.

Et bien soit, je voy que vostre envie
Est de persuader que je vous dois la vie;

J'y consens ; Ouy, sans vous c'estoit fait de mes jours,
Je rends de tout mon cœur grace à ce grand secours,
Et je vais de ce pas au Prince pour luy dire,
Les bontez que pour moy vostre amour vous inspire.

SCENE IV.

EURIALE, MORON, ARBATE.

MORON.

HE' ! a-t-on jamais veu de plus farouche esprit ?
De ce vilain Sanglier l'heureux trépas l'aigrit :
O comme volontiers j'aurois d'un beau salaire
Recompensé tantost qui m'en eust sceu deffaire !

ARBATE.

Je vous vois tout pensif, Seigneur, de ses dédains ;
Mais ils n'ont rien qui doive empescher vos desseins,
Son heure doit venir, & c'est à vous possible
Qu'est reservé l'honneur de la rendre sensible.

MORON.

Il faut qu'avant la Course elle apprenne vos feux ;
Et je....

EURIALE.

Non, ce n'est plus, Moron, ce que je veux ;
Garde-toy de rien dire, & me laisse un peu faire,
J'ay resolu de prendre un chemin tout contraire :
Je voy trop que son cœur s'obstine à dédaigner
Tous ces profonds respects qui pensent la gagner :

Et le Dieu qui m'engage à ſoupirer pour elle
M'inſpire pour la vaincre une adreſſe nouvelle :
Ouy, c'eſt luy d'où me vient ce ſoudain mouvement,
Et j'en attends de luy l'heureux évenement.

ARBATE.

Peut-on ſçavoir, Seigneur, par où voſtre eſperance ?. . . .

EURIALE.

Tu le vas voir, allons, & garde le ſilence.

Fin du premier Acte.



DEUXIE'ME INTERMEDE.

ARGUMENT.

L'AGREABLE *Moron laiſſa aller le Prince pour parler de ſa paſſion naiſſante aux bois, & aux rochers, & faiſant retentir par tout le beau nom de ſa Bergere Philis, un Echo ridicule luy répondant bizarement; il y prit ſi grand plaiſir que riant en cent manieres, il fit répondre autant de fois cet Echo, ſans témoigner d'en eſtre ennuyé: Mais un Ours vint interrompre ce beau divertiſſement, & le ſurprit ſi fort par cette veuë peu attenduë, qu'il donna de ſenſibles marques de ſa peur: Elle luy fit faire devant l'Ours toutes les ſoûmiſſions dont il ſe pût aviſer pour l'adoucir: Enfin ſe jettant à un arbre pour y monter, comme il vit que l'Ours y vouloit grimper auſſi bien que luy; il cria au ſecours d'une voix ſi haute, qu'elle attira huit Payſans armez de baſtons à deux bouts & d'eſpieux, pendant qu'un autre Ours parut enſuite du premier. Il ſe fit un combat qui finit par la mort d'un des Ours, & par la fuite de l'autre.*

SCENE

SCENE PREMIERE.

MORON.

JUſqu'au revoir ; pour moy je reſte icy, & j'ay une petite converſation à faire avec ces arbres & ces rochers.

Bois, prez, fontaines, fleurs qui voyez mon teint bleſme,
Si vous ne le ſçavez, je vous apprends que j'aime ;
Philis eſt l'objet charmant
Qui tient mon cœur à l'attache,
Et je devins ſon amant
La voyant traire une Vache.
Ses doigts tout pleins de lait & plus blancs mille fois
Preſſoient les bouts du pis d'une grace admirable :
Ouf cette idée eſt capable
De me reduire aux abois.
Ah ! Philis, Philis, Philis.
Ah ! hem. ah ah ah ! hi hi hi hi. oh oh oh oh.
Voilà un Echo qui eſt bouffon ! hom hom hom, ha ha ha ha.
Uh uh uh. Voilà un Echo qui eſt bouffon !



SCENE II.

UN OURS, MORON.

MORON.

AH ! Monsieur l'Ours , je suis vostre serviteur de tout mon cœur : de grace épargnez-moy. Je vous asseure que je ne vaux rien du tout à manger , je n'ay que la peau & les os , & je voy de certaines gens là-bas qui seroient bien mieux vostre affaire Eh ! eh ! eh ! Monseigneur , tout doux, s'il vous plaist. La , la , la , la , ah ! Monseigneur; que vostre Altesse est jolie & bien faite ! elle a tout-à-fait l'air galand & la taille la plus mignonne du monde. Ah beau poil ! belle teste ! beaux yeux brillans & bien fendus ! ah beau petit nez ! belle petite bouche ! petites quenotes jolies ! ah belle gorge ! belles petites menottes ! petits ongles bien-faits. A l'aide , au secours , je suis mort , misericorde , pauvre Moron, ah mon Dieu ! & viste , à moy, je suis perdu !

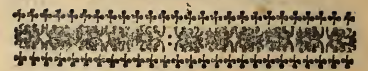
Les Chasseurs paroissent , & Moron monte sur un arbre.

Eh , Messi eurs . ayez pitié de moy ! bon , Messieurs , tuez-moy ce vilain animal-là ; O Ciel ! daigne les assister. Bon , le voila qui fuit , le voila qui s'arreste & qui se jette sur eux. Bon en voila un qui vient de luy donner un coup dans la gueule. Les voila tous deux à l'entour de luy. Courage, ferme,allons mes amis. Bon, poussez fort, encore, ah ! le voila qui est à terre , c'en

eſt fait, il eſt mort, deſcendons maintenant pour luy donner cent coups. Serviteurs, Meſſieurs, je vous rends grace de m'avoir délivré de cette beſte, maintenant que vous l'avez tuée je m'en vais l'achever, & en triompher avec vous.

Ces heureux Chaſſeurs n'eurent pas plûtoſt remporté cette victoire, que Moron devenu brave par l'éloignement du peril, voulut aller donner mille coups à la beſte, qui n'eſtoit plus en eſtat de ſe défendre, & fit tout ce qu'un fanfaron, qui n'auroit pas eſté trop hardy, euſt pû faire en cette occaſion, & les Chaſſeurs pour témoigner leur joye, danſerent une fort belle entrée: C'eſtoient M. Manceau, les Sieurs Chicaneaux, Baltazard, Noblet, Bonard, Magny, & la Pierre.





ACTE II.

ARGUMENT.

LE Prince d'Ithaque & la Princesse eurent une conversation fort galante sur la Course des Chars, qui se preparoit: Elle avoit dit auparavant à une des Princesses ses Parentes, que l'insensibilité du Prince d'Ithaque luy donnoit de la peine & luy estoit honteuse: qu'encore qu'elle ne voulust rien aimer, il estoit bien fascheux de voir qu'il n'aimoit rien; & que quoy qu'elle eust resolu de n'aller point voir les Courses, elle s'y vouloit rendre, dans le dessein de tascher à triompher de la liberté d'un homme qui la cherissoit si fort. Il estoit facile de juger que le merite de ce Prince produisoit son effet ordinaire, que ses belles qualitez avoient touché ce cœur superbe, & commencé à fondre une partie de cette glace qui avoit resisté jusques alors à toutes les ardeurs de l'Amour; & plus il affectoit, (par le conseil de Moron qu'il avoit gagné, & qui connoissoit fort le cœur de la Princesse) de paroistre insensible (quoy qu'il ne fust que trop amoureux;) plus la Princesse se mettoit dans la teste de l'engager, quoi-qu'elle n'eust pas fait le dessein de s'engager elle-mesme. Les Princes de Messene & de Pyle prirent lors congé d'elle pour se preparer aux Courses, & luy parlant de l'esperance qu'ils avoient de vaincre, par le desir qu'ils sentoient de luy plaire: celuy d'Ithaque luy témoigna au contraire, que n'ayant jamais rien aimé, il alloit essayer

à vaincre pour sa propre satisfaction, ce qui la picqua encore davantage à vouloir soumettre un cœur déja assez soûmis, mais qui sçavoit déguiser ses sentimens le mieux du monde.

SCENE PREMIERE.

LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE.

LA PRINCESSE.

OUy j'aime à demeurer dans ces paisibles lieux;
On n'y découvre rien qui n'enchante les yeux,
Et de tous nos Palais la sçavante structure
Cede aux simples beautez qu'y forme la nature:
Ces Arbres, ces Rochers, cette Eau, ces Gazons frais
Ont pour moy des appas à ne lasser jamais.

AGLANTE.

Je cheris comme vous ces retraites tranquilles
Où l'on se vient sauver de l'embaras des Villes:
De mille objets charmans ces lieux sont embelis;
Et ce qui doit surprendre est qu'aux portes d'Elis
La douce passion de fuir la multitude
Rencontre une si belle & vaste solitude.
Mais à vous dire vray dans ces jours eclatans
Vos retraites icy me semblent hors de temps;
Et c'est fort mal-traiter l'appareil magnifique
Que chaque Prince a fait pour la feste publique;
Ce spectacle pompeux de la Course des Chars
Devroit bien meriter l'honneur de vos regards.

LA PRINCESSE.

Quel droit ont-ils chacun d'y vouloir ma presence ?
Et que dois-jè aprés tout à leur magnificence ?
Ce sont soins que produit l'ardeur de m'acquerir,
Et mon cœur est le prix qu'ils veulent tous courir :
Mais quelque espoir qui flate un projet de la sorte,
Je me tromperay fort si pas un d'eux l'emporte.

CINTHIE.

Jusques à quand ce cœur veut-il s'effaroucher
Des innocens desseins qu'on a de le toucher ?
Et regarde les soins que pour vous on se donne,
Comme autant d'attentats contre vostre personne ?
Je sçay qu'en défendant le party de l'Amour
On s'expose chez vous à faire mal sa cour.
Mais ce que par le sang j'ay l'honneur de vous estre
S'oppose aux duretez que vous faites paroistre ;
Et je ne puis nourrir d'un flateur entretien
Vos resolutions de n'aimer jamais rien.
Est-il rien de plus beau que l'innocente flâme
Qu'un merite éclatant allume dans une ame ?
Et seroit-ce un bon-heur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'Amour ?
Non, non, tous les plaisirs se goustent à le suivre ;
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.



AVIS.

Le dessein de l'Auteur estoit de traiter ainsi toute la Comedie ; mais un commandement du Roy qui pressa cette affaire, l'obligea d'achever tout le reste en Prose, & de passer legerement sur plusieurs Scenes, qu'il auroit estenduës davantage, s'il avoit eu plus de loisir.

AGLANTE.

Pour moy je tiens que cette passion est la plus agreable affaire de la vie, qu'il est necessaire d'aimer pour vivre heureusement, & que tous les plaisirs sont fades s'il ne s'y mesle un peu d'amour.

LL PRINCESSE.

Pouvez-vous bien toutes deux, estant ce que vous estes, prononcer ces paroles, & ne devez-vous pas rougir d'appuyer une passion qui n'est qu'erreur, que foiblesse & qu'emportement, & dont tous les desordres ont tant de repugnance avec la gloire de nostre sexe ? J'en pretends soûtenir l'honneur jusqu'au dernier moment de ma vie : Et ne veux point du tout me commettre à ces gens qui sont les esclaves auprés de nous, pour devenir un jour nos tyrans : Toutes ces larmes, tous ces soûpirs, tous ces hommages, tous ces respects, sont des embusches qu'on tend à nostre cœur, & qui souvent l'engagent à commettre des lâchetez. Pour moy quand je regarde certains exemples, & les bassesses épouventables où cette passion ravale les personnes sur qui elle étend sa puissance : Je sens tout mon cœur qui s'émeut, & je ne puis souffrir qu'une ame qui fait profession d'un peu

de fierté, ne trouve pas une honte horrible à de telles foiblesses.

CINTHIE.

Eh! Madame, il est de certaines foiblesses qui ne sont point honteuses, & qu'il est beau mesme d'avoir dans les plus hauts degrez de gloire. J'espere que vous changerez un jour de pensée, & s'il plaist au Ciel nous verrons vostre cœur avant qu'il soit peu.....

LA PRINCESSE.

Arrestez, n'achevez pas ce souhait étrange, j'ay une horreur trop invincible pour ces sortes d'abaissemens, & si jamais j'estois capable d'y descendre, je serois personne sans doute à ne me le point pardonner.

AGLANTE.

Prenez garde, Madame, l'amour sçait se venger des mépris que l'on fait de luy, & peut-estre....

LA PRINCESSE.

Non, non, je brave tous ses traits, & le grand pouvoir qu'on luy donne n'est rien qu'une chimere, & qu'une excuse des foibles cœurs qui le font invincible pour autoriser leur foiblesse.

CINTHIE.

Mais enfin toute la terre reconnoist sa puissance, & vous voyez que les Dieux mesmes sont assujettis à son empire : On nous fait voir que Jupiter n'a pas aimé pour une fois; & que Diane mesme dont vous affectez tant l'exemple, n'a pas rougi de pousser des soûpirs d'amour.

LA PRINCESSE.

Les croyances publiques sont toûjours mêlées d'erreur : Les Dieux ne sont point faits comme les

SCENE II.

MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS.

AGLANTE.

VIen, approche Moron, vien nous aider à défendre l'Amour contre les sentimens de la Princesse.

LA PRINCESSE.

Voila vostre parti fortifié d'un grand défenseur.

MORON.

Ma foy, Madame, je croy qu'aprés mon exemple il n'y a plus rien à dire, & qu'il ne faut plus mettre en doute le pouvoir de l'Amour. J'ay bravé ses armes assez long-temps, & fait de mon drole comme un autre; mais enfin ma fierté a baissé l'oreille, & vous avez une traitresse qui m'a rendu plus doux qu'un Agneau: aprés cela on ne doit plus faire aucun scrupule d'aimer; & puis que j'ay bien passé par là, il peut bien y en passer d'autres.

CINTHIE.

Quoy? Moron se mesle d'aimer?

MORON.

Fort bien.

CINTHIE.

Et de vouloir estre aimé?

MORON.

Et pourquoy non? Est-ce qu'on n'est pas assez bien fait pour cela? Je pense que ce visage est assez passable; & que pour le bel air, Dieu mercy, nous ne le cedons à personne.

CINTHIE.

Sans doute on auroit tort....

SCENE III.

LYCAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LYCAS.

MAdame, le Prince vostre Pere vient vous trouver icy, & conduit avec luy les Princes de Pyle, & d'Ithaque, & celuy de Messene.

LA PRINCESSE.

O Ciel ! que pretend-il faire en me les amenant ? Auroit-il resolu ma perte, & voudroit-il bien me forcer au choix de quelqu'un d'eux ?

SCENE IV.

LE PRINCE, EURIALE, ARISTOMENE, THEOCLE, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, PHILIS, MORON.

LA PRINCESSE.

SEigneur, je vous demande la licence de prevenir par deux paroles, la declaration des pensées que vous pouvez avoir. Il y a deux veritez, Seigneur, aussi constantes l'une que l'autre, dont je puis vous asseurer également ; l'une que vous avez un absolu pouvoir sur moy, & que vous ne sçauriez m'ordonner rien où je ne réponde aussi-tost par une obeïssance aveugle ; l'autre, que je regarde l'Hymenée

ainsi que le trépas, & qu'il m'est impossible de forcer cette aversion naturelle : Me donner un Mary, & me donner la mort, c'est une mesme chose ; mais vostre volonté va la premiere, & mon obeïssance m'est bien plus chere que ma vie : Aprés cela parlez, Seigneur, prononcez librement ce que vous voulez.

LE PRINCE.

Ma fille, tu as tort de prendre de telles alarmes ; & je me plains de toy, qui peux mettre dans ta pensée que je sois assez mauvais Pere pour vouloir faire violence à tes sentimens, & me servir tyranniquement de la puissance que le Ciel me donne sur toy. Je souhaite à la verité que ton cœur puisse aimer quelqu'un : Tous mes vœux seroient satisfaits si cela pouvoit arriver, & je n'ay proposé les Festes & les Jeux que je fais celebrer icy, qu'afin d'y pouvoir attirer tout ce que la Grece a d'illustre ; & que parmi cette noble jeunesse tu puisses enfin rencontrer où arrester tes yeux & determiner tes pensées. Je ne demande, dis je, au Ciel autre bon-heur que celuy de te voir un Epoux. J'ay pour obtenir cette grace fait encore ce matin un sacrifice à Venus ; & si je sçay bien expliquer le langage des Dieux, elle m'a promis un miracle : mais quoy qu'il en soit, je veux en user avec toy en Pere qui cherit sa Fille : Si tu trouves où attacher tes vœux, ton choix sera le mien, & je ne considereray ny interests d'Estat, ny avantage d'Alliance. Si ton cœur demeure insensible, je n'entreprendray point de le forcer : Mais au moins sois complaisante aux civilitez qu'on te rend, & ne m'oblige point à faire les excuses de ta froideur : Traite ces Princes avec l'estime que tu leur dois ; reçois avec reconnoissance les témoignages de leur zele, & vien voir cette Course où leur adresse va paroistre.

THEOCLE.

Tout le monde va faire des efforts pour emporter le prix de cette Course : Mais à vous dire vray, j'ay peu d'ardeur pour la victoire, puisque ce n'est pas vostre cœur qu'on y doit disputer.

ARISTOMENE.

Pour moy, Madame, vous estes le seul prix que je me propose par tout : C'est vous que je croy disputer dans ces combats d'adresse, & je n'aspire maintenant à remporter l'honneur de cette Course, que pour obtenir un degré de gloire qui m'approche de vostre cœur.

EURIALE.

Pour moy, Madame, je n'y vais point du tout avec cette pensée : Comme j'ay fait toute ma vie profession de ne rien aimer, tous les soins que je prens ne vont point où tendent les autres : Je n'ay aucune pretention sur vostre cœur ; & le seul honneur de la Course est tout l'avantage où j'aspire.

Ils la quittent.

LA PRINCESSE.

D'où sort cette fierté où l'on ne s'attendoit point ? Princesse, que dites-vous de ce jeune Prince ? avez-vous remarqué de quel ton il l'a pris ?

AGLANTE.

Il est vray que cela est un peu fier.

MORON.

Ah! quelle brave botte il vient là de luy porter !

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas qu'il y auroit plaisir d'abaisser son orgueil, & de soumettre un peu ce cœur qui tranche tant du brave ?

CINTHIE.

Comme vous estes accoûtumée à ne jamais recevoir que des hommages & des adorations de tout le monde, un compliment pareil au sien doit vous surprendre à la verité.

LA PRINCESSE.

Je vous avouë que cela m'a donné de l'émotion ; & que je souhaiterois fort de trouver les moyens de châtier cette hauteur. Je n'avois pas beaucoup d'envie de me trouver à cette Course ; mais j'y veux aller exprés, & employer toute chose pour luy donner de l'amour.

CINTHIE.

Prenez garde, Madame, l'entreprise est perilleuse, & lors qu'on veut donner de l'amour on court risque d'en recevoir.

LA PRINCESSE.

Ah ! n'apprehendez rien, je vous prie, allons, je vous réponds de moy.

Fin du second Acte.



TROISIE'ME INTERMEDE.

SCENE I.

MORON, PHILIS.

MORON.

PHilis demeure icy.

PHILIS.

Non, laiſſe-moy ſuivre les autres.

MORON.

Ah ! cruelle, ſi c'eſtoit Tircis qui t'en priaſt, tu demeurerois bien viſte.

PHILIS.

Cela ſe pourroit faire, & je demeure d'accord que je trouve bien mieux mon compte avec l'un qu'avec l'autre ; car il me divertit avec ſa voix, & toy tu m'étourdis de ton caquet. Lors que tu chanteras auſſi bien que luy, je te promets de t'écouter.

MORON.

Eh ! demeure un peu.

PHILIS.

Je ne ſçaurois.

MORON.

De grace.

PHILIS.

Point, te dis-je.

MORON.

Je ne te laiſſeray point aller.

PHILIS.

Ah ! que de façons.

MORON.

Je ne demande qu'un moment à estre avec toy.

PHILIS.

Et bien, ouy, j'y demeureray, pourvû que tu me promettes une chose?

MORON.

Et quelle?

PHILIS.

De ne parler point du tout.

MORON.

Eh! Philis?

PHILIS.

A moins que de cela je ne demeureray point avec toy.

MORON.

Veux-tu me....

PHILIS.

Laisse-moy aller.

MORON.

Et bien, oüy, demeure: je ne te diray mot.

PHILIS.

Prens-y bien garde au moins; car à la moindre parole je prens la fuite.

MORON. *Il fait une Scene de gestes.*

Soit. Ah! Philis.... Eh... Elle s'enfuit, & je ne sçaurois l'attraper. Voila ce que c'est, si je sçavois chanter j'en ferois bien mieux mes affaires. La plus-part des femmes aujourd'huy se laissent prendre par les oreilles: Elles sont cause que tout le monde se mesle de Musique, & l'on ne réussit auprés d'elles, que par les petites chansons, & les petits vers qu'on leur fait entendre. Il faut que j'apprenne à chanter pour faire comme les autres. Bon, voicy justement mon homme.

SCENE II.

SATYRE, MORON.

SATYRE.

LA, la, la.

MORON.

Ah ! Satyre mon amy, tu ſçais bien ce que tu m'a promis il y a long-temps, appren-moy à chanter, je te prie.

SATYRE.

Je le veux ; mais auparavant écoute une chanſon que je viens de faire.

MORON.

Il eſt ſi accoûtumé à chanter qu'il ne ſçauroit parler d'autre façon. Allons, chante, j'écoute.

SATYRE.

Je portois....

MORON.

Une chanſon, dis-tu ?

SATYRE.

Je port...

MORON.

Une chanſon à chanter ?

SATYRE.

Je port...

MORON.

Chanſon amoureuſe, peſte.

SATYRE.

JE portois dans une cage
Deux moineaux que j'avois pris,
Lors que la jeune Cloris
Fit dans un ſombre boccage

Briller à mes yeux ſurpris,
Les fleurs de ſon beau viſage :
Helas! dis-je aux moineaux, en recevant les coups
De ſes yeux ſi ſçavans à faire des conqueſtes,
Conſolez-vous pauvres petites beſtes,
Celuy qui vous a pris eſt bien plus pris que vous.

Moron ne fut pas ſatisfait de cette Chanſon, quoy qu'il la trouvaſt jolie, il en demanda une plus paſſionnée, & priant le Satyre de luy dire celle qu'il luy avoit ouy chanter quelques jours auparavant, il continua ainſi.

DAns vos chants ſi doux,
Chantez à ma belle,
Oyſeaux, chantez tous
Ma peine mortelle :
Mais ſi la cruelle
Se met en corroux,
Au recit fidelle
Des maux que je ſens pour elle,
Oyſeaux, taiſez-vous.

Cette ſeconde Chanſon ayant touché Moron fort ſenſiblement, il pria le Satyre de la luy apprendre à chanter, & luy dit

Ah ! qu'elle eſt belle, appren-la moy.

SATYRE.

La, la, la, la.

MORON.

La, la, la, la.

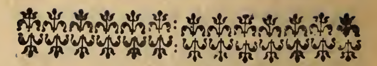
SATYRE.

Fa, fa, fa, fa.

MORON.

Fa, toy-meſme.

Le Satyre s'en mit en colere, & peu à peu ſe mettant en poſture d'en venir à des coups de poings, les Violons reprirent un Air, ſur lequel pluſieurs Satyres danſerent une plaiſante Entrée.



ACTE III.

ARGUMENT.

La Princesse d'Elide estoit cependant dans d'étranges inquietudes : le Prince d'Ithaque avoit gagné le prix des Courses ; elle avoit dans la suite de ses divertissemens fait des merveilles à chanter & à la danse, sans qu'il parût, que les dons de la nature & de l'art eussent esté quasi remarquez par le Prince d'Ithaque ; elle en fit de grandes plaintes à la Princesse sa parente, elle en parla à Moron, qui fit passer cet insensible pour un brutal. Et enfin le voyant arriver luy-mesme, elle ne pût s'empescher de luy en toucher fort serieusement quelque chose : Il luy répondit ingenuëment qu'il n'aimoit rien, & qu'hors l'amour de sa liberté & les plaisirs qu'il trouvoit si agreables de la solitude & de la Chasse, rien ne le touchoit.

SCENE I.

LA PRINCESSE, AGLANTE
CINTHIE, PHILIS.

CINTHIE.

IL est vray, Madame, que ce jeune Prince a fait voir une adresse non commune, & que l'air dont il a paru a esté quelque chose de surprenant. Il sort vainqueur de cette Course ; mais je doute fort qu'il en sorte avec le mesme cœur qu'il a porté : Car enfin, vous luy avez tiré des traits dont il est difficile de se défendre, & sans parler de tout le reste, la grace de vostre danse, & la douceur de vostre voix ont eu des charmes aujourd'huy à toucher les plus insensibles.

LA PRINCESSE.

Le voicy qui s'entretient avec Moron ; nous sçaurons un peu dequoy il luy parle : Ne rompons point encore leur entretien, & prenons cette route pour revenir à leur rencontre.

SCENE II.

EURIALE, MORON,
ARBATE.

EURIALE.

AH ! Moron, je te l'avouë, j'ay esté enchanté ; & jamais tant de charmes n'ont frappé tout ensemble mes yeux & mes oreilles. Elle est adorable en tout temps, il est vray : mais ce moment l'a

emporté ſur tous les autres, & des graces nouvelles ont redoublé l'éclat de ſes beautez. Jamais ſon viſage ne s'eſt paré de plus vives couleurs, ny ſes yeux ne ſe ſont armez de traits plus vifs & plus perçans. La douceur de ſa voix a voulu ſe faire paroiſtre dans un air tout charmant qu'elle a daigné chanter, & les ſons merveilleux qu'elle formoit paſſoient juſqu'au fond de mon ame, & tenoient tous mes ſens dans un raviſſement à ne pouvoir en revenir. Elle a fait éclater enſuite une diſpoſition toute divine, & ſes pieds amoureux ſur l'émail d'un tendre gazon traçoient d'aimables caractères qui m'enlevoient hors de moy-meſme, & m'attachoient par des nœuds invincibles aux doux & juſtes mouvemens dont tout ſon corps ſuivoit les mouvemens de l'harmonie. Enfin jamais ame n'a eu de plus puiſſantes émotions que la mienne, & j'ay penſé plus de vingt fois oublier ma reſolution pour me jetter à ſes pieds, & luy faire un aveu ſincere de l'ardeur que je ſens pour elle.

MORON.

Donnez-vous en bien de garde, Seigneur, ſi vous m'en voulez croire : Vous avez trouvé la meilleure invention du monde, & je me trompe fort ſi elle ne vous réuſſit. Les femmes ſont des animaux d'un naturel bizarre, nous les gaſtons par nos douceurs ; & je croy tout de bon que nous les verrions nous courir, ſans tous ces reſpects, & ces ſoûmiſſions où les hommes les accoquinent.

ARBATE.

Seigneur, voicy la Princeſſe qui s'eſt un peu éloignée de ſa ſuite.

MORON.

Demeurez ferme au moins, dans le chemin que vous avez pris : Je m'en vais voir ce qu'elle me dira : cependant promenez-vous icy dans ces petites routes, ſans faire aucun ſemblant d'avoir envie

de la joindre, & si vous l'abordez, demeurez avec elle le moins qu'il vous sera possible.

SCENE III.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

TU as donc familiarité, Moron, avec le Prince d'Ithaque ?

MORON.

Ah ! Madame, il y a long-temps que nous nous connoissons.

LA PRINCESSE.

D'où vient qu'il n'est pas venu jusques icy, & qu'il a pris cette autre route quand il m'a veuë ?

MORON.

C'est un homme bizarre qui ne se plaist qu'à entretenir ses pensées.

LA PRINCESSE.

Estois-tu tantost au compliment qu'il m'a fait ?

MORON.

Ouy, Madame, j'y estois, & je l'ay trouvé un peu impertinent, n'en déplaise à sa Principauté.

LA PRINCESSE.

Pour moy, je le confesse, Moron, cette fuite m'a choquée, & j'ay toutes les envies du monde de l'engager pour rabattre un peu son orgueil.

MORON.

Ma foy, Madame, vous ne feriez pas mal, il le meriteroit bien : mais à vous dire vray, je doute fort que vous y puissiez réussir.

LA PRINCESSE.

Comment ?

MORON.

Comment ? c'eſt le plus orgueilleux petit vilain que vous ayez jamais veu. Il luy ſemble qu'il n'y a perſonne au monde qui le merite, & que la terre n'eſt pas digne de le porter.

LA PRINCESSE.

Mais encore, ne t-a-il point parlé de moy ?

MORON.

Luy ? non.

LA PRINCESSE.

Il ne t'a rien dit de ma voix, & de ma danſe ?

MORON.

Pas le moindre mot.

LA PRINCESSE.

Certes ce mépris eſt choquant, & je ne puis ſouffrir cette hauteur étrange de ne rien eſtimer.

MORON.

Nous n'avons point de marbre dans nos montagnes qui ſoit plus dur & plus inſenſible que luy.

LA PRINCESSE.

Le voila.

MORON.

Voyez-vous comme il paſſe, ſans prendre garde à vous ?

LA PRINCESSE.

De grace, Moron, va le faire aviſer que je ſuis icy, & l'oblige à me venir aborder.

SCENE IV.

LA PRINCESSE, EURIALE, MORON, ARBATE.

MORON.

Seigneur, je vous donne avis que tout va bien : la Princesse souhaite que vous l'abordiez ; mais songez bien à continuer vostre rôle, & de peur de l'oublier ne soyez pas long-temps avec elle.

LA PRINCESSE.

Vous estes bien solitaire, Seigneur, & c'est une humeur bien extraordinaire que la vostre, de renoncer ainsi à nostre sexe, & de fuir à vostre âge cette galanterie, dont se piquent tous vos pareils.

EURIALE.

Cette humeur, Madame, n'est pas si extraordinaire qu'on n'en trouvast des exemples sans aller loin d'icy ; & vous ne sçauriez condamner la resolution que j'ay prise de n'aimer jamais rien, sans condamner aussi vos sentimens.

LA PRINCESSE.

Il y a grande difference, & ce qui sied bien à un sexe, ne sied pas bien à l'autre. Il est beau qu'une femme soit insensible, & conserve son cœur exempt des flâmes de l'amour ; mais ce qui est vertu en elle, devient un crime dans un homme. Et comme la beauté est le partage de nostre sexe, vous ne sçauriez ne nous point aimer, sans nous dérober les hommages qui nous sont deûs, & commettre une offense dont nous devons tous nous ressentir.

EURIALE.

Je ne voy pas, Madame, que celles qui ne veulent

LA PRINCESSE.

A-t-on jamais rien veu de tel ?

MORON.

Peste soit du petit brutal, j'aurois bien envie de luy bailler un coup de poing.

LA PRINCESSE *parlant en soy.*

Cet orgueil me confond, & j'ay un tel dépit, que je ne me sens pas.

MORON *parlant au Prince.*

Bon courage, Seigneur, voila que va le mieux du monde.

EURIALE.

Ah ! Moron, je n'en puis plus, & je me suis fait des efforts étranges.

LA PRINCESSE.

C'est avoir une insensibilité bien grande, que de parler comme vous faites.

EURIALE.

Le Ciel ne m'a pas fait d'une autre humeur : mais, Madame, j'interromps vostre promenade, & mon respect doit m'avertir que vous aimez la solitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Il ne vous en doit rien, Madame, en dureté de cœur.

LA PRINCESSE.

Je donnerois volontiers tout ce que j'ay au monde, pour avoir l'avantage d'en triompher.

MORON.

Je le croy.

LA PRINCESSE.

Ne pourrois-tu, Moron, me ſervir dans un tel deſſein ?

MORON.

Vous ſçavez bien, Madame, que je ſuis tout à voſtre ſervice.

LA PRINCESSE.

Parle luy de moy dans tes entretiens, vante-luy adroitement ma perſonne, & les avantages de ma naiſſance, & tâche d'ébranler ſes ſentimens par la douceur de quelque eſpoir. Je te permets de dire tout ce que tu voudras, pour tâcher à me l'engager.

MORON.

Laiſſez-moy faire.

LA PRINCESSE.

C'eſt une choſe qui me tient au cœur, je ſouhaite ardemment qu'il m'aime.

MORON.

Il eſt bien fait, ouy, ce petit pendard-là : Il a bon air, bonne phyſionomie, & je croy qu'il ſeroit aſſez le fait d'une jeune Princeſſe.

LA PRINCESSE.

Enfin tu peux tout eſperer de moy, ſi tu trouves moyen d'enflâmer pour moy ſon cœur.

MORON.

Il n'y a rien qui ne ſe puiſſe faire ; mais, Madame, s'il venoit à vous aimer, que feriez-vous, s'il vous plaiſt ?

LA PRINCESSE.

Ah ! ce ſeroit lors que je prendrois plaiſir à triompher pleinement de ſa vanité, à punir ſon mépris par mes froideurs, & à exercer ſur luy toutes les cruautez que je pourrois imaginer.

MORON.

Il ne se rendra jamais.

LA PRINCESSE.

Ah ! Moron, il faut faire en sorte qu'il se rende.

MORON.

Non ; il n'en fera rien, je le connois, ma peine seroit inutile.

LA PRINCESSE.

Si faut-il pourtant tenter toute chose, & éprouver si son ame est entierement insensible : Allons, je veux luy parler, & suivre une pensée qui vient de me venir.

Fin du troisiéme Acte.



IV. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

PHILIS, TIRCIS.

PHILIS.

Vien, Tircis, laissons-les aller, & me dis un peu ton martyre de la façon que tu sçais faire. Il y a long-temps que tes yeux me parlent; mais je suis plus aise d'oüir ta voix.

TIRCIS *en chantant.*

Tu m'écoutes, helas! dans ma triste langueur,
Mais je n'en suis pas mieux, ô beauté sans pareille!
Et je touche ton oreille,
Sans que je touche ton cœur.

PHILIS.

Va, va, c'est déja quelque chose que de toucher l'oreille, & le temps amene tout. Chante-moy cependant quelque plainte nouvelle que tu ayes composée pour moy.

SCENE DEUXIE'ME.

MORON, PHILIS, TIRCIS.

MORON.

Ah! ah, je vous y prends, cruelle; vous vous écartez des autres pour oüir mon rival?

PHILIS.

Ouy, je m'écarte pour cela, je te le dis encore : Je me plais avec luy, & l'on écoute volontiers les Amans lors qu'ils se plaignent aussi agreablement qu'il fait. Que ne chantes-tu comme luy ? je prendrois plaisir à t'écouter.

MORON.

Si je ne sçay chanter, je sçay faire autre chose, & quand....

PHILIS.

Tais-toy ? je veux l'entendre. Dis, Tircis, ce que tu voudras.

MORON.

Ah ! cruelle....

PHILIS.

Silence, dis-je, ou je me mettray en colere..

TIRCIS *en chantant.*

ARbres épais, & vous prez émaillez,
La beauté dont l'Hyver vous avoit dépouillez,
Par le Printemps vous est renduë :
Vous reprenez tous vos appas ;
Mais mon ame ne reprend pas
La joye, helas ! que j'ay perduë.

MORON.

Morbleu que n'ay-je de la voix ? ah ! nature marastre ! pourquoy ne m'as-tu pas donné dequoy chanter comme à un autre ?

PHILIS.

En verité, Tircis il ne se peut rien de plus agreable, & tu l'emportes sur tous les Rivaux que tu as.

MORON.

Mais pourquoy est-ce que je ne puis pas chanter ? N'ay-je pas un estomach, un gosier, & une langue comme un autre ? Ouy, ouy, allons, je veux chanter aussi, & te montrer que l'Amour fait faire toutes choses. Voicy une chanson que j'ay faite pour toy,

PHILIS.

Ouy, dis, je veux bien t'écouter pour la rareté du fait.

MORON.

Courage, Moron, il n'y a qu'à avoir de la hardieſſe.

Moron chante.

TOn extrême rigueur
S'acharne ſur mon cœur,
Ah ! Philis je trépaſſe !
Daignes me ſecourir.
En ſeras-tu plus graſſe
De m'avoir fait mourir ?
Vivat Moron.

PHILIS.

Voila qui eſt le mieux du monde : mais, Moron, je ſouhaiterois bien d'avoir la gloire que quelque Amant fût mort pour moy ; c'eſt un avantage dont je n'ay pas encore jouy, & je trouve que j'aimerois de tout mon cœur une perſonne qui m'aimeroit aſſez pour ſe donner la mort.

MORON.

Tu aimerois une perſonne qui ſe tuëroit pour toy ?

PHILIS.

Ouy.

MORON.

Il ne faut que cela pour te plaire ?

PHILIS.

Non.

MORON.

Voilà qui eſt fait, je te veux montrer que je me ſçay tuer quand je veux,

TIRCIS *chante*.

Ah ! quelle douceur extrême,
De mourir pour ce qu'on aime. *bis.*

MORON.

C'eſt un plaiſir que vous aurez quand vous voudrez.

TIRCIS *chante.*

Courage Moron ; meurs promptement
En genereux Amant.

MORON.

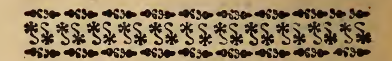
Je vous prie de vous meſler de vos affaires, & de me laiſſer tuer à ma fantaiſie. Allons, je vais faire honte à tous les Amans : Tien, je ne ſuis pas homme à faire tant de façons, voy ce poignard ; prends bien garde comme je vais me percer le cœur. Je ſuis voſtre ſerviteur, quelque niais.

Se riant de Tircis.

PHILIS.

Allons, Tircis, viens-t'en me redire à l'écho, ce que tu m'as chanté.





ACTE IV.

ARGUMENT.



A Princesse esperant par une feinte, pouvoir découvrir les sentimens du Prince d'Ithaque, elle luy fit confidence qu'elle aimoit le Prince de Messene : Au lieu d'en paroistre affligé il luy rendit la pareille, & luy fit connoistre que la Princesse sa parente luy avoit donné dans la veuë, & qu'il la demanderoit en Mariage au Roy son Pere : A cette atteinte impreveuë cette Princesse perdit toute sa constance ; & quoy qu'elle essayast à se contraindre devant luy, aussi-tost qu'il fut sorty, elle demanda avec tant d'empressement à sa Cousine de ne recevoir point les services de ce Prince, & de ne l'epouser jamais, qu'elle ne put le luy refuser : Elle s'en plaignit mesme à Moron, qui luy ayant dit assez franchement qu'elle l'aimoit donc, en fut chassé de sa presence.

SCENE I.

EURIALE, LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

Prince, comme jusques icy nous avons fait paroistre une conformité de sentimens, & que le Ciel a semblé mettre en nous, mêmes attachemens pour nostre liberté, & mesme aversion pour l'Amour; je suis bien aise de vous ouvrir mon cœur, & de vous faire confidence d'un changement dont vous serez surpris. J'ay toûjours regardé l'Hymen comme une chose affreuse, & j'avois fait serment d'abandonner plûtost la vie, que de me resoudre jamais à perdre cette liberté pour qui j'avois des tendresses si grandes: mais, enfin, un moment a dissipé toutes ces resolutions, le merite d'un Prince m'a frappé aujourd'huy les yeux, & mon ame tout d'un coup, (comme par un miracle) est devenuë sensible aux traits de cette passion que j'avois toûjours méprisée. J'ay trouvé d'abord des raisons pour authoriser ce changement & je puis l'appuyer de ma volonté de répondre aux ardentes solicitations d'un Pere & aux vœux de tout un Estat; mais à vous dire vray, je suis en peine du jugement que vous ferez de moy, & je voudrois sçavoir si vous condamnerez ou non le dessein que j'ay de me donner un Epoux.

EURIALE.

Vous pourriez faire un tel choix, Madame, que je l'approuverois sans doute.

LA PRINCESSE.

Qui croyez-vous, à vostre avis que je veuille choisir?

EURIALE.

Si j'estois dans vostre cœur je pourrois vous le dire;

mais comme je n'y ſuis pas, je n'ay garde de vous répondre.

LA PRINCESSE.

Devinez pour voir, & nommez quelqu'un.

EURIALE.

J'aurois trop peur de me tromper.

LA PRINCESSE.

Mais encore pour qui ſouhaiteriez-vous que je me declaraſſe?

EURIALE.

Je ſçay bien à vous dire vray, pour qui je le ſouhaiterois : mais avant que de m'expliquer, je dois ſçavoir voſtre penſée.

LA PRINCESSE.

Et bien Prince, je veux bien vous la découvrir : je ſuis ſeure que vous allez approuver mon choix, & pour ne vous point tenir en ſuſpens davantage, le Prince de Meſſene eſt celuy de qui le merite s'eſt attiré mes vœux.

EURIALE.

O Ciel!

LA PRINCESSE.

Mon invention a réuſſi, Moron, le voilà qui ſe trouble.

MORON *parlant.*

à la Princeſſe. Bon, Madame. *au Prince.* Courage, Seigneur. *à la Princeſſe.* Il en tient.

au Prince.

Ne vous défaites pas.

LA PRINCESSE.

Ne trouvez-vous pas que j'ay raiſon, & que ce Prince a tout le merite qu'on peut avoir?

MORON *au Prince.*

Remettez-vous, & ſongez à répondre.

LA PRINCESSE.

D'où vient, Prince, que vous ne dites mot, & ſemblez interdit?

EURIALE.

Je le suis à la verité, & j'admire, Madame, comme le Ciel a pû former deux ames aussi semblables en tout que les nostres : deux ames en qui l'on ait veu une plus grande conformité de sentimens, qui ayent fait éclater dans le mesme temps une resolution à braver les traits de l'Amour, & qui dans le mesme moment ayent fait paroistre une égale facilité à perdre le nom d'insensibles : Car, enfin, Madame, puis que vostre exemple m'autorise, je ne feindray point de vous dire, que l'Amour aujourd'huy s'est rendu maistre de mon cœur, & qu'une des Princesses vos Cousines l'aimable & belle Aglante, a renversé d'un coup d'œil tous les projets de ma fierté. Je suis ravy, Madame, que par cette égalité de défaite, nous n'ayons rien à nous reprocher l'un à l'autre ; & je ne doute point que comme je vous louë infiniment de vostre choix, vous n'approuviez aussi le mien. Il faut que ce miracle éclate aux yeux de tout le monde, & nous ne devons point differer à nous rendre tous deux contens. Pour moy, Madame, je vous solicite de vos suffrages, pour obtenir celle que je souhaite, & vous trouverez bon que j'aille de ce pas en faire la demande au Prince vostre Pere.

MORON.

Ah digne ! ah brave cœur !

SCENE II.

LA PRINCESSE, MORON.

LA PRINCESSE.

AH ! Moron, je n'en puis plus, & ce coup que je n'attendois pas, triomphe absolument de toute ma fermeté.

MORON.

Il est vray que le coup est surprenant, & j'avois crû d'abord, que vostre stratagême avoit fait son effet.

LA PRINCESSE.

Ah ! ce m'est un dépit à me desesperer, qu'une autre ait l'avantage de se soûmettre ce cœur que je voulois soûmettre.

SCENE III.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

PRincesse, j'ay à vous prier d'une chose qu'il faut absolument que vous m'accordiez : Le Prince d'Ithaque vous aime, & veut vous demander au Prince mon Pere.

AGLANTE.

Le Prince d'Ithaque, Madame ?

LA PRINCESSE.

Ouy, il vient de m'en asseurer luy-mesme, & m'a demandé mon suffrage pour vous obtenir ; mais je vous conjure de rejetter cette proposition, & de ne point prester l'oreille à tout ce qu'il pourra vous dire.

AGLANTE.

Mais Madame, s'il estoit vray que ce Prince m'aimast effectivement, pourquoy n'ayant aucun dessein de vous engager, ne voudriez-vous pas souffrir...

LA PRINCESSE.

Non, Aglante, je vous le demande, faites-moy ce plaisir, je vous prie, & trouvez bon que n'ayant pû avoir l'avantage de le soûmettre, je luy dérobe la joye de vous obtenir.

AGLANTE.

Madame, il faut vous obeïr : mais je croirois que la victoire d'un tel cœur ne seroit pas une victoire à dédaigner.

LA PRINCESSE.

Non, non, il n'aura pas la joye de me braver entierement.

SCENE IV.

ARISTOMENE, MORON, LA PRINCESSE, AGLANTE.

ARISTOMENE.

MAdame, je viens à vos pieds rendre grace à l'Amour de mes heureux destins, & vous témoigner avec mes transports, le ressentiment où je suis, des bontez surprenantes dont vous daignez favoriser le plus soûmis de vos captifs.

LA PRINCESSE.

Comment ?

ARISTOMENE.

Le Prince d'Ithaque, Madame, vient de m'asseurer tout à l'heure, que vostre cœur avoit eu la bonté de s'expliquer en ma faveur, sur ce celebre choix qu'attend toute la Grece.

LA PRINCESSE.

Il vous a dit qu'il tenoit cela de ma bouche ?

ARISTOMENE.

Ouy, Madame.

LA PRINCESSE.

C'est un étourdy, & vous estes un peu trop credule, Prince, d'ajoûter foy si promptement à ce qu'il vous a dit ; une pareille nouvelle meriteroit bien, ce me semble, qu'on en doutast un peu de

temps, & c'est tout ce que vous pourriez faire de la croire, si je vous l'avois dite moy-mesme.

ARISTOMENE.

Madame, si j'ay esté trop prompt à me persuader....

LA PRINCESSE.

De grace, Prince, brisons là ce discours, & si vous voulez m'obliger, souffrez que je puisse joüir de deux momens de solitude.

SCENE V.

LA PRINCESSE, AGLANTE, MORON.

LA PRINCESSE.

AH! qu'en cette avanture, le Ciel me traite avec une rigueur estrange! au moins, Princesse, souvenez-vous de la priere que je vous ay faite.

AGLANTE.

Je vous l'ay dit déja, Madame, il faut vous obeïr.

MORON.

Mais, Madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, & cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du Jardinier.

LA PRINCESSE.

Non, je ne puis souffrir qu'il soit heureux avec une autre, & si la chose estoit, je croy que j'en mourrois de déplaisir.

MORON.

Ma foy, Madame, avoüons la dette, vous voudriez qu'il fust à vous, & dans toutes vos actions,

il eſt aiſé de voir que vous aimez un peu ce jeune Prince.

LA PRINCESSE.

Moy, je l'aime ? O Ciel ! je l'aime ? avez-vous l'inſolence de prononcer ces paroles ? ſortez de ma veuë, impudent, & ne vous preſentez jamais devant moy.

MORON.

Madame.....

LA PRINCESSE.

Retirez-vous d'icy, vous dis-je, ou je vous en feray retirer d'une autre maniere.

MORON.

Ma foy ſon cœur en a ſa proviſion, &.....

Il rencontre un regard de la Princeſſe qui l'oblige à ſe retirer.

SCENE VI.

LA PRINCESSE.

De quelle émotion inconnuë ſens-je mon cœur atteint ? & quelle inquietude ſecrette eſt venuë troubler tout d'un coup la tranquillité de mon ame ? Ne ſeroit-ce point auſſi, ce qu'on vient de me dire, & ſans en rien ſçavoir n'aimerois-je point ce jeune Prince ? Ah ! ſi cela eſtoit je ſerois une perſonne à me deſeſperer : mais il eſt impoſſible que cela ſoit, & je voy bien que je ne puis pas l'aimer. Quoy je ſerois capable de cette lâcheté : J'ay veu toute la Terre à mes pieds, avec la plus grande inſenſibilité du monde. Les reſpects, les hommages & les ſoûmiſſions n'ont jamais pû toucher

mon ame, & la fierté & le dédain en auroient triomphé. J'ay méprisé tous ceux qui m'ont aimé, & j'aimerois le seul qui me méprise ? Non, non, je sçay bien que je ne l'aime pas. Il n'y a pas de raison à cela : Mais si ce n'est pas de l'amour que ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut estre, & d'où vient ce poison qui me court par toutes les veines, & ne me laisse point en repos avec moy-mesme ? Sors de mon cœur, qui que tu sois, ennemy qui te caches, attaque moy visiblement, & deviens à mes yeux la plus affreuse beste de tous nos bois, afin que mon dard & mes fléches me puissent défaire de toy. O vous, admirables personnes, qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquietudes, approchez-vous d'icy de grace, & tâchez de charmer avec vostre Musique le chagrin où je suis.

Fin du quatriéme Acte.



V. INTERMEDE.

CLIMENE, PHILIS,

chantent ce Dialogue.

CLIMENE.

CHere Philis, dis-moy, que crois-tu de l'Amour ?

PHILIS.

Toy-mesme, qu'en crois-tu, ma compagne fidelle ?

CLIMENE.

On m'a dit que sa flâme est pire qu'un Vautour,
Et qu'on souffre en aimant une peine cruelle.

PHILIS.

On m'a dit qu'il n'est point de passion plus belle,
Et que ne pas aimer c'est renoncer au jour.

CLIMENE.

A qui des deux donnerons-nous victoire ?

PHILIS.

Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien ?

CLIMENE, PHILIS *ensemble.*

Aimons, c'est le vray moyen
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

PHILIS.

Cloris vante par tout l'Amour & ses ardeurs.

CLIMENE.

Amarante pour luy verse en tous lieux des larmes.

PHILIS.

Si de tant de tourmens il accable les cœurs,
D'où vient qu'on aime à luy rendre les armes ?

CLIMENE.

Si sa flâme, Philis, est si pleine de charmes;
Pourquoy nous deffend-on d'en goûter les douceurs ?

PHILIS.

A qui des deux donnerons-nous victoire ?

CLIMENE.

Qu'en croirons-nous, ou le mal ou le bien ?

TOUTES DEUX ENSEMBLE.

Aimons, c'est le vray moyen
De sçavoir ce qu'on en doit croire.

La Princesse les interrompit en cet endroit, & leur dit; Achevez seules si vous voulez, je ne sçaurois demeurer en repos, & quelque douceur qu'ayent vos chants, ils ne font que redoubler mon inquietude....



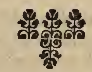
ACTE V.

ARGUMENT.



Il se passoit dans le cœur du Prince de Messene des choses bien differentes ; la joye que luy avoit donnée le Prince d'Ithaque, en luy apprenant malicieusement qu'il estoit aimé de la Princesse, l'avoit obligé de l'aller trouver avec une inconsideration que rien qu'une extrême amour ne pouvoit excuser ; mais il en avoit esté receu d'une maniere bien differente à ce qu'il esperoit. Elle luy demanda qui luy avoit appris cette nouvelle, & quand elle eut sceu que ç'avoit esté le Prince d'Ithaque, cette connoissance augmenta cruellement son mal, & luy fit dire à demy desesperée, C'est un étourdy ; & ce mot étourdit si fort le Prince de Messene, qu'il sortit tout confus sans luy pouvoir répondre. La Princesse d'un autre costé alla trouver le Roy son Pere, qui venoit de paroistre avec le Prince d'Ithaque, & qui luy témoignoit, non seulement la joye qu'il auroit eüe de le voir entrer dans son alliance, mais mesme l'opinion qu'il commença d'avoir que sa Fille ne le hayssoit pas : Elle ne

fut pas plûtost auprés de luy, que se jettant à ses pieds, elle luy demanda pour la plus grande faveur qu'elle pust jamais recevoir, que le Prince d'Ithaque n'épousast jamais la Princesse Aglante. Ce qu'il luy promit solennellement ; mais il luy dit, que si elle ne vouloit point qu'il fust à une autre, il faloit qu'elle le prist pour elle : Elle luy répondit, il ne le voudroit pas ; mais d'une maniere si passionnée, qu'il estoit aisé de connoistre les sentimens de son cœur. Alors le Prince quittant toute sorte de feinte, luy confessa son amour, & le stratagême dont il s'estoit servi pour venir au point où il se voyoit alors par la connoissance de son humeur. La Princesse luy donnant la main, le Roy se tourna vers les deux Princes de Messene & de Pyle, & leur demanda si ses deux Parentes, dont le merite n'estoit pas moindre que la qualité, ne seroient point capables de les consoler de leur disgrace ? Ils luy répondirent que l'honneur de son alliance faisant tous leurs souhaits, ils ne pouvoient esperer une plus heureuse fortune. Alors la joïe fut si grande dans le Palais, qu'elle se répandit par tous les environs.



SCENE PREMIERE.

LE PRINCE IPHITAS, EURIALE, MORON, AGLANTE, CINTHIE.

MORON.

OUy, Seigneur, ce n'eſt point raillerie, j'en ſuis ce qu'on appelle diſgracié. Il m'a falu tirer mes chauſſes au plus viſte, & jamais vous n'avez veu un emportement plus bruſque que le ſien

LE PRINCE IPHITAS.

Ah! Prince, que je devray de graces à ce ſtratagême amoureux, s'il faut qu'il ait trouvé le ſecret de toucher ſon cœur.

EURIALE.

Quelque choſe, Seigneur, que l'on vienne de vous en dire, je n'oſe encore pour moy, me flatter de ce doux eſpoir : mais enfin ſi ce n'eſt pas à moy trop de temerité, que d'oſer aſpirer à l'honneur de voſtre alliance, ſi ma perſonne, & mes Eſtats....

LE PRINCE IPHITAS.

Prince, n'entrons point dans ces complimens, je trouve en vous dequoy remplir tous les ſouhaits d'un Pere, & ſi vous avez le cœur de ma Fille, il ne vous manque rien.

SCENE II.

LA PRINCESSE, LE PRINCE, EURIALE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LA PRINCESSE.

O Ciel! que vois-je icy?

LE PRINCE IPHITAS.

Ouy, l'honneur de vostre alliance m'est d'un prix tres-considerable, & je souscris aisément de tous mes suffrages à la demande que vous me faites.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je me jette à vos pieds pour vous demander une grace. Vous m'avez toûjours témoigné une tendresse extrême, & je croy vous devoir bien plus par les bontez que vous m'avez fait voir, que par le jour que vous m'avez donné. Mais si jamais vous avez eu de l'amitié pour moy, je vous en demande aujourd'huy la plus sensible preuve que vous me puissiez accorder ; c'est de n'écouter point, Seigneur, la demande de ce Prince, & de ne pas souffrir que la Princesse Aglante soit unie avec luy.

LE PRINCE.

Et par quelle raison, ma Fille, voudrois-tu t'opposer à cette union ?

LA PRINCESSE.

Par la raison, que je hais ce Prince, & que je veux, si je puis, traverser ses desseins.

LE PRINCE IPHITAS.

Tu le hais, ma Fille ?

LA PRINCESSE.

Ouy, & de tout mon cœur, je vous l'avouë.

LE PRINCE IPHITAS.

Et que t'a-t-il fait ?

LA PRINCESSE.

Il m'a méprisée

LE PRINCE IPHITAS.

Et comment ?

LA PRINCESSE.

Il ne m'a pas trouvée assez bien-faite pour m'adresser ses vœux.

LE PRINCE IPHITAS.

Et quelle offense te fait cela ? Tu ne veux accepter personne.

LA PRINCESSE.

N'importe, il me devoit aimer comme les autres, & me laisser au moins la gloire de le refuser : Sa declaration me fait un affront, & ce m'est une honte sensible, qu'à mes yeux, & au milieu de vostre Cour il a recherché une autre que moy.

LE PRINCE IPHITAS.

Mais quel interest dois-tu prendre à luy ?

LA PRINCESSE

J'en prends, Seigneur, à me venger de son mépris, & comme je sçay bien qu'il aime Aglante avec beaucoup d'ardeur, je veux empescher, s'il vous plaist, qu'il ne soit heureux avec elle.

LE PRINCE IPHITAS.

Cela te tient donc bien au cœur ?

LA PRINCESSE.

Ouy, Seigneur, sans doute, & s'il obtient ce qu'il demande, vous me verrez expirer à vos yeux.

LE PRINCE IPHITAS.

Va, va ma Fille, avouë franchement la chose. Le merite de ce Prince t'a fait ouvrir les yeux, & tu l'aimes enfin, quoy que tu puisses dire.

LA PRINCESSE.

Moy, Seigneur ?

LE PRINCE IPHITAS.

Ouy, tu l'aimes

LA PRINCESSE.

Je l'aime, dites-vous ? & vous m'imputez cette lâcheté ? O Ciel ! quelle est mon infortune ! puis-je bien sans mourir, entendre ces paroles ? & faut-il que je sois si mal-heureuse qu'on me soupçonne de l'aimer ? Ah ! si c'estoit un autre que vous, Seigneur, qui me tinst ce discours, je ne sçay pas ce que je ne ferois point.

LE PRINCE IPHITAS.

Et bien, ouy, tu ne l'aimes pas. Tu le hais, j'y

consens, & je veux bien pour te contenter qu'il n'épouse pas la Princesse Aglante.

LA PRINCESSE.

Ah ! Seigneur, vous me donnez la vie.

LE PRINCE IPHITAS.

Mais afin d'empescher qu'il ne puisse estre jamais à Elle, il faut que tu le prennes pour toy.

LA PRINCESSE.

Vous vous mocquez, Seigneur, & ce n'est pas ce qu'il demande.

EURIALE.

Pardonnez-moy, Madame, si je suis assez temeraire pour cela, & je prends à témoin le Prince vôtre Pere, si ce n'est pas vous que j'ay demandée. C'est trop vous tenir dans l'erreur, il faut lever le masque, & deussiez-vous vous en prévaloir contre moy, découvrir à vos yeux les veritables sentimens de mon cœur. Je n'ay jamais aimé que vous, & jamais je n'aimeray que vous. C'est vous, Madame, qui m'avez enlevé cette qualité d'insensible que j'avois toûjours affectée, & tout ce que j'ay pû vous dire, n'a esté qu'une feinte qu'un mouvement secret m'a inspirée, & que je n'ay suivie qu'avec toutes les violences imaginables. Il faloit qu'elle cessast bientost, sans doute, & je m'estonne seulement qu'elle ait pû durer la moitié d'un jour : car enfin je mourois, je brûlois dans l'ame quand je vous déguisois mes sentimens, & jamais cœur n'a souffert une contrainte égale à la mienne. Que si cette feinte, Madame, a quelque chose qui vous offense, je suis tout prest de mourir pour vous en venger : vous n'avez qu'à parler, & ma main sur le champ fera gloire d'executer l'Arrest que vous prononcerez.

LA PRINCESSE.

Non, non, Prince, je ne vous sçay pas mauvais gré de m'avoir abusée, & tout ce que vous m'avez

dit, je l'aime bien mieux une feinte, que non pas une verité.

LE PRINCE IPHITAS.

Si bien donc, ma Fille, que tu veux bien accepter ce Prince pour Epoux?

LA PRINCESSE.

Seigneur, je ne ſçay pas encore ce que je veux: donnez moy le temps d'y ſonger, je vous prie, & m'épargnez un peu la confuſion où je ſuis.

LE PRINCE IPHITAS.

Vous jugez, Prince, ce que cela veut dire, & vous vous pouvez fonder là-deſſus.

EURIALE.

Je l'attendray tant, qu'il vous plaira, Madame; cet Arreſt de ma deſtinée, & s'il me condamne à la mort, je le ſuivray ſans murmure.

LE PRINCE IPHITAS.

Vien, Moron, c'eſt icy un jour de paix, & je te remets en grace avec la Princeſſe.

MORON.

Seigneur, je ſeray meilleur Courtiſan une autre fois, & je me garderay bien de dire ce que je penſe.

SCENE III.

ARISTOMENE, THEOCLE, LE PRINCE IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

LE PRINCE IPHITAS.

Je crains bien, Prnce, que le choix de ma fille ne ſoit pas en voſtre faveur: mais voila deux

Princesses qui peuvent bien vous consoler de ce petit malheur.

ARISTOMENE.

Seigneur, nous sçavons prendre nostre party ; & si ces aimables Princesses n'ont point trop de mépris pour des cœurs qu'on a rebutez, nous pouvons revenir par elles à l'honneur de vostre alliance.

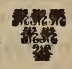
SCENE IV.

PHILIS, ARISTOMENE, THEOCLE, LE PRINCE IPHITAS, LA PRINCESSE, AGLANTE, CINTHIE, MORON.

PHILIS.

SEigneur, la Deesse Venus vient d'annoncer par tout le changement du cœur de la Princesse : tous les Pasteurs & toutes les Bergeres en témoignent leur joye par des danses & des chansons, & si ce n'est point un spectacle que vous méprisiez, vous allez voir l'allegresse publique se répandre jusques icy.

Fin du cinquième Acte.



VI. INTERMEDE.

CHOEUR DE PASTEURS, & de Bergeres qui dansent.

Quatre Bergers & deux Bergeres Heroïques, representez les premiers par les Sieurs le Gros, Estival, Don & Blondel ; & les deux Bergeres par Mademoiselle de la Barre & Mademoiselle Hilaire, se prenant par la main, chanterent cette Chanson à danser, à laquelle les autres répondirent.

CHANSON.

USez mieux, ô beautez fieres !
Du pouvoir de tout charmer ;
Aimez, aimables Bergeres,
Nos cœurs sont faits pour aimer :
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour :
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.
Songez de bonne heure à suivre ;
Le plaisir de s'enflammer,
Un cœur ne commence à vivre
Que du jour qu'il sçait aimer :
Quelque fort qu'on s'en défende,
Il y faut venir un jour :
Il n'est rien qui ne se rende
Aux doux charmes de l'Amour.

Pendant que ces aimables perſonnes danſoient, il ſortit de deſſous le Theatre la machine d'un grand arbre chargé de ſeize Faunes, dont huit jouerent de la Fluſte, & les autres du Violon, avec un concert le plus agreable du monde. Trente Violons leur répondoient de l'Orcheſtre, avec ſix autres concertans de Claveſſins & de Thuorbes, qui eſtoient les Sieurs d'Anglebert, Richard, Itier, la Barre le cadet, Tiſſu, & le Moine.

Et quatre Bergers & quatre Bergeres vinrent danſer une fort belle Entrée, à laquelle les Faunes deſcendant de l'arbre ſe meſlerent de temps en temps, & toute cette Scene fut ſi grande, ſi remplie, & ſi agreable qu'il ne s'eſtoit encore rien veu de plus beau en Ballet.

Auſſi fit-elle une avantageuſe concluſion aux divertiſſemens de ce jour, que toute la Cour ne loua pas moins que celuy qui l'avoit precedé, ſe retirant avec une ſatisfaction qui luy fit bien eſperer de la ſuite d'une Feſte ſi complette.

Les Bergers eſtoient *Les Sieurs Chicanneau, du Pron, Noblet, & la Pierre.*

Et les Bergeres. *Les Sieurs Baltazard, Magny, Arnald, & Bonard.*





TRIOSIE'ME JOURNE'E

DES PLAISIRS DE L'ISLE ENCHANTE'E.

PLUS on s'avançoit vers le grand Rondeau qui repreſentoit le Lac, ſur lequel eſtoit autrefois baſty le Palais d'Alcine: plus on s'approchoit de la fin des divertiſſemens de l'Iſle Enchantée, comme s'il n'eût pas eſté juſte que tant de braves Chevaliers demeuraſſent plus long-temps dans une oiſiveté qui eût fait tort à leur gloire.

On feignoit donc, ſuivant toûjours le premier deſſein, que le Ciel ayant reſolu de donner la liberté à ces Guerriers; Alcine en eut des preſſentimens qui la remplirent de terreur & d'inquietudes : Elle voulut apporter tous les remedes poſſibles pour prévenir ce mal-heur, & fortifier en toutes manieres un lieu qui pût renfermer tout ſon repos & ſa joye.

On fit paroiſtre ſur ce rondeau, dont l'étenduë & la forme ſont extraordinaires, un Rocher ſitué au milieu d'une Iſle couverte de divers animaux, comme s'ils euſſent voulu en défendre l'entrée.

Deux autres Iſles plus longues, mais d'une moin-

dre largeur, paroiſſoient aux deux coſtez de la premiere, & toutes trois auſſi bien que les bords du Rondeau eſtoient ſi fort éclairées, que ces lumieres faiſoient naiſtre un nouveau jour dans l'obſcurité de la nuit. Leurs Majeſtez eſtant arrivées, n'eurent pas plûtoſt pris leur place, que l'une des deux Iſles qui paroiſſoient aux coſtez de la premiere fut toute couverte de Violons fort bien veſtus. L'autre qui eſtoit opposée, le fut en meſme temps de trompettes & de Tymballiers, dont les habits n'eſtoient pas moins riches.

Mais ce qui ſurprit davantage, fut de voir ſortir Alcine de derriere le Rocher, portée par un Monſtre Marin d'une grandeur prodigieuſe.

Deux des Nymphes de ſa ſuite, ſous les noms de Celie & de Dircé, partirent au meſme-temps à ſa ſuite; & ſe mettant à ſes coſtez ſur de grandes Balaines, elles s'approcherent du bord du Rondeau, & Alcine commença des Vers, auſquels ſes Compagnes répondirent, & qui furent à la louange de la Reine Mere du Roy.



ALCINE, CELIE, DIRCE'.

ALCINE.

Vous à qui je fis part de ma felicité,
Pleurez avecque moy dans cette extrémité.

CELIE

Quel est donc le sujet des soudaines alarmes
Qui de vos yeux charmans font couler tant de larmes ?

ALCINE.

Si je pense en parler, ce n'est qu'en fremissant.
Dans les sombres horreurs d'un songe menassant,
Un spectre m'avertit, d'une voix éperduë,
Que pour moy des Enfers la force est suspenduë,
Qu'un celeste pouvoir arreste leur secours,
Et que ce jour sera le dernier de mes jours.
Ce que versa de triste au poinct de ma naissance
Des Astres ennemis la maligne influence,
Et tout ce que mon art m'a promis de malheurs,
En ce songe fut peint de si vives couleurs,
Qu'à mes yeux éveillez sans cesse il represente
Le pouvoir de Melisse, & l'heur de Bradamante.
J'avois préveu ces maux, mais les charmans plaisirs
Qui sembloient en ces lieux prevenir nos desirs;
Nos superbes Palais, nos jardins, nos campagnes.
L'agreable entretien de nos cheres compagnes;
Nos jeux & nos chansons, les concerts des oiseaux,
Le parfum des Zephirs, le murmure des eaux,
De nos tendres amours les douces avantures,
M'avoient fait oublier ces funestes augures,
Quand le songe cruel dont je me sens troubler,
Avec tant de fureur les vint renouveler.
Chaque instant je croy voir mes forces terrassées,
Mes gardes égorgez, & mes prisons forcées;

Je croy voir mille amans, par mon art transformez,
D'une égale fureur à ma perte animez,
Quitter en mesme temps leurs troncs & les feuillages,
Dans le juste dessein de venger leurs outrages,
Et je croy voir enfin, mon aimable Roger,
De mes fers méprisez prest à se dégager.

CELIE.

La crainte en vostre esprit s'est acquis trop d'empire,
Vous regnez seule icy, pour vous seule on soûpire;
Rien n'interrompt le cours de vos contentemens
Que les accens plaintifs de vos tristes amans:
Logistile & ses gens chassez de nos campagnes
Tremblent encor de peur, cachez dans leurs montagnes;
Et le nom de Melisse, en ces lieux reconnu
Par vos augures seuls jusqu'à nous est venu.

DIRCÉ.

Ah! ne nous flatons point, ce fantosme effroyable
M'a tenu cette nuit un discours tout semblable.

ALCINE.

Helas! de nos malheurs, qui peut encor douter?

CELIE.

J'y vois un grand remede, & facile à tenter;
Une Reine paroist, dont le secours propice
Nous sçaura garentir des efforts de Melisse:
Par tout de cette Reine on vante la bonté
Et l'on dit que son cœur, de qui la fermeté
Des flots les plus mutins méprisa l'insolence,
Contre les vœux des siens est toûjours sans défense.

ALCINE

Il est vray je la vois, en ce pressant danger
A nous donner secours taschons de l'engager;
Disons-luy qu'en tous lieux la voix publique estale
Les charmantes beautez de son ame Royale;
Disons que sa vertu plus haute que son rang
Sçait relever l'éclat de son auguste sang,
Et que de nostre sexe elle a porté la gloire,

Si

Si loin que l'avenir aura peine à le croire :
Que du bon-heur public son grand cœur amoureux
Fit toûjours des perils un mépris genereux :
Que de ses propres maux, son ame à peine atteinte,
Pour les maux de l'Estat garda toute sa crainte :
Disons que ses bien-faits versez à pleines mains
Luy gagnent le respect & l'amour des humains,
Et qu'au moindre danger dont elle est menacée
Toute la terre en deüil se montre interessée :
Disons qu'au plus haut point de l'absolu pouvoir,
Sans faste & sans orgueil sa grandeur s'est fait voir
Qu'aux temps les plus fascheux, sa sagesse constante,
Sans crainte a soûtenu l'authorité penchante ;
Et dans le calme heureux, par ses travaux acquis,
Sans regret la remit dans les mains de son Fils.
Disons par quels respects, par quelle complaisance
De ce Fils glorieux l'amour la recompense ;
Vantons les longs travaux, vantons les justes Loix
De ce Fils reconnu pour le plus grand des Rois ;
Et comment cette Mere, heureusement feconde,
Ne donnant qu'une fois a donné tout au monde.
Enfin, faisons parler nos soûpirs & nos pleurs,
Pour la rendre sensible à nos vives douleurs,
Et nous pourrons trouver au fort de nostre peine
Un refuge paisible aux pieds de cette Reine.

DIRCE'.

Je sçais bien que son cœur, noblement genereux,
Ecoute avec plaisir la voix des malheureux :
Mais on ne voit jamais éclater sa puissance
Qu'à repousser le tort qu'on fait à l'innocence ;
Je sçais qu'elle peut tout, mais je n'ose penser
Que jusqu'à nous défendre on la vît s'abaisser.
De nos douces erreurs elle peut estre instruite,
Et rien n'est plus contraire à sa rare conduite,
Son zele si connu pour le culte des Dieux
Doit rendre à sa vertu nos respects odieux.

Et loin qu'à son abord mon effroy diminuë,
Malgré moy je le sens qui redouble à sa veuë.

ALCINE.

Ah ! ma propre frayeur suffit pour m'affliger !
Loin d'aigrir mon ennuy, cherche à le soulager,
Et tasche de fournir à mon ame oppressée
Dequoy parer aux maux dont elle est menacée.
Redoublons cependant les Gardes du Palais,
Et s'il n'est point pour nous d'azile desormais ;
Dans nostre desespoir cherchons nostre défense,
Et ne nous rendons pas au moins sans resistance.

Alcine. Mademoiselle du Parc.
Celie. Mademoiselle de Brie.
Dircé. Mademoiselle Moliere.

LOrs qu'elles eurent achevé, & qu'Alcine se fût retirée pour aller redoubler les Gardes du Palais, le concert des Violons se fit entendre, pendant que le Frontispice du Palais venant à s'ouvrir avec un merveilleux artifice, & des Tours à s'élever à veuë d'œil ;

Quatre Geans d'une grandeur démesurée, vinrent à paroistre avec quatre Nains, qui par l'opposition de leur petite taille, faisoient paroistre celle des Geans encore plus excessive. Ces Colosses estoient commis à la garde du Palais, & ce fut par eux que commença la premiere Entrée du Ballet.

BALLET DU PALAIS D'ALCINE.

PREMIERE ENTRE'E.

QUatre Geants, & quatre Nains.
Geants. Les Sieurs Manceau, Vagnard, Peſan, & Joubert.
Nains. Les deux petits Des-Airs, le petit Vagnard, & le petit Tutin.

II. ENTRE'E.

HUit Maures chargez par Alcine de la garde du dedans, en font une exacte viſite, avec chacun deux flambeaux.
Maures. Meſſieurs d'Heureux, Beauchamp, Moliere, la Marre, les Sieurs le Chantre, de Gan, du Pron, & Mercier.

III. ENTRE'E.

CEpendant un dépit amoureux oblige six des Chevaliers qu'Alcine retenoit auprés d'elle, à tenter la sortie de ce Palais : mais la fortune ne secondant pas les efforts qu'ils font dans leur desespoir, ils sont vaincus aprés un grand combat par autant de Monstres qui les attaquent.

Six Chevaliers & Six Monstres.

Chevaliers. Monsieur de Souville, les Sieurs Raynal, Des-Airs l'aisné, Des-Airs le second, de Lorge, & Balthazard.

Monstres. Les Sieurs Chicanneau, Noblet, Arnald, Desbrosses, Desonets, & la Pierre.

IV. ENTRE'E.

ALcine alarmée de cet accident, invoque de nouveau tous ses Esprits, & leur demande secours : il s'en presente deux à elle, qui font des sauts avec une force, & une agilité merveilleuse.

Demons agiles.

Les Sieurs Saint André & Magny.

V. ENTRE'E.

D'Autres Demons viennent encore, & femblent affeurer la Magicienne qu'ils n'oublieront rien pour fon repos.

Autres Demons Sauteurs.

Les Sieurs Tutin, la Brodiere, Pefan, & Bureau.

VI. ET DERNIERE ENTRE'E.

MAis à peine commence-t-elle à fe raffeurer, qu'elle voit paroiftre auprés de Roger, & de quelques Chevaliers de fa fuite, la fage Meliffe fous la forme d'Atlas : Elle court auffi-toft pour empefcher l'effet de fon intention ; mais elle arrive trop tard : Meliffe a déja mis au doigt de ce brave Chevalier la fameufe bague qui détruit les enchantemens. Lors un coup de tonnerre, fuivy de plufieurs éclairs, marque la deftruction du Palais, qui eft auffi-toft reduit en cendres par un Feu d'artifice, qui met fin à cette avanture, & aux divertiffemens de l'Ifle Enchantée.

Alcine. Mademoifelle du Parc. *Meliffe*. De Lorge. *Roger*. M. Beauchamp.

Chevaliers. Meffieurs d'Heureux, Rayal, Du Pron, & Desbordes.

Efcuyers. Meffieurs la Marre, le Chantre, De Gan, & Mercier.

Fin du Ballet.

IL sembloit que le Ciel, la Terre & l'Eau fussent tout en feu, & que la destruction du superbe Palais d'Alcine, comme la liberté des Chevaliers qu'elle y retenoit en prison, ne se pût accomplir que par des prodiges & des miracles : la hauteur & le nombre des fusées volantes, celles qui rouloient sur le rivage, & celles qui ressortoient de l'eau aprés s'y estre enfoncées, faisoient un spectacle si grand & si magnifique, que rien ne pouvoit mieux terminer les Enchantemens qu'un si beau Feu d'Artifice ; lequel ayant enfin cessé aprés un bruit & une longueur extraordinaire, les coups de boëtes qui l'avoient commencé redoublerent encore.

Alors toute la Cour se retirant, confessa qu'il ne se pouvoit rien voir de plus achevé que ces trois Festes : Et c'est assez avouer qu'il ne s'y pouvoit rien ajoûter, que de dire que les trois journées ayant eu chacune ses partisans, comme chacune avoit eu ses beautez particulieres, on ne convint pas du prix qu'elles devoient emporter entr'elles, bien qu'on demeurast d'accord qu'elles pouvoient justement le disputer à toutes celles qu'on avoit veuës jusques alors, & les surpasser peut-estre.

Mais quoy que les Festes comprises dans le sujet des Plaisirs de l'Isle Enchantée fussent terminées, tous les divertissemens de Versailles ne l'estoient pas ; & la magnificence & la galanterie du Roy, en avoit encore reservé pour les autres jours, qui n'estoient pas moins agreables.

Le Samedy dixiéme Sa Majesté voulut courre les Testes. C'est un exercice que peu de gens ignorent, & dont l'usage est venu d'Allemagne, fort bien inventé, pour faire voir l'adresse d'un Chevalier ; tant à bien mener son cheval dans les passades de guerre, qu'à bien se servir d'une lance, d'un

dard, & d'une épée. Si quelqu'un ne les a point veu courre, il en trouvera icy la description, estant moins communes que la bague, & seulement icy depuis peu d'années, & ceux qui en ont eu le plaisir, ne s'ennuyent pas pourtant d'une narration si peu estenduë.

Les Chevaliers entrent l'un aprés l'autre dans la Lice la lance à la main, & un dard sous la cuisse droite; & aprés que l'un d'eux a couru & emporté une Teste de gros carton peinte, & de la forme de celle d'un Turc, il donne sa lance à un Page, & faisant la demy-volte il revient à toute bride à la seconde Teste, qui a la couleur & la forme d'un Maure, l'emporte avec le dard qu'il luy jette en passant; puis reprenant une javeline, peu differente de la forme du dard, dans une troisiéme passade, il la darde dans un bouclier où est peinte une teste de Meduse; & achevant sa demy-volte il tire l'épée, dont il emporte en passant toûjours à toute bride une teste élevée à un demy pied de terre; puis faisant place à un autre, celuy qui en ses courses en a emporté le plus, gagne le prix.

Toute la Cour s'estant placée sur une balustrade de fer doré, qui regnoit autour de l'agreable maison de Versailles, & qui regarde sur le fossé, dans lequel on avoit dressé la Lice avec des Barrieres;

Le Roy s'y rendit suivy des mesmes Chevaliers qui avoient couru la bague: Les Ducs de S. Aignan & de Noailles y continuant leurs premieres fonctions; l'un de Mareschal de Camp, & l'autre de Juge des Courses: il s'en fit plusieurs fort belles & heureuses: mais l'adresse du Roy luy fit emporter hautement, ensuite du prix de la Course des Dames, encore celuy que donnoit la Reine. C'estoit une rose de Diamans de grand prix, que le Roy, aprés l'avoir gagnée, redonna liberalement à courre aux autres

Chevaliers, & que le Marquis de Coaſlin diſputa contre le Marquis de Soyecourt & la gagna.

Le Dimanche au lever du Roy, quaſi toute la converſation tourna ſur les belles Courſes du jour precedent, & donna lieu d'un grand défi entre le Duc de Saint Aignan, qui n'avoit point encore couru, & le Marquis de Soyecourt, qui fut remiſe au lendemain, parce que le Mareſchal Duc de Grammont, qui parioit pour ce Marquis, eſtoit obligé de partir pour Paris, d'où il ne devoit revenir que le jour d'aprés.

Le Roy mena toute la Cour cette apreſdinée à ſa Ménagerie, dont on admira les beautez particulieres, & le nombre preſque incroyable d'oiſeaux de toutes ſortes; parmy leſquels il y en a beaucoup de fort rares. Il ſeroit inutile de parler de la collation qui ſuivit ce divertiſſement, puis que huit jours durant chaque repas pouvoit paſſer pour un Feſtindes plus grands qu'on puiſſe faire.

Et le ſoir Sa Majeſté fit repreſenter ſur l'un de ces theatres doubles de ſon Sallon, que ſon Eſprit univerſel a luy-meſme inventez, la Comedie des Faſcheux faite par le Sieur de Moliere, mêlée d'entrées de Ballet, & fort ingenieuſe.

Le bruit du défi qui ſe devoit courir le Lundy douziéme, fit faire une infinité de gageures d'aſſez grande valeur; quoy que celles des deux Chevaliers ne fût que de cent piſtolles: Et comme le Duc par une heureuſe audace donnoit une Teſte à ce Marquis fort adroit, beaucoup tenoient pour ce dernier; qui s'eſtant rendu un peu plus tard chez le Roy, y trouva un cartel pour le preſſer, lequel pour n'eſtre qu'en proſe, on n'a point mis en ce diſcours.

Le Duc de Saint Aignan avoit auſſi fait voir à quelques-uns de ſes amis, comme un heureux préſage de ſa victoire, ces quatre Vers.

AUX

AUX DAMES.

Belles vous direz en ce jour
Si vos sentimens sont les nostres,
Qu'estre vainqueur du grand Soyecourt
C'est estre vainqueur des dix autres.

Faisant toûjours allusion à son nom de Guidon le Sauvage, que l'avanture de l'Isle perilleuse rendit victorieux de dix Chevaliers. Aussi-tost que le Roy eût disné, il conduisit les Reines, Monsieur, Madame, & toutes les Dames dans un lieu où on devoit tirer une Loterie, afin que rien ne manquast à la galanterie de ces Festes. C'estoit des pierreries, des ameublemens, de l'argenterie, & autres choses semblables : Et quoy que le sort ait accoûtumé de décider de ces presens, il s'accorda sans doute avec le desir de Sa Majesté quand il fit tomber le gros lot entre les mains de la Reine ; chacun sortant de ce lieu-là fort content, pour aller voir les Courses qui s'alloient commencer.

Enfin Guidon & Olivier parurent sur les rangs à cinq heures du soir, fort proprement vestus & bien montez.

Le Roy avec toute la Cour les honora de sa presence ; & Sa Majesté leut mesme les Articles des Courses, afin qu'il n'y eût aucune contestation entre-eux. Le succez en fut heureux au Duc de Saint Aignan, qui gagna le défi.

Le soir Sa Majesté fit joüer les trois premiers Actes d'une Comedie nommée Tartuffe, que le Sieur de Moliere avoit faite contre les Hypocrites ; mais quoy qu'elle eût esté trouvée fort divertissante, le Roy connut tant de conformité entre ceux qu'une veritable devotion met dans le chemin du Ciel, &

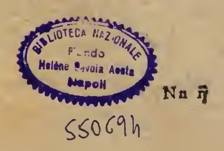
ceux qu'une vaine oſtentation des bonnes œuvres n'empeſche pas d'en commettre de mauvaiſes ; que ſon extrême delicateſſe pour les choſes de la Religion, eût de la peine à ſouffrir cette reſſemblance du vice avec la vertu : Et quoy qu'on ne doutaſt point des bonnes intentions de l'Auteur, il défendit cette Comedie pour le public, juſques à ce qu'elle fût entierement achevée, & examinée par des gens capables d'en juger, pour n'en pas laiſſer abuſer à d'autres moins capables d'en faire un juſte diſcernement.

Le Mardy treiziéme le Roy voulut encore courre les Teſtes, comme à un jeu ordinaire que devoit gagner celuy qui en feroit le plus : Sa Majeſté eut encore celuy de la Courſe des Dames, le Duc de ſaint Aignan celuy du jeu ; & ayant eu l'honneur d'entrer pour le ſecond à la diſpute avec Sa Majeſté ; l'adreſſe incomparable du Roy luy fit encore avoir ce prix, & ce ne fut pas ſans un étonnement ; duquel on ne pouvoit ſe défendre, qu'on en vit gagner quatre à Sa Majeſté en deux fois qu'elle avoit couru les Teſtes.

On joua le meſme ſoir la Comedie du Mariage Forcé, encore de la façon du meſme Sieur de Moliere, meſlée d'entrées de Ballet & de recits : Puis le Roy prit le chemin de Fontaine-bleau le Mercredy quatorziéme ; toute la Cour ſe trouva ſi ſatisfaite de ce qu'elle avoit veu, que chacun crut qu'on ne pouvoit ſe paſſer de le mettre par écrit, pour en donner la connoiſſance à ceux qui n'avoient pû voir des Feſtes ſi diverſifiées & ſi agreables, où l'on a pû admirer tout à la fois le projet avec le ſuccez, la liberalité avec la politeſſe, le grand nombre avec l'ordre, & la ſatisfaction de tous ; où les ſoins infatigables de Monſieur Colbert s'employerent en tous ces divertiſſemens, malgré ſes importantes affaires ;

où le Duc de saint Aignan joignit l'action à l'invention du dessein ; où les beaux vers du President de Perigny à la loüange des Reines, furent si justement pensez, si agreablement tournez, & recitez avec tant d'Art ; où ceux que Monsieur de Bensserade fit pour les Chevaliers, eurent une approbation generale ; où la vigilance exacte de Monsieur Bontemps, & l'application de Monsieur de Launay, ne laisserent manquer d'aucunes choses necessaires : Enfin, où chacun a marqué si avantageusement son dessein de plaire au Roy, dans le temps, où Sa Majesté ne pensoit elle-mesme qu'à plaire ; & où ce qu'on a veu ne sçauroit jamais se perdre dans la memoire des spectateurs, quand on n'auroit pas pris le soin de conserver par écrit le souvenir de toutes ces merveilles.

Fin du second Tome.



Nn iij

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le dix-huitiéme Septembre 1692. Signées par le Roy en son Conseil, GAMART. Il est permis à Pierre Traboüillet Libraire à Paris, d'imprimer, vendre & debiter, pendant le temps & espace de vingt années, *Les Oeuvres de Moliere en huit Volumes, & les Fables de la Fontaine*, ensemble ou separément : avec deffenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de faire imprimer, vendre & debiter lesdits Livres, dans le Royaume, Païs & Terres de l'obeïssance de Sa Majesté, à peine de six mille livres d'amende, comme il est plus amplement porté par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre des Libraires & Imprimeurs de Paris le 21. Octobre 1692. Signé, P. AUBOUIN, *Syndic.*

Ledit Traboüillet a associé au Privilege des Oeuvres de Moliere, Denys Thierry ancien Juge Consul de Paris, & Claude Barbin Marchands Libraires, chacun pour un tiers.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois, en vertu desdites Lettres, le 22. Mars 1697.








BIBLIOTECA